
3 1761 07987137 2

LA

SUBLIME HÉCATOMBE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 10.

ROBERT JAMET

LA SUBLIME HÉCATOMBE

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

ALFRED DE MUSSET.



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22


LIBRARY
APR 9 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

A mes camarades de Belgique et d'Artois.

A ceux qui les premiers rompirent le front allemand dans la guerre de tranchées et qui tombèrent victorieux les 9, 10 et 12 mai 1915.

Aux morts d'Ablain, de Neuville et de Souchez.

Hommage infime.

R. J.

Ces feuilles ne parlent point savamment de la guerre, ce sont de simples notations, des esquisses écrites au hasard des tranchées, des cantonnements ou des convalescences.

J'aurais pu comme tant d'autres dépeindre des combats dont je n'entrevoyais que des parcelles d'actions, je ne l'ai pas fait : les miens m'ont enseigné la probité.

J'ai observé. J'ai remarqué les caractères, plus particulièrement les anormaux de la guerre. Je transcris leurs faits et l'impression qu'ils me laissèrent. J'ai rêvé, médité dans mes abris, j'ai noté ce que disaient mon âme et mon cerveau. Voilà tout. Si la Mort et la Souffrance obsèdent parfois en ces pages, c'est que la guerre n'est pas une bouffonnerie.

R. J.

La Censure ayant échoppé certains passages, cependant très vécus, nous nous inclinons, en priant nos lecteurs de nous excuser de cette amputation, persuadés qu'ils en rétabliront d'eux-mêmes le texte.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

LA SUBLIME HÉCATOMBE

LES COMBATTANTS

I

L'HOMME DES TRANCHÉES

Certes, mon ami, je les connais bien nos combattants, je suis des leurs et j'en porte les traces.

Tu veux une ébauche du soldat des tranchées, du « bonhomme », la voici :

L'âpreté de la lutte a, tout à la fois élevé et abaissé ses sentiments, transformé sa physionomie.

Au physique, figure-toi un sylvain habillé de boue et de drap bleu, de terre et de ciel !

Son visage ? Tantôt une broussaille épaisse de poils noirs, blonds, roux, où les lèvres

semblent saigner; où les yeux luisent, clairs, brillants et rieurs, comme en une forêt nocturne des fenêtres éclairées. Tantôt quelque glabre profil de chérubin du Titien, de demi-dieu de Michel-Ange, où les yeux audacieux et superbes ont des reflets d'acier. Ou bien encore quelque face éteinte, ternie, parfois figée en un rictus sardonique, aux joues rongées par la douleur, au regard morne, angoissé ou rêveur. Figure de poltron, d'amant ou de penseur, ces trois catégories de combattants dont la souffrance est la plus poignante.

L'âge? Les cheveux disparaissent sous le képi, la barbe sous la boue, il a vingt ans... ou bien quarante.

Équipe-le d'un attirail hétéroclite, armes, cuirs, quincaillerie. Passe-lui sur l'épaule une musette où le chocolat Marquis voisine avec un saucisson poussiéreux et des cachets pharmaceutiques enveloppés dans un papier graisseux. Un sac où pêle-mêle sont entassés chaussettes, chemises, mouchoirs, où Virgile, Rabelais, Fénelon, Racine sont écornés par un roman policier, *l'Art de se faire aimer* et *le Parfait Secrétaire du Poilu.* Monte

sur ce sac quelque couverture qui jadis fut marron, enveloppe-la d'une toile parfois imperméable, et sur ce monument mets gamelles et marmites. Ajoute l'indispensable pipe : tu as la silhouette d'un faiseur d'épopée !

C'est un homme — dont les ataviques instincts brutaux se réveillent parfois — non un dieu, mais un homme élevant l'abnégation à de si hauts degrés qu'il semble surhumain, alors qu'il n'est souvent que fataliste. Crois-m'en, il n'en est que plus méritant. Qui saura jamais, hors lui, ce qu'il faut d'énergie, de luttes sur soi-même, de maîtrise sur son corps, de ténacité douloureuse pour atteindre et se maintenir dans cet état d'âme nécessaire pour une telle guerre ?

Au repos, tout l'être se détend, c'est quelque faune barbu au grand rire sonore, quelque pasteur antique jouant sur un rien de flûte un air du pays, c'est un grand Pan chantant et buvant à la fois, amateur du « Pinard » qui noie le « Cafard ». C'est l'homme qui se cache pour essuyer une larme aux jours de nostalgie ; qui, pendant le sommeil lourd des nuits au cantonnement, embrasse dans

l'ombre, d'un long baiser passionné et très doux, étouffé, le portrait d'une femme ou d'un enfant chéri !

Dans la tranchée, au combat il se raidit, superbe de bravoure qui s'ignore. Enfant d'une race qui jamais ne badina avec l'honneur, il résume vingt siècles d'héroïsme, vingt siècles de France. Et si l'époux songe à sa compagne, le père à ses enfants, c'est pour se mieux battre, si cela est possible.

Alors c'est le « Poilu » d'allure fauve et sauvage, mais qui pleurera sur le corps du camarade qu'avant la guerre, qu'il y a huit jours peut-être il ignorait :

Soldat citoyen, il sait pourquoi il se bat. Son pénible devoir lui semble si naturel qu'il s'étonne qu'on l'admire. Un témoignage seul le flatte, celui des chefs, des camarades, ses égaux en gloire qu'il croit souvent plus braves que lui. Il fait la guerre et n'en veut point parler, se fait tuer pour la Patrie et déclare l'ignorer.

Obéissant moins qu'acquiesçant aux ordres, il obéit affectueusement au chef qui a su le prendre, qu'il aime et respecte sans ostentation, mais profondément. Qu'il ad-

mire, car celui-ci est presque toujours plus qu'un donneur d'ordres, un exemple, un modèle de bravoure audacieuse sans témérité, froide, élégante, sans affectation. Qu'il soit un éphèbe que l'on s'étonne de voir armé, ou un grognard à l'aspect rude, il est ému d'une douce parole de ce chef. L'autorité persuasive de celui-ci fut cause de plus d'un héroïsme, obscur bien souvent. Il est bien rare que ce soldat n'aille pas, au risque de se faire tuer, chercher le chef tombé entre les deux lignes. Alors même qu'il ne trouve plus qu'un cadavre, il fait l'impossible pour ramener la glorieuse dépouille.

La vie n'est jamais gaie dans la tranchée, mais le rire, la blague française sont là qui fusent, gagnent de proche en proche, roulent, cascadent... et plus d'un, sous l'infernal bombardement, mourut en riant.

Effet du rassemblement, me diras-tu. Peut-être... Pourtant cet homme n'a rien perdu de sa personnalité, n'a rien oublié. Il faut avoir vu l'arrivée du boueux paquet de lettres dans l'étroite tranchée où le caporal distributeur a peine à circuler. Les yeux s'allument, les visages tour à tour s'épanouis-

sent ou se renfrognent selon que le caporal fait un pas vers soi ou recule. Évidemment on sait bien que la lettre tant attendue peut être la dernière du tas, mais celui-ci diminue et le visage pâlit. De quelles mains fébriles elle est ouverte ! On la parcourt rapidement, hâtivement, d'un coup d'œil et, rassuré, aucune noire nouvelle ne s'y trouvant, on la relit lentement, bien lentement, plusieurs fois, mot à mot, comme pour sortir un instant de l'horreur du lieu où l'on se trouve.

Et si parfois une lettre attendue et absente, une mauvaise nouvelle ont rembruni la face de l'homme, une plaisanterie des camarades, un mot sympathique du chef éloigne le « cafard » qu'un coup de feu ou l'explosion d'une « marmite » allemande chasse rapidement. Car cet éternel frondeur qui, à peine arrivé dans la tranchée réclame le repos pour être abrité des obus et n'est pas sitôt au cantonnement qu'il souhaite la tranchée pour ne pas avoir à subir des revues ni à faire l'exercice, ce soldat qui depuis le début de la guerre « en a assez » est un brave parmi les braves. Que se déclanche l'attaque, au signal donné il partira coude à coude avec ses ca-

marades, sans hésitation. Si la carcasse un instant tremble, il s'en veut de ce mouvement irraisonné et repart !

Oh ! heures suprêmes, vision de gloire qui éblouit, tableau de féerie se levant sur une scène d'horreur : « l'attaque » ! Ce départ de lignes bleues dont le faîte scintille, et qui se perdent dans l'horizon enfumé et brumeux. Vagues humaines déferlant vers les tranchées ennemies malgré les obus creusant leurs sillons rouges ! Marée de poitrines à l'immense clameur que la mort seule arrête ! Flots qui se brisant en un assaut, un corps à corps furieux, hideux, ont une écume pourpre... Je ne vous décrirai pas cette tuerie monstrueuse. Là encore la verve, cette partie de la *furia francese*, a son écho. Témoin ce jour où dans un assaut semblable, j'entendis. dominant les explosions, les cris, les hoquets d'agonie, un caporal demander à son lieutenant d'une voix ironique « ce qu'il pensait de la peine de mort » !

Touché, un tel soldat jugeant de son état déclare : « J'suis foutu » ou : « J'tiens mon compte ! » C'est là sa seule plainte, et comme il ne faut pas déranger les « bonhommes »

qui « travaillent », il s'en va simplement, dans un dernier grognement à l'adresse de ces « sales Boches », en homme qui a fini sa tâche.

En vérité, mon ami, je ne sais rien d'aussi grand, d'aussi noble que cet homme s'en allant à la mort ou à la mutilation presque certaine, calme, grave, point fébrile, pour que les siens demeurent libres. Marchant, marchant toujours avec ses camarades, stoïque, vers le but : la Victoire, cette sauvegarde du foyer, vers cet ennemi que chaque jour ils usent des reflux incessants de leur grande marée et qu'un jour proche, une vague ultime et furieuse emportera...

II

UNE VICTOIRE

PRÉLUDE

8 mai. — Depuis trois jours, une rumeur continue vient dans l'espace. Elle est semblable à celle d'un monstrueux orage lointain et incessant. La nuit, des éclairs courent sur le plateau vers le nord et l'est. Et par instants, au fond de la plaine, les tours du Mont-Saint-Éloi se détachent, blafardes, sur un ciel jaune et rouge. L'attaque se prépare.

On nous a dit : « Cette bataille est importante, peut-être sera-t-elle décisive... Il ne s'agit plus de contenir l'ennemi, de lui prendre un blockhaus ou une tranchée. Il faut rompre sa ligne. »

La mission est belle. Nous n'en sommes plus à nos premiers combats. Nos capotes furent verdies par les gaz d'Ypres, les semelles de nos chaussures pourrirent dans les prés de l'Yser. Cependant l'impression que nous eûmes aux premières rencontres revit en nous.

Nous sommes confiants. Nous avons rencontré tant d'amas d'obus, de pièces. Les officiers d'état-major nous ont tant assuré que tout était prévu ! Et là-bas les canons, innombrables, tonnent si fort. Aucune mort ne sera inutile... Nous espérons beaucoup et sommes prêts à mourir.

Les compagnies sont reformées. Les jours précédents nous nous exerçâmes. Ce matin nous avons touché nos vivres de réserve, des cartouches, des petits sacs pleins de charpie imbibée d'hyposulfite, en prévision des gaz. A 11 heures nous avons été passés en revue et avons vu le drapeau. Sur son étoffe il y a place encore pour un nom de victoire.

L'après-midi nous demeurons près de nos cantonnements. Nous sommes décidés. Nous avons écrit chez nous. Ceux qui se sentent

l'âme assez forte méditent, les autres oublient. Tous mangent, boivent, rient haut, s'esclaffent, l'âme triste et résolue. Près de moi un troupier imberbe dicte à un fourrier des adresses de gens à prévenir s'il lui arrive un « accident ». Un autre lit, assis sur une souche au bord du chemin, mais sa pensée est loin du livre. Là, un caporal dispose sa musette pour la dixième fois. Un « nettoyeur » depuis le matin chantonne une cantilène qu'il répète sans cesse. Un vieux réserviste passe, grognant. Il prend à témoin les hommes et les choses de la néfaste organisation des temps présents

Censuré.

Ce qui ne l'empêchera pas de se battre bravement.

Des estafettes galopent en tous sens. Des gens d'état-major s'affairent. Quelques rares civils égarés traversent rapidement cette foire bleue qui envahit leurs maisons. Des automobiles, des trains de combats, des échelons de munitions, des motocyclettes circulent avec un bruit de ferraille, élevant un nuage de poussière et des hurlements.

Le soldat, lorsqu'il s'est décidé, préfère n'avoir plus à combattre les souvenirs et les pensées amollissantes. Le mieux est de les refouler au fond de soi-même. Rien n'y aide comme le vin, la bière pris à bonne dose, les cris, le tabac et la rouspétance. Et puis quoi, on sera peut-être tué demain. On peut bien dépenser l'argent que l'on a sur soi. Si l'on en revient, ceux de l'arrière en enverront, on se fait bien démolir pour eux... Des groupes sont dans les maisons et les jardins. Près d'eux gisent des bouteilles vides et des quarts pleins. Ils jouent à la manille et fredonnent d'une voix morne. Ceux-là oublient raisonnablement.

Les cabarets ne désemplissent point d'hommes, de cris et de fumée. Le ton des conversations monte avec l'heure qui s'avance. On vocifère. On exhibe ses biceps, ses cicatrices. On provoque à la fois les Allemands

Censuré.

Des officiers qui ne travaillent point sont dans leurs chambres. Ils ne boivent pas de

vin, mais du champagne et jouent au bridge.

Dominant tout ce bruit, la clameur du canon grandit d'heure en heure. Les décharges et les explosions se confondent en un roulement continuel.

Le soleil baisse. Bientôt les avions ne distingueront plus les détails des choses sur le sol. Une sonnerie grêle retentit alors dans le vacarme. Rassemblement !

Le tumulte un instant s'apaise. Le clairon a dit à tous ceux qui sont là : « Fini de s'amuser. C'est le prélude. » Et tous se sont tus, le temps d'entendre... et de comprendre.

Le bruit recommence. Moins de cris, plus de piétinements : des cafés, des granges et des maisons s'écoule une foule de paysans, d'employés, d'ouvriers vêtus de bleu clair. Des heurts de fer-blanc, des jurons : ces cultivateurs et ces citadins s'équipent en soldats. Des ordres retentissent. On se bouscule, on s'entr'aide. Ces soldats se rangent en escouades, sections, compagnies. Il en est que leurs camarades doivent étayer.

Les clairons sonnent de nouveau. Garde à vous ! On n'entend que la canonnade qui redouble. C'est l'heure crépusculaire. Les

ruelles et la place du village se distinguent encore, crayeuses et ombrées. Désertes sur leur chaussée, elles sont bordées de masses sombres et bleues, faites de bataillons rassemblés.

Là où tourbillonnait une foule hurlante, énervée, à demi-ivre, des régiments immobiles présentent les armes à une guenille trouée, mais tricolore. Une sonnerie, cet appel de la Patrie anxieuse a fait la transformation.

Des noms se succèdent, énoncés par des voix monotones. Des « présents » répondent. On entend l'accent de chacun des coins du territoire. Il y a quelques manquants. Des caporaux vont à leur recherche. La plupart dormaient. L'un d'eux fait la mauvaise tête, on envoie deux de ses copains pour le ramener. Il est ivre. Ce brave déclare en avoir « plein le dos » de se faire démolir « la cafetière », qu'il se « fout » de tout et va se « rebiffer ». Le lieutenant ne se fâche point. Qu'importent les mots, ils n'empêchent pas les gens d'être des héros, et soulagent celui qui les prononce ?

— Que diraient vos gosses s'ils vous

voyaient en cet état ? lui dit-il. Croyez-vous qu'ils vous respecteraient ?

L'homme se tait et rentre dans le rang.

L'appel est terminé. La nuit tombe. Des civils paraissent sur le pas des portes. Des femmes toussent, émues. Ce n'est pourtant pas la première fois qu'elles voient des hommes aller mourir. Elles feraient mieux de rentrer. Nous avons des femmes et des mères... ce n'est pas le moment de nous les rappeler. Un commandement. Les fusils sont sur les épaules, les régiments en formation de route. Un autre commandement. Les hommes se raidissent ; on a beau être résolu, on quitte les foyers vivants, y reviendra-t-on jamais ?

La musique joue la marche du Régiment. Ceux de Friedland l'entendirent.

Entre chien et loup nous allons vers la victoire... ou la mort.

LA MARCHE AU CANON

Nuit du 8 au 9 mai. — Nous avons, durant trois heures, cheminé à la brune sur

des routes défoncées. Nous avons traversé des boqueteaux, des villages et des ruisseaux, longé des champs où surgissaient, confuses et fantastiques, des silhouettes de ruines.

En parcourant les premiers kilomètres nous avons chanté. Puis, au fur et à mesure que la voix des obusiers s'est rapprochée, nous avons baissé le ton. Et nous nous sommes tus, dominés par cette canonnade effarante. La clique a bien continué de jouer, mais nous ne l'avons plus entendue... La voix de mort faisait écho dans nos âmes, chacun d'entre nous ne distinguait plus que les battements de son cœur.

Nous en étions à l'heure la plus pénible.

On vient de quitter le cantonnement où l'on a vu des toits semblables aux siens et l'on n'est pas encore sous l'excitation de la bataille... L'âme est désemparée. A cette heure, ayant tout accepté, allant vers le sacrifice, nous pouvons être courageux et lui permettre de souffrir. Il ne vient pas un instant à la pensée du fantassin qu'il pourrait s'en retourner. Non, la tranchée sombre est le but où l'attire l'austère devoir. Mais il est

homme... et il souffre. On peut être résolu et pleurer en soi-même. C'est l'intensité de la douleur qui fait grande l'abnégation. Ceux qui n'ont pas souffert à ce moment de la marche au canon sont des fanatiques, des anormaux au cœur sec et froid, ou bien ils étaient ivres.

L'ombre étendait son voile à tout instant déchiré par les éclairs d'artillerie. Nous étions à l'orée du bois de B...

Nous avons dévalé des ravines, nous nous sommes déchiré les mains à des clôtures et à des ronces. Nous étions dans le bois. Un bruit infernal emplissait nos oreilles De tous les côtés des obusiers, des canons de marine tiraient, braqués vers le ciel et l'ennemi. Nous ne distinguions pas les pièces. Mais d'énormes langues de feu s'élançaient du sol vers les cimes qu'elles éclairaient.

Après nous être reposés, nous allâmes à un carrefour prendre des outils de parc. Durant ce trajet un caporal tomba dans une fosse et se brisa le poignet. Son sergent l'engueula. Ce sergent eut raison. A-t-on idée de se blesser accidentellement en se rendant à la tuerie!

Nous nous enfonçâmes dans la futaie.

La zone des grosses pièces était dépassée. Nous entendions leurs obus filer très haut au-dessus de nous avec des bruits de trains omnibus ou de decauvilles. Où allions-nous ? Vers la bataille : c'était tout ce que nous savions. Nous distinguions à peine le sentier. Je suivais un dos qui s'enfonçait dans l'ombre et derrière moi marchait un homme en précédant un autre. Nous devions approcher, car nous percevions le claquement sec du 75 et par instants le vent nous apportait des crépitements de fusillades.

Soudain la lune se leva. Ses rayons pénétrèrent dans les taillis. Ils y firent flamboyer des amoncellements de cuivre : des douilles vides ! La clarté lunaire est étrange sous la feuillée printanière, elle nous laissait voir les pièces mais leur donnait des formes bizarres. Ces canons avaient hurlé à la mort toute la journée. Las, ils attendaient le jour pour précipiter leurs aboiements démoniaques et sinistres.

Nous sortîmes du bois. Nous entrevîmes un décor horriblement splendide de clair de

lune, de fusées lumineuses, d'incendie, et nous disparûmes dans un boyau.

Nous cheminâmes lentement entre deux parois zigzagantes de terre, traversâmes des tunnels. Nous rencontrions des fossés semblables à celui que nous suivions, comme nous des formes s'y glissaient et disparaissaient soudainement dans le sol, sans parler, sans fumer. On devinait que dans l'ombre toute une armée se disposait. Des milliers d'hommes complotaient un combat. Gestation de victoire !

Nous avons franchi au pas de course un chemin en contrebas, bordé de pylônes blancs. Le remblai crayeux était du côté de l'ennemi. Nous distinguions des abris où parfois un rayon de lune entré par quelque créneau jouait sur un long fuseau gris. Encore des 75 qui attendaient l'aube ! Nous rentrâmes dans un boyau.

Vers minuit nous fîmes halte dans une tranchée mi-creuse. Où étions-nous ? nous l'ignorions. Le jour devait nous l'apprendre. Et puis, que nous importait ! N'étions-nous point des milliers à ce moment qui, après avoir marché longtemps dans l'ombre, nous

endormions pour ne plus penser avant d'offrir nos poitrines aux balles et à la gloire?

Nous nous endormîmes au son du canon, à la lueur du duel d'artillerie...

L'ACTION

9 mai. — Avant l'assaut. — Dès l'aube une série d'aboiements monstrueux et rauques nous réveillent en sursaut. C'est une batterie de 75 audacieusement postée derrière nous qui ouvre son feu. Ces canons sont des amis et cependant nous tressaillons à chaque coup, tant les décharges en sont intenses et déprimantes. A chacune d'elles il nous semble que l'on nous arrache les entrailles.

La compagnie est de 237 fusils et officiers.

Je constate que nous sommes dans la seconde parallèle de départ, à 200 mètres de la première, un peu à gauche des ruines de la ferme de B...

Un son pareil à celui d'un déchirement de soie brochée descend jusqu'à nous. Dans le ciel bleu pastel, où flotte encore une légère

brume matinale, des avions se promènent. Leurs ailes ont des teintes jaunes d'or ou gris argent.

A peine avons-nous le temps de nous rendre compte du lieu où nous sommes. Des échos de décharges lointaines nous arrivent. L'éther semble se peupler de tumultueux lutins invisibles. Devant et derrière nous s'élèvent des nuages de fumées noires, vertes et ocres. C'est l'artillerie allemande qui riposte. La nôtre augmente son tir. L'air ne vibre plus, il tourbillonne.

Les premiers coups allemands portent mal. Rapidement leur tir se règle, et la Mort vient parmi nous... Les hommes se plaquent au fond de la tranchée, le sac sur la tête, les jambes sous le tronc du voisin. Ils sont pâles. Pourvu que cette damnée canonnade n'affaiblisse pas leur ardeur ! Le bruit est infernal, l'air irrespirable, l'atmosphère enfumée. Un éclatement n'a pas fini de retentir que brille la lueur de l'obus suivant. Ce ne sont pas des petits, ce sont des 105 et des 150. Des bras, des pieds, des troncs, des têtes sont projetés au loin, leur passage fait une traînée pourpre dans cet air jaune et noir. Il tombe

par endroits comme des paquets de sang. Nous en sommes éclaboussés. Des cris horribles dominent par instant le tumulte. Dans le délire, un agonisant étire ses intestins qu'un éclat a fait sortir de son ventre. Je regarde ma montre, à peine si je distingue les aiguilles. Il est 6 heures, l'assaut est à 9. Encore trois heures à attendre sans bouger. Si le bombardement ne cesse ce sera dur! Et combien va-t-il en rester?

Un agent de liaison me rapporte que, deuxième vague, nous partirons à 9 h. 5. Il me demande si j'avais vu les deux coureurs qui le précédaient. Non. Il hoche la tête. Ils doivent être tués.

Sur notre tranchée, la canonnade ralentit, se dérègle. La batterie qui nous bombardait a dû être découverte par un de nos avions. Nos artilleurs la font taire momentanément. Il était temps.

La fumée se dissipe. Nous comptons nos pertes, elles sont assez fortes. Ce bombardement a duré une heure et demie. J'apprends qu'à cinquante mètres de là, un 130 est tombé sur le blockhaus où un commandant se trouvait avec son cycliste, l'adjudant de

bataillon et ses agents de liaison. On a retrouvé une manche galonnée, un guidon, un adjudant déchiqueté, une pédale et des lambeaux de chair.

L'air redevient respirable. Les blessés sont évacués. On étend les toiles de tentes sur les morts. La terre absorbe le sang.

Les mines explosent, entraînant les tranchées ennemies dans des cratères. Notre artillerie précipite ses coups, elle martèle, défonce les lignes allemandes. La riposte faiblit. Pour une fois notre artillerie a la maîtrise.

Une corvée arrive, portant le vin et l'eau-de-vie. Elle n'a pas osé risquer son précieux chargement. Elle est en retard, ce qui lui vaut d'être traitée de « bande d'embusqués ». Il y a double ration d'eau-de-vie, la joie revient. Il est 7 h. 1/4, on ne se souvient plus du bombardement. Je crois que, pour un peu, on se demanderait d'où proviennent les corps étendus là. Les voix s'élèvent. On juge des coups. On pronostique, on raille l'ennemi. Allons, tout ira bien.

L'assaut. — 9 h. moins 8; moins 5; moins 2.

Que cette aiguille est lente ! 9 h. moins 1, 9 heures. La première vague doit partir. Nous sentons qu'elle part. Nous ne la voyons point ni ne l'entendons. Nous ne regardons que nous et le but, en face.

9 h. 2. Je jette un coup d'œil autour de moi. Les hommes sont là, immobiles, groupés au pied des échelles. Ils m'épient; c'est vrai je dois donner l'exemple. Les mains crispées serrent les fusils. Les visages sont tendus, vers cet inconnu, cette loterie de la vie ou de la mort qu'est l'assaut. Les lèvres sont pâles, serrées, les fronts plissés, les mâchoires contractées, les pommettes saillantes. Les yeux brillent, sont-ils mouillés ou audacieux ? Les corps vibrent, domptés, bandés par les énergies.

9 h. 3... 9 h. 4. Oh ! que ces minutes sont longues ! Il faut vite lancer ces êtres en avant. Ah ! si leurs volontés, au paroxysme, allaient faiblir ! Ne plus commander à ces corps que l'on voit penchés, mais que l'on sent se cabrer...

9 h. 4, 9 h. 4 1/2, 9 heures... Je siffle. « En avant ! » Le cri se répercute. Lorsqu'il s'éteint la tranchée de départ est derrière nous... Les

autres compagnies sont-elles sorties? Je le crois, car je vois le scintillement des baïonnettes se perdre à droite et à gauche. Ce qu'il y a d'étrange dans ces batailles c'est la difficulté pour les combattants de se rendre compte de ce qui se passe en dehors du cercle de leur action.

Nous sommes partis au pas, coude à coude, correctement. Nous accélérons. Nous dépassons la première parallèle française.

Des explosions brèves et sourdes se produisent au-dessus de nos têtes, des fumées jaunes se ballottent dans l'air. Tiens, des fusants! Nous prenons le pas de course. Des explosions se succèdent. Oh là! ce sont des percutants de 88 et de 105. C'est dangereux. Le tir de barrage devient gênant. Des hommes tombent, éventrés, la poitrine défoncée, la tête fendue. Il se fait du vide dans le rang. Nous traversons ce mur d'acier brûlant. Nous courons jusqu'à un repli de terrain où nous nous couchons, le temps de reprendre haleine. J'en profite pour inspecter devant moi.

La première tranchée allemande n'est plus qu'à trente mètres environ. Il s'y trouve toute

une série de remblais crayeux dominant les autres, ce sont les « ouvrages blancs ». C'étaient de fameux blockhaus. L'artillerie, à n'en pas douter, les a bien abîmés. Pourtant les tertres situés devant sont jonchés de cadavres de Marocains, à tel point que le champ en parait être un damier. La première vague a payé cher le silence des mitrailleuses allemandes. Tiens, à propos, qu'est-elle devenue ? Ces ouvrages ont dû la retarder, mais elle ne doit pas être anéantie. Non, la voilà qui sort de la première tranchée pour attaquer la seconde. Celle-ci doit se trouver le long de la route A. L. Bigre ! leurs rangs sont clairsemés et l'ennemi ne leur ménage pas les obus.

Nous profitons de ce que les batteries allemandes sont occupées par notre première vague, pour sauter dans la tranchée conquise. Nous sommes toujours en ordre et nos pertes encore légères. Nous repartons presque aussitôt.

La tranchée du fossé de la route est sur la ligne de crête. Si elle est prise nous pourrons aller jusqu'à L... sans être repérés. Elle doit l'être car les batteries ennemies tirent

de nouveau à l'endroit où elles nous croient encore. Nous atteignons cette tranchée où nous retrouvons les survivants de la première vague. Ceux-ci se joignent à nous. Nous devenons première vague. Nous nous organisons et bondissons sur la route.

Sur celle-ci s'étend un rideau de feu. Par ses arbres, c'est un but facile à viser et les batteries, pour nous arrêter, y concentrent leur tir. Les mitrailleuses balaient la chaussée. A trois reprises il nous faut tenter le passage de cette route d'à peine quatorze mètres de large. Nous parvenons à déboucher dans la plaine. Une tapisserie de balles nous y surprend. Les mitrailleuses crachent, les fusils tirent à répétition. Le moment est critique. Il se produit un flottement dans nos rangs. Par bonheur il est impossible de reculer : le barrage se raccourcit et redouble de violence. Nous nous arrêtons derrière des billons. Cette protection est dérisoire, les balles perforent les crânes avec un bruit mat. Nous ne pouvons plus rester là. Nous rangeons nos hommes et nous nous redressons. Il y a de l'hésitation. La voix du capitaine retentit :

— Allons ! mes gars, il faut faire taire les

mitrailleuses et prendre la tranchée si nous voulons qu'il en revienne d'entre nous.

L'attaque devient une fuite en avant. Tête baissée, éperdus, nous courons droit sur les mitrailleuses. Les Allemands abandonnent la tranchée au moment où nous y arrivons, sans corps à corps. Cela nous surprend. Nous laissons des nettoyeurs et poursuivons. Cette fuite de l'ennemi nous grise, nous ne pensons plus à nous protéger. Nous hurlons en dévalant la plaine inclinée. Nous ne voyons plus ni morts, ni blessés. Les batteries adverses ne peuvent plus tirer sur nous : nous talonnons les leurs que leurs propres éclats tueraient. Nous traversons des réseaux de fil de fer. Nous franchissons des tranchées, dépassons des meules, des bâtiments. La T... est enlevée sans trop de difficultés. Enivrés de sang et de poudre, nous avançons, avançons toujours, insensibles à nous-mêmes et massacrant tout...

Soudain nous sommes bloqués net. Les balles sifflent, innombrables de nouveau. Elles viennent de tous les côtés, surtout du village de N... qui n'est pas encore tombé en notre pouvoir. Continuer avant que les

ailes n'aient progressé serait une folie. Nous parvenons à arrêter nos hommes et à les rassembler. Nous nous établissons dans une tranchée conquise.

Il est 11 heures. Nous nous trouvons à 2 kilomètres et demi de notre point de départ. Nous avons franchi toutes les tranchées de la première ligne allemande et sommes au bas de la cote... Mais quelle est l'avance des autres bataillons assaillants ?

L'ennemi a repéré soigneusement cette tranchée alors qu'il la possédait. Ses obus tombent, nombreux, méthodiquement. Pas un mètre du parapet qui n'en soit bouleversé. Tout d'abord nous n'y prenons point garde. Mais les rires qui se figent en rictus macabres, les plaisanteries qu'un hoquet interrompt deviennent trop nombreux. La surexcitation tombe lentement, l'effroi s'infiltre parmi nous... Dans une heure on trouvera la position intenable. Déjà certains demandent ce que peuvent bien faire les autres vagues et si l'on ne nous a pas follement envoyés en avant. Mon ordonnance a encore deux bidons pleins d'eau-de-vie. Je les fais distribuer furtivement aux hésitants.

Le moral de la section ne décroît plus.

Notre troupe se désagrège. Cette batterie infernale ne s'arrêtera donc point ? Nos nerfs sont soumis à une rude épreuve. Nous sommes bloqués, par qui, pourquoi ? Nous sommes des vainqueurs, nous voulons vaincre encore ! Au fait, que font les autres ? Et les artilleurs, qu'attendent-ils pour démolir les canons qui nous bombardent ?

Soudain nous cessons de recevoir des obus. Je tente d'observer. Il est impossible de voir ce qui se passe. Partout des nuages de fumée rampent sur le sol, s'élèvent, salissent l'air et voilent l'horizon. N... flambe toujours, je ne puis discerner qui en piétine les cendres. Des fusées rouges, bleues, blanches montent, je ne puis distinguer les troupes qui les lancent. Nous ne pouvons pas même connaître exactement les pertes de la compagnie. Les hommes de liaison ont disparu. Nous sommes isolés dans une multitude.

Il me vient l'idée bizarre que nous pourrions nous être égarés, comme si c'était possible, là où il n'est point de trou qui n'abrite un homme. Cette pensée est sotte, je n'en

tire pas moins ma carte et ma boussole. Celles-ci rassurent mes esprits.

Les obus tombent sur nous par intermittence. Tant bien que mal nous nous reformons. J'ai des cigarettes, je les distribue à mes compagnons. Nous rions. Ou plutôt chacun se force à rire pour ne point paraître manquer d'énergie. L'allant n'a pas trop faibli.

Un coureur parvient jusqu'à nous, cela me surprend. Il me tend un pli griffonné. Les nouvelles sont bonnes : les nôtres tiendraient N... à notre droite, S... N... à notre gauche et en arrière. Du côté du ravin de S... la lutte serait plus indécise. L'offensive s'étendrait, loin au nord et vers le sud. Si la chose est exacte, les plus grands espoirs sont permis.

Ordre de repartir à midi et demi, direction cote... et T...

J'apprends le succès de l'attaque à mes camarades et la reprise de l'assaut.

Ils acquiescent. Cela vaudra mieux que de rester à se faire anéantir dans ce trou. On n'aime pas être tué sans tuer. Si l'on doit être touché, autant que ce soit tout de suite, après tout ! On souhaite recevoir la bonne

Censuré.

O vous, hommes à la santé florissante, qui dites la mort préférable à la mutilation, ô vous qui prenez ces braves pour des brutes ou des demi-dieux, voilà ce que grommellent les combattants. Descendez en vous-mêmes alors que nul ne vous regarde et mesurez votre patriotisme. Si l'on vous demandait de perdre instantanément un membre, un œil pour la Patrie, que vous ayez une femme, des enfants et point de rente, interrogez-vous loyalement... Quelle serait votre réponse ? Vous pourrez alors comprendre vos sauveurs et voir qu'ils ont atteint le sublime.

Le soleil est brûlant. Sur nos fronts les sueurs de chaleur se mêlent aux sueurs froides. Dans l'air flottent d'étranges odeurs de poudre et des relents d'abattoir. Aux détonations d'artillerie se mêlent les bruits de tirs de mousqueterie et de grenades. Les avions vident leurs querelles à 700 mètres de hauteur. Une victoire se dessine. Tout cela énerve et abrutit à la fois. J'agace la

dragonne blanche que j'ai mise à mon revolver. C'est un cadeau de jeune fille... Les hommes enlèvent leurs vestes. Ils parlent de la paix prochaine... Évidemment, qui sait jusqu'où ira cette victoire ?

Une sonnerie de clairon retentit. Avec un roulement de ferraille, une batterie de campagne accourt. Elle décrit au galop une courbe de champ de manœuvre. Elle se met en position au milieu de la plaine. Elle ouvre le feu. Il est midi douze minutes. Les superbes imprudents. S'imaginent-ils revenue la guerre en rase campagne parce que les Allemands abandonnent deux kilomètres ? S'ils avaient combattu dans la tranchée, ils ne commettraient pas cette erreur. Malgré tout, ce sont de rudes hommes. Une telle audace impose.

La riposte arrive, écrasante. Deux batteries lourdes doivent s'acharner sur ces frêles 75. J'en suis les effets à la jumelle. Le capitaine est tué sur son cheval, le sabre haut : héroïque folie ! Les chevaux tombent, les conducteurs avec. Une pièce est hors de combat. Les autres précipitent leur tir. Les

corps s'amoncellent autour. Un échelon de munitions force la digue de feu, mais deux caissons ont sauté. Une seconde pièce est démolie. Les autres tirent à la vitesse maximum. Elles rougissent. L'une d'elles éclate. Des hommes sautent. Les artilleurs sont morts, blessés, ou se sont réfugiés dans des trous d'obus. Il n'y a plus qu'un lieutenant et quatre hommes. Au milieu des explosions de projectiles de tous calibres ils continuent à servir la pièce. La batterie agonise. Brusquement une détonation plus forte retentit. Il se fait un temps d'arrêt. La dernière pièce vient de sauter. Il est midi 27 minutes. La batterie est morte. Mais devant nous une tranchée adverse est nivelée.

Les mouvements se précisent. Électrisés par l'exemple nous frémissons d'impatience.

Midi 29, nous posons nos sacs. Midi 30, nous nous précipitons en avant. L'audacieuse batterie a facilité notre tâche. Rien n'arrête notre marée. Nous submergeons les premières organisations de la seconde ligne ennemie. Elles tombent les unes après les autres. Le combat et le succès nous soûlent. Nos mitrailleuses se mettent en position en

plein champ et tirent sur les Allemands qui fuient. Peu d'obus nous atteignent, les artilleries sont trop occupées à arrêter les renforts, et nous sommes trop accrochés.

Le combat devient plus âpre tout à coup. Nous sommes à mi-chemin sur les pentes de la côte... C'est la clé de la position. L'avoir et la conserver serait accomplir la trouée. L'ennemi lance des contre-attaques. Nous perdons du terrain. Heureusement, des réserves viennent nous renforcer. Nous regagnons le terrain pied à pied et progressons. La lutte est hideuse. Il se produit des corps à corps au couteau. Des blessés couchés au fond des boyaux coupent les jarrets. A un carrefour, un grenadier démuni de pétards ramasse une pelle. Il la brandit et fend les crânes. Ses bras tombent en cadence, la pelle coupe les mains qui se tendent en avant dans un geste impuissant de protection, fait jaillir les cervelles. L'outil de labeur est souillé jusqu'au manche d'une bouillie rouge et blanchâtre. Cet homme « fait du bon travail ».

Nous ne nous occupons plus de nos camarades. Nous n'avons plus conscience de la douleur. Éclaboussés de débris sanguino-

lents, les mains rouges et terreuses, le visage congestionné, chancelants de fatigue, ne pensant plus, nous frappons, nous tuons... poussés par une force atavique, implacable : le salut du Pays.

Nous ne sommes même plus des hommes retournés à la bestialité, nos muscles sont trop las. Nous sommes des amas de nerfs surexcités, des gnomes féroces et morbides. Nous goûtons un âpre plaisir à entendre hurler des hommes. Tout à la fois nous souffrons de frapper depuis le matin et cherchons à voir couler le sang. Les ventres béants dont le sang inonde les profondeurs, les poumons arrachés, les visages défigurés nous fascinent et nous répugnent.

Un capitaine, sans armes, cueille sur un parapet de l'herbe « pour ses lapins », déclare-t-il. Plus loin un homme se promène demi-nu les mains dans ses poches. Il chante l'air de Benvenuto Cellini : « De l'art splendeur immortelle... » Ces malheureux sont fous.

Les Allemands cèdent, nous sommes au trois quarts de la côte... Encore un effort. Nous arrivons au sommet. La trouée est as-

surée si les renforts arrivent. Nous n'avons pas la force d'aller plus avant. Nous nous préparons à contenir les contre-attaques et le bombardement ennemi, en attendant les renforts. Nous hurlons *la Marseillaise*, nous sommes des victorieux.

La compagnie est de 112 fusils et officiers.

Où en est le reste de la ligne française ?

Quel sera le lendemain de cette victoire ?

LES RACHETÉS

III

UNE ÉPAVE

Dans ma cartouchière d'ordres j'ai retrouvé des feuillets qu'un fourrier me donna après une contre-attaque. Ce sont, si je me rappelle bien, les seuls papiers qu'il trouva sur un mort inconnu de nous. Je les transcris.

« Celui qui trouvera ces lignes les lira probablement. Alors il connaîtra la seule bonne action que j'aurai faite et pourquoi je n'ai point d'identité.

« Je ne sais pas la raison qui me fait écrire, ni pourquoi je garde ces feuilles... Sorti de-

puis plus de dix-huit mois du monde des vivants, je ne tiens pas à y rentrer, au contraire. Mais peu importe !

« Ceci n'est point une confession, encore moins une supplique, je ne regrette rien, je ne demande aucune indulgence. Dans ma vie, sur sa fin plutôt, car elle va bientôt finir réellement, j'aurai eu mon aventure, je la raconte, c'est tout.

« Ma jeunesse fut orageuse et dissipée. Je ne fus ni un bon, ni un mauvais fils ; mais une sorte d'employé de mon père, dont l'office eût été de dépenser le plus possible. De cela je m'acquittai consciencieusement. Il y a peu d'années, on me fit épouser une quelconque jeune fille assez fortunée pour me permettre d'entretenir décemment une maîtresse et jouer, ce que je ne manquai pas de faire. Ma femme n'en fut peut-être pas très heureuse... Bref, j'étais chez mon amie quand on annonça la mobilisation. Je songeai évidemment aux moyens d'y échapper, je n'en trouvai point, étant bien portant et sans relations placées pour m'embusquer. Déserter, quasi impossible, et dangereux. Je résolus de partir, quitte à me rendre à la première occasion.

Celle-ci ne se fit pas attendre. Après Charleroi, lorsque nous battîmes en retraite sur Arras, nous traversâmes les marais d'Arleux. Au crépuscule, je m'écartai de la colonne et me cachai. Sur un tas d'ajoncs gisait le cadavre d'un infirmier. Pensant être mieux traité par l'ennemi si j'étais non-combattant, je pris le brassard, la plaque et les papiers du mort, je mis les miens dans ses poches et j'attendis. Ramassé, je fus emmené dans un camp, loin des coups.

« Un jour se répandit le bruit d'un échange d'infirmiers. Je m'accrochai, ne tenant pas à rentrer. Mais, il y a trois mois, j'appris que les infirmiers ainsi rapatriés ne retournaient pas au front : naturellement je fus de l'un des convois suivants.

« J'arrivai en France au début de mars, j'appris la bataille de Verdun, mais n'y étant pas, je m'en désintéressai. Je me rendis chez moi, à Paris. (*Ici la main semble avoir hésité.*) Le concierge était changé, ne l'eût-il pas été, qu'il n'aurait pu me reconnaître tant j'avais vieilli : maigri, la barbe hirsute. Je passai devant sa loge, il m'interpella :

« — Où allez-vous, militaire ?

« — Chez Madame X...

« — Elle n'est pas chez elle.

« — Pourriez-vous m'indiquer où elle se trouve ?

« — Heu !...

« — Je suis un de ses parents permissionnaire. (Si je lui avais déclaré être le mari, il ne m'aurait pas cru.)

« — Pas exactement. Elle doit être en voyage de noce, mais où ? (*L'écriture devient tremblante.*)

Dans l'ombre le portier ne vit ni ma pâleur, ni mon tressaillement. Je sus que la nouvelle de mon décès était arrivée au début de septembre 1914, avec mes papiers.

« — Il est donc bien tué, plus d'espoir, conclut l'homme.

« C'est vrai, j'étais mort, légalement mort, enterré peut-être... Je revis les plaines, les marais, le cadavre que là-bas j'avais dépouillé, un soir de défaite. Pour la première fois cette évocation me troubla, m'apeura, mais bah ! c'était l'effet de l'heure. Les paroles du portier m'arrivaient lointaines, comme irréelles, dans l'ombre qui emplissait l'entrée. Elles contèrent qu'une femme, dont je n'étais plus

bien sûr d'avoir été l'époux, ayant correctement porté mon deuil, venait de se remarier avec un ami d'enfance que jadis (oh! que c'est loin) elle aurait épousé, sans le veto de ses parents. Je la soupçonnai de n'avoir pas cessé de l'aimer, bien qu'elle ne l'eût point revu durant nos années de mariage.

« L'homme ajouta :

« — Il a perdu son bras droit à Neuville, c'est bien un peu pour ça que Madame a bien voulu l'épouser.

« Après une pause :

« — Elle méritait bien un peu de bonheur !

« Je demandai si elle n'avait pas été heureuse avec son premier mari.

« — Non, Monsieur, ce n'était pas un méchant homme si vous voulez, mais joueur et noceur, il n'a jamais rien fait de bien, si ce n'est de mourir à la guerre ! (*L'écriture devient de plus en plus nerveuse.*)

« Ma tête bourdonna, comme un fou, je m'enfuis laissant l'homme interloqué. (*Ici tout un passage est illisible, puis on lit*) :

« J'ai demandé à partir, j'ai essuyé un refus : n'étais-je pas un infirmier rapatrié ?

« Je ne pouvais pourtant faire rétablir mon

état civil, puisque « je n'avais jamais rien « fait de bien, si ce n'était de mourir à la « guerre ! » Pourtant il fallait bien que je parte là-bas un jour,... (*Illisible*)... que de mourir à la guerre ! Il fallait bien que je meure, ô insensé que j'avais été ! Je ne pouvais pourtant pas n'avoir jamais accompli une bonne action !... (*Subitement l'écriture se calmait.*) Oui, je m'y enfuirai là-bas, agir bien, une unique, et dernière fois... »

. . . .

Les feuillets se terminent là. L'homme a dû les écrire un jour qu'en sa conscience réveillée s'élevaient des remords. Se sentant faiblir en lui-même, il aura voulu par bravade contre ceux-ci être cynique, exalter la vie imbécile qu'il avait menée. Mais la conscience a dominé, puis dicté, et lui-même écrivit et accepta le prix de son rachat. Le reste se devinait : il s'est dissimulé dans un départ de renfort, se battit très bravement. Ses camarades m'ont dit : « Il semblait vouloir se sacrifier le plus possible. »

IV

UN INSOUMIS DE L'AUTRE GUERRE

Il s'est engagé à l'âge de soixante-deux ans pour la durée de la guerre. J'ignore tout de lui en dehors des renseignements du livret, et ceux-ci ne sont guère explicites. Nom : Gautier ; prénoms : Jules-Émile ; profession : rentier. Je lui marque une certaine déférence. J'ai invité les sergents à ne pas le tutoyer et je tiens la main à ce que les jeunes le respectent. Donner des ordres à ce vieillard venu partager nos risques et les misères plus débilitantes encore de notre vie quotidienne, me met dans l'embarras. Heureusement qu'il les devine.

Il se bat posément, sans gestes inutiles, ne parle jamais de ses actions. Pour régler

les plus petits détails aux cantonnements, aux instants les plus tragiques des assauts, je lui ai toujours vu le visage calme, les gestes pondérés.

Il semble mesurer, économiser son effort et sa haine pour tenir le plus longtemps possible.

A-t-il eu peur comme chacun de nous ? C'est probable, mais soit qu'il ait passé l'âge où le corps tremble instinctivement devant le danger, soit qu'il n'attende plus rien de bon de cette vie, soit qu'il ait tant souffert que la mort lui semble un refuge, enfin soit que son âme altière et résolue domine les nerfs jusqu'à retenir tout réflexe, en tout cas c'est le premier que je n'ai jamais vu pâlir, ni tressaillir au feu.

Type du soldat-ouvrier, c'est lui qui comprend le mieux cette guerre. Il est remarquable que ce soit l'homme ayant le plus d'habitudes acquises, le plus de souvenirs historiques, qui se soit le mieux adapté à une tactique si étrange et nouvelle.

Ce matin je passe près de lui et m'arrête, nous entrons en conversation :

— Mon aspirant, me dit-il, je crois obser-

ver de votre part une déférence envers moi que vous n'êtes point tenu d'avoir. J'en déduis que vous jugez mon mérite et mon abnégation supérieurs à ceux de mes camarades. Permettez-moi de redresser une opinion dont je suis indigne. Évidemment mon âge et mes cheveux blancs prêtent à cette confusion. Mais croyez-le, je suis, parmi tous ceux qui sont là, le moins respectable car j'ai commis un acte vil et bas. Le moins à plaindre puisque grâce à une lâcheté j'ai pu jouir de la vie. Je mérite moins que le plus jeune des bleus la reconnaissance du pays : aux heures de défaites, j'aurais pu lui apporter l'appui d'un bras jeune et fort, je ne le défends que d'une main ridée où coule un sang que l'âge appauvrit. Une part de responsabilité m'incombe dans la mort de mes compagnons. Oui, mon aspirant, vous me croyez un pur héros, et si demain vous tombez, il y aura un peu de ma faute...

« Tous ces jeunes qui m'entourent ont répondu immédiatement quand le pays les appela pour être les acteurs d'une lutte dont ils ne savaient rien, si ce n'est que des hommes seraient anéantis par dizaines et

dizaines de milliers. Si d'aucuns parmi eux ne fussent pas allés volontiers au-devant d'une incorporation, ou hésitèrent, leur hésitation fut de courte durée. Un mois après les premiers revers l'ennemi trouvait sur sa route la barricade des hommes de France... Des classes entières gisent, mortes ou mourantes sur les terres, entre les tranchées. Cette vue n'arrête point les jeunes qui viennent inlassablement ramasser et relever les armes de leurs aînés.

« Il y a quarante-cinq ans, la France envahie demanda le secours de tous ses enfants, par la bouche de Gambetta, pour sauver l'honneur, sinon le territoire. J'étais jeune alors et ne répondis pas...

« On m'appela, je m'enfuis...

« Quand je me remémore ce qu'il m'a fallu déployer d'adresse, endurer de privations, risquer de maladies graves pour échapper à la conscription, je pense qu'il y avait en moi plus de bêtise que de lâcheté.

« Tout d'abord je me suis caché de maison en maison, l'angoisse et l'anxiété y furent mes fidèles et terribles compagnes. Des sueurs glacées me coulaient du front à

chaque coup de sonnette. Puis je m'enfuis de forêt en forêt, traqué par les gendarmes, dérangé par les bêtes, dormant dans les fourrés. Et cela, pour éviter des batailles dix fois moins sanglantes que celles d'aujourd'hui. Il me fallut certes plus de courage pour déserter jusqu'au bout qu'il n'en était besoin pour les combats d'alors. Ce fut encore une preuve que pour nous autres hommes, les mots sont plus que la chose.

« Nous fûmes, mon aspirant, très nombreux à agir ainsi. Peut-être sans notre geste infâme, le gouvernement de la Défense Nationale eût-il pu lever le double d'hommes. Qui sait si malgré leur armement, les troupes de Frédéric-Charles n'eussent point été débordées, refoulées?

« Vous voyez bien qu'en ce qui me concerne je suis un peu cause des tueries d'aujourd'hui.

« De ces artisans de la défaite beaucoup sont morts, mais parmi les survivants, nombreux sont les venus comme moi expier et racheter la faute de jadis. »

V

KÉRIADEC

Mon ami Couraguer, ancien capitaine au long cours, ayant tiré une bouffée de sa pipe, continua :

— Kériadec aussi fut tué sur l'Yser, à cinquante-deux ans ; il était fusilier marin. L'avez-vous connu ?

— Oui, répondis-je.

— Ce bougre-là, un rude homme peut-être, mais une canaille. Son engagement m'avait étonné. Il prétendait être las d'entendre sa sœur cadette lui répéter : « Si mon mari vivait encore, à son âge il serait à la guerre. » J'avais bien pensé qu'il y avait anguille sous roche...

Il se tut, en homme qui se comprend.

Tandis que silencieux, le regard errant, nous nous dirigions vers le bourg, je rassemblais mes souvenirs.

Oui, je l'avais connu ; un grand diable aux épaules carrées, à la face bestiale, qui jamais ne desserrait les dents si ce n'était pour manger, y mettre sa pipe ou engueuler ses matelots et son neveu qui lui servait de mousse. Il me souvenait d'avoir vu les vieux regarder, d'un regard méfiant, en hochant la tête, son bateau doubler le môle. A l'aide de syllabes laborieusement arrachées à leur laconisme, j'avais pu reconstituer la vie de l'homme.

Fils d'un patron de Douarnenez, dont il semblait que la fille eût pris toute la bonté, après une enfance dissipée et ingrate, une adolescence partagée entre un sérieux apprentissage du métier de marin et de celui d'ivrogne, il partit au service.

Durant son temps, il fit des campagnes lointaines. Il rengagea avec le désir de postuler à la maistrance. Malheureusement les bons effets de sa valeur technique étaient aussitôt détruits par ses nombreuses punitions. Il atteignit ainsi la trentaine lorsque

ses parents moururent, lui laissant, ainsi qu'à sa cadette, un petit bien.

Il vendit sa part et la dépensa là-bas, on ne sut jamais où, dans quelque bouge à matelot avec des filles de Suez ou de Cholon. Las du métier, au bout de douze ans de service, il quitta la marine et revint au pays. A court d'argent, il en demanda à sa sœur qui allait se marier. Quand il fut de nouveau chassé par les filles parce que démuni de monnaie, il partit pour les pêches d'Islande.

Fut-ce l'influence de l'isolement au milieu des mers froides et brumeuses de l'Arctique durant des années? toujours est-il que lorsqu'il revint, il sembla tellement assagi à sa sœur et à son beau-frère, que celui-ci voulut bien le prendre à bord de son sardinier.

Tout alla normalement pendant quelques années. Puis soudain l'on apprit que le beau-frère, parti pour Brest sur un canot avec son fils et Kériadec, s'était noyé dans le Raz de Sein sans que ceux-ci ne pussent rien faire.

En somme, avais-je conclu, ce fut là un drame de la mer comme il y en a tant, et il

n'y avait point de raison de suspecter Kériadec.

Tout en songeant, nous approchions du sémaphore. Le capitaine Couraguer prit une résolution subite. Il secoua sa pipe contre son talon, l'enfouit dans la poche de son gilet et me dit :

— Mon cher, je ne peux tout de même pas garder ça pour moi ! Vous êtes un homme de bon conseil, vous allez me dire si j'ai bien agi en taisant cette affaire.

Je manifestai de l'étonnement.

— Ah ! c'est vrai, continua-t-il, vous n'êtes pas au courant. Avez-vous entendu parler de la mort de Le Cordic, en mer, un jour où celle-ci n'était pas grosse, pourtant ?

— Oui, affirmai-je.

— Mais ce que vous ne savez pas et qui a bien étonné, c'est que trois ou quatre ans plus tard, Kériadec, que tout le monde croyait gueux, a acheté un sardinier de 8.000 francs avec des économies qu'il avait, prétendait-il, faites en Islande. Nous, les vétérans, en fûmes bien étonnés, car de notre temps le métier de simple matelot était

moins lucratif. Enfin puisque personne ne se plaignait, pas même la veuve dont il avait pris le fils comme mousse !

Il s'arrêta un moment, haussa les épaules en jetant de mélancoliques regards sur la mer et reprit :

— Jeudi, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis que j'avais appris la mort de Kériadec, que Yann, le petit Le Cordic, vint me dire que sa mère désirait me parler.

Après la criée, je monte chez elle, je trouve une femme en pleurs. Elle me dit : « Capitaine, vous êtes un ancien que mon pauvre défunt aimait bien et que même les jeunes, les esprits forts respectent aussi. C'est à vous que je veux demander conseil parce que voyez-vous... » La voilà qui se met à sangloter : « Ce qui m'arrive... », elle sanglote tellement que je me sens gêné, « ce qui m'arrive, ma doué ! c'est bien malheureux pour des pauv' gens comme nous. » Enfin, quand elle a pleuré son soûl elle explique : « Vous savez, mon pauvre homme, je croyais ben qu'il était mort, pris par la gueuse. Qu'est-ce que vous voulez, j'avais jamais soupçonné Kériadec, si canaille qu'il

soit, c'était mon frère! V'là qu'en apprenant sa mort, comme c'est Yann son héritier, quand à la marine le commissaire m'a dit qu'il avait été tué là-bas, paraît même qu'il a la croix de guerre, je suis allée visiter sa maison et le bateau. Alors, capitaine, qu'est-ce que je trouve dans un coin de la cambuse?... le sachet que j'avais fait moi-même avec un morceau de suroît et dans lequel feu mon pauvre homme avait mis les 8.000 francs, toutes nos économies, quand il était parti pour acheter un sardinier à Brest parce que le nôtre se faisait vieux. Même que le sachet y avait des taches brunes dessus. Comme Kériadec m'avait assuré que Le Cordic avait été enlevé avec tous ses papiers, et que quelques années après il a acheté un sardinier, ça m'a donné des doutes. Pensant que Yann savait quelque chose là-dessus, je l'ai questionné. Je vais l'appeler pour qu'il répète ce qu'il m'a dit. »

Ici Couraguer s'arrêta, renifla une prise :

— Le gars, qui n'avait rien osé dire parce que son oncle l'avait menacé, me raconta : « Ben v'là, capitaine, on passait d'vant Tévennec, même qu'il y avait pas trop de vent,

à preuve que je lâchais le foc d'avant, quand j'entends un cri. Je me retourne et je vois mon p'pa qu'était étendu le long du bordage arrière, avec la grande vergue tombée sus ses reins. Mon oncle était de l'autre côté, il avait l'air ben méchant, même qui tenait dans sa main un couteau et un bout de filin coupé. Avant de s'occuper de mon père, y m'dit : « Tu vois, gars, v'là qu'au moment où « j'arrange le filin de la vergue de la grande « voile, elle tue ton père. » Je me mets à pleurer, je tombe à genoux pour que Madame Sainte-Anne sauve mon p'pa. Comme je me relevais, je vois mon oncle penché par-dessus bord, y me crie : « Arrive, mon « gars, qu'on tâche d'avoir ton père qui vient « de tomber à l'eau. » Comme on allait l'avoir la jambe de mon oncle se prend dans la barre du gouvernail, ça nous fait virer de bord; le temps qu'on s'redresse, le père avait disparu. Mon oncle m'a dit de ne pas rapporter que le père avait reçu la vergue et qu'on avait viré de bord, m'promettant que si je le racontais je ne serais jamais marin, parce qu'il dirait aux gendarmes que c'est moi qui ai tourné le gouvernail. J'ai bien

vu allez, capitaine, y avait sur le toit de la cambuse un sachet et des papiers, même qu'il y avait du sang dessus. Mon oncle les a mis dans sa poche, seulement j'ai pas osé le dire ! »

La mère se remet à pleurer et me dit : « Alors c'est y qu'il aurait assassiné mon pauvre Le Cordic ? »

Cette hypothèse pour moi était une certitude, mais le reconnaître n'arrangerait pas les affaires. Kériadec s'était fait tuer comme un jeune gars, à cinquante-deux ans, en brave, décoré. Ce n'était point là un lâche dont il fallait salir la mémoire inutilement...

Je fais signe à la femme et je dis au petit : « Mon garçon, ton père est mort sur l'océan, en vrai marin, victime d'un accident qui peut arriver à chacun de nous : un filin, une vergue qui casse c'est courant. Ton oncle est mort en défendant le pays, il a été cité en même temps que des officiers, des généraux même. Le Syndic te donnera sa croix, tâche de ne pas la perdre, car vois-tu quand tu les remplaceras à la mer, si un jour tu te sens irrésolu, regarde cette croix et sou-

viens-toi. » — « N'oublie pas ça, mon fi, appuya la mère. » Et quand le gars fut reparti elle me dit : « Peut-être que vous avez raison, capitaine Couraguer, vaut mieux que le fi et les gens y savent pas, qui croient le contraire. »

Nous arrivions au bassin. Le vieux marin s'arrêta pour me laisser le temps de réfléchir, puis il me dit :

— Mon cher, ai-je bien fait ?

J'ai répondu « oui », pensant que Kériadec, lui aussi s'était racheté et qu'il avait expié, là-bas, quelque part sur l'Yser.

LES DÉSABUSÉS

VI

LA RÉCONCILIATION

A mon ami Bernard Zolla,
Mort au champ d'honneur.

J'étais alors clerc dans une petite ville du Nord, débuta le lieutenant de la 3me. Souvent venaient à l'étude deux frères, paysans rudes et laborieux. Ils n'arrivaient pas à s'entendre pour un certain héritage : un champ de quelques acres les divisait. Je soupçonnais aussi les belles-sœurs, femmes jalouses et envieuses, d'attiser cette discorde. Toujours est-il que les procès duraient bientôt depuis quatre ans. Dans leur

entêtement, ni l'un ni l'autre ne voulait céder; la haine se glissa entre eux et les deux frères arrivèrent à n'avoir de plus grand ennemi l'un l'autre que son propre parent.

La guerre éclata. Parti comme lieutenant de réserve, je ne me souvenais plus de mes lascars, lorsqu'un jour je les vis arriver avec des renforts et tous deux versés à ma compagnie, leur fraternité les ayant amenés au même régiment.

Un malin sort s'acharnait à réunir ces hommes qui ne pouvaient se voir sans colérer.

Le danger couru côte à côte, pensais-je, va les réconcilier. Non, chacun d'eux dans la compagnie riait et parlait à tous sauf à son frère.

J'essayai de les rapprocher, peine perdue; et tous mes efforts n'aboutirent qu'à les rendre défiants. Dans la tranchée, si le hasard du service les mettait l'un en face de l'autre, ils restaient des heures à se regarder, sans dire un mot, lorsque leur consigne ne les forçait point à en échanger. Au demeurant, soldats d'une rare bravoure, d'un dévouement égal.

Le régiment, après avoir bataillé du côté d'Ypres, fut envoyé en Artois. Entre les lignes ennemies se trouvait un champ enclavé dans des prairies artificielles semées avant la guerre, et qui poussaient malgré cette intruse comme pour la narguer! Ce champ devait être inculte depuis des années, les plantes adventices y étaient épaisses et drues. Il retenait mon regard ce coin de terre nue que découpaient les trèfles... Pourquoi ? Je l'ignore. Est-ce parce que les deux frères le regardaient d'un œil soucieux, anxieux, lorsque les obus le bouleversaient, y creusant de profonds entonnoirs ? Peut être... Ce champ sauvage me fascinait et lorsqu'un jour, attaquant la tranchée d'en face, nous y passâmes au pas de course, mes hommes durent me trouver distrait.

La ligne allemande prise, les troupiers s'abritaient contre l'inévitable bombardement consécutif. Les deux frères, eux, cheminaient lentement dans le champ, loin l'un de l'autre, comme deux laboureurs. Je dus me fâcher pour les faire nous rejoindre.

Le sort des batailles est bien capricieux. Le soir nous dûmes, au crépuscule, aban-

donner la tranchée conquise au grand soleil. En retournant à notre ancienne ligne, nous repassâmes par le champ. Surpris, je vis mes deux hommes revenir les derniers, sans combattre, comme à regret. Sûrement leurs esprits étaient bien loin de la bataille... Soudain l'un d'eux chancela. Il tomba dans l'herbe drue, parmi les fleurs sauvages qui surgissaient encore tachant les prés sanglants de jaune et de mauve sous le couchant. L'autre, à quelques mètres de là, sembla vouloir bondir, ses camarades l'entraînèrent.

Depuis longtemps la nuit était tombée, apaisante et silencieuse. Les hommes harassés se reposaient, attendant la relève. Je veillais assis contre le parapet, quand à mes côtés un homme se glissa. Je reconnus le frère du disparu. Dans cette nuit de guerre, nous tînmes le dialogue suivant :

— Mon lieutenant !

— Que veux-tu ?

— Je voudrais aller chercher mon frère.

— Non, c'est trop dangereux.

— Je m'en fiche !

— Mais s'il est mort !

— Je l'enterrerai.

— Allons donc, ce serait fou, le ciel est étoilé, la lune va se lever. C'est aller te faire tuer. Je ne veux pas que tu y ailles.

— Mon lieutenant, je vous en prie !

— Non, voyons ça ne le ramènera pas et tu seras tué, c'est inutile..., tu peux aller dormir.

— Mon lieutenant, encore une fois, je vous en prie !

— Mais voyons, pourquoi y tiens-tu tant ?

— C'est que, voyez-vous..., c'est que... eh bien ! il est dans notre champ. Nous y sommes tant venus quand nous étions gosses, avec le père... ; alors, vous comprenez ?

— Va.

— Ah ! merci.

L'homme partit, puis revint équipé avec sa pelle et sa pioche. Il enjamba le parapet et, sans se courber, s'enfonça dans l'ombre. Je le suivis du regard, bientôt il disparut. J'étais ému...

A cette heure je comprenais l'attitude qu'avaient ces deux hommes pendant le combat.

Hallucination nocturne ? Je tressaillis

d'avoir cette terre fauve sous les yeux. Les histoires de champs hantés de mon enfance me revinrent à l'esprit.

A chaque fusée lumineuse j'entrevoyais l'homme pendant quelques secondes. Cette lumière blafarde le grandissait. Son fusil et ses équipements posés à côté de lui, il piochait, calme, d'un geste lent, monotone et précis de terrien. Il devait évoquer sa jeunesse en travaillant. Dans son âme l'amour fraternel triomphait...

Les balles sifflaient, les Allemands visaient ce fossoyeur sublime. C'était à la fois sinistre et beau, ce laboureur-soldat tête nue, creusant la tombe de son frère, sous la grêle sournoise des balles, parmi les cadavres épars..., dans le lieu où leur enfance avait souri !

L'une suivant l'autre, bien des fusées montèrent, transformant la nuit en un jour blafard et spectral... Il travaillait toujours. Puis je l'aperçus qui descendait son frère. Instinctivement je portai la main à mon képi en un salut religieux et long... Les pelletées de terre tombèrent sur le corps, du même geste régulier.

Tout à coup il chancela, ses bras battirent l'air, il roula dans la tombe au quart comblée, par-dessus son frère...

Ils étaient morts tous deux dans leur champ, qui, comme au temps lointain de leur enfance, les réunissait, à tout jamais réconciliés.

VII

UN PÈRE

A la section hors rang il y a aussi un vieil engagé, il conduit une cuisine roulante. Je l'ai rencontré bien des fois, et toujours près de sa voiture. Il ne fraye point avec les autres. Lorsque sa tâche est terminée il se contente de marcher de long en large. Ce doit être un homme cultivé car je l'ai vu lire des œuvres de choix, mais la lecture aussi paraît le fatiguer. Il me semble agiter toujours quelque pensée douloureuse. Son visage attristé trahit une lassitude infinie. Un collier de barbe blanche floconneuse fait ressortir le pli amer de sa bouche, le cerne de ses yeux mornes et les mille sillons de sa face. Tout en lui dit le lutteur fatigué d'user son énergie pour atteindre un but qui se dérobe.

Intrigués, le capitaine et moi lui avons parlé un jour au cantonnement. Mon capitaine le félicita de son patriotisme et lui exprima combien il était flatté d'avoir à sa compagnie des volontaires d'un tel âge, si propres à être donnés en exemple à tous. Contrairement à toute prévision le vieil engagé ne marqua aucune satisfaction de ces paroles. Au contraire, son visage se contracta en une expression plus douloureuse encore qu'à l'habitude. Et ce fut d'une voix mal assurée qu'il répondit :

— Mon capitaine, je ne saurais vous exprimer combien votre sympathie me touche et quelle joie j'aurais d'entendre vos flatteuses considérations, si je pouvais en éprouver une. Malheureusement m'entendre féliciter de ma conduite me fait souvenir plus intensément que d'autres qui sont de mon sang en ont une mauvaise, et augmente ma douleur paternelle. Tenez, mon capitaine, et vous, mon aspirant, voici des lettres, lisez-les, je vous prie.

Nous prîmes les lettres et les parcourûmes ; en voici le texte, si ma mémoire ne me dessert point :

« Mon cher père,

« J'ai réussi à me faire déclarer auxiliaire définitivement. Je suis trop utile à certains gradés par mes relations dans les différents mondes, féminin surtout, pour être déplacé.

Censuré.

« Il me faut sortir avec ces messieurs afin qu'ils me voient d'un bon œil. C'est onéreux, aussi serait-il aimable de ta part de m'expédier des fonds le plus rapidement possible. Ne me fais pas trop attendre.

« Bons baisers.

« Jacques. »

« Mon cher père,

« Mon Henri a trouvé le filon, il est capitaine à l'état-major de la région. Tu penses

si j'en suis heureuse, il est si gentil avec moi. De temps en temps des amis viennent nous voir, je te prie de croire que nous ne nous ennuyons pas. Seulement, c'est écœurant, il se trouve encore des gens pour me faire sentir que mon mari est un embusqué et que je m'amuse trop pendant la guerre. Je ne les empêche pas de faire la même chose, alors pourquoi réclament-ils?

« Figure-toi que beau-papa est fort en colère : il avait pris une soumission de cuir pour le ministère de la Guerre, comme de juste il n'avait pas fourni du cuir neuf à l'État; de cette façon il avait fait une affaire très intéressante. Voilà qu'aujourd'hui ils ont le toupet de vouloir imposer ses bénéfices supplémentaires et parlent de revoir les marchés. C'est odieux. Si c'est là leur gouvernement, il est propre! Dire que c'est avec des moyens semblables qu'ils prétendent nous conduire à la victoire! Va donc trouver M. X..., tu pourras peut-être arranger les choses.

« Mercredi, au service de ce pauvre Dubois, mort à Ypres, Monseigneur a prononcé une allocution patriotique qui m'a profondé-

ment touchée ; tout le monde en pleurait, et si tu avais vu la belle fourrure de Mme Carlon, je ne me lassais pas de la regarder. Lorsque tu en verras une semblable à celle dont je joins la description tu seras un vrai papa en l'envoyant à ta fille qui t'aime. »

« LOUISE. »

« MON PÈRE,

« Je suis à Genève. Si j'ai tardé à te répondre, c'est que j'attendais le départ d'un de mes amis neutres pour la France, afin de te faire parvenir cette lettre sans qu'elle soit censurée. Non, je ne rentrerai pas en France comme tu me le demandes. Excuse-moi de cette désobéissance, je veux

Censuré.

L'élite intellectuelle d'un peuple doit considérer les choses d'une façon impartiale et elle ne doit pas

« Je me complais à espérer que tu te rendras à la logique de mes arguments et vou-

dras bien m'approuver. En attendant, filiale accolade. »

« MARCEL. »

Nous rendîmes ces lettres au père, il les replia et les mit dans son portefeuille.

— Reconnaissez, messieurs, que je n'ai guère de mérite à me trouver là ! Il est pénible de recevoir de telles lettres après avoir travaillé intensément toute l'existence. De gagner des millions pour faire vivre des enfants qui ne vous considèrent plus que comme un banquier naturel ! Chacune des réceptions de ces lettres fut pour moi l'occasion d'une grande souffrance. Jusqu'à Marcel, le plus sérieux, que j'avais prié de rentrer en France donner l'exemple à son frère et à son beau-frère. Il refuse de se battre et même renie une patrie dont il acceptait bien les jouissances lorsque nous vivions en paix. Sa réponse m'a porté le coup suprême.

J'ai coléré, puis réfléchi. J'ai entrevu ma responsabilité dans la bassesse et la lâcheté de mes enfants. J'ai compris, mais trop tard, qu'il ne suffit pas de procurer aux jeunes

gens le bien-être physique, l'instruction, qu'il faut leur en enseigner le prix et leur apprendre de combien de fatigues et de sueurs cela est le résultat.

C'est un peu pour ne leur pas avoir montré qu'ils sont les obligés de leurs semblables que j'eus la honte de voir mes fils s'esquiver lorsque la société française leur demanda de participer à la défense commune. Ils ont agi comme des filous refusant de payer les denrées qu'ils ont prises sur un étalage.

Désillusionné, un peu pour réparer mon erreur, je me suis engagé. Si je sers avec zèle, ce n'est pas que je sois courageux, c'est que j'assume le règlement de trois comptes.

VIII

MONSIEUR DE TOUZELLE

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter un aimable individu que les quidams dénomment De Touzelle, qui de plus est marquis et votre serviteur.

Nous tendîmes la main à cet étrange compagnon qui nous arrivait par le dernier renfort, et le priâmes de prendre place en notre cercle. Nous lui avançâmes une botte de paille sur laquelle il s'assit, acceptant avec la meilleure grâce du monde.

Ce gentilhomme avait dû perdre son confident durant la semaine.

— Tel que vous me voyez, messieurs, reprit-il lorsqu'il eut en connaisseur dégusté le vin que nous lui avions versé, je suis venu ici

essayer de tuer des « Boches » pour chasser l'ennui. Jusqu'à ce jour, je m'étais relativement bien porté d'avoir été à maintes reprises attaché temporairement par ces liens dits de l'amour, que d'aucuns veulent croire très doux — les pauvres femmes qui me lièrent ainsi en sont mortes d'ailleurs. — Comme toutes choses ici-bas, ils finisssent par fatiguer. Je résolus d'écarter ma généreuse nature de ces formes charmantes et de venir dépenser mes forces en compagnie des affables garçons que vous me semblez être.

Nous l'assurâmes qu'il ne se trompait point.

C'est ainsi que je fis connaissance du sergent marquis de Touzelle, qui fut, je l'assure, un zélé serviteur du pays.

Les dames égarées dans les grands cantonnements me semblèrent goûter l'originalité de sa conversation et avoir le désir de le mieux connaître. Malencontreusement pour elles, ce rieur, ripailleur et buveur sans vergogne, dès qu'il risquait de se trouver en un galant tête-à-tête, se dérobait. Elles n'apprécièrent point ses soyeuses moustaches poivre et sel, ni la façon dont il offrait les cadeaux.

Une telle réserve m'étonna de la part d'un homme affectant un goût si prononcé pour le sexe. Cela m'incita à l'observer. J'eus l'occasion de constater qu'aux instants où il se croyait seul, ce grand sceptique vis-à-vis du monde, s'en allait rêver tristement dans un coin, et je le surpris les yeux humides.

Une nuit nous étions de quart, ensemble. Nous nous promenions de long en large sur la plaine, car c'était durant une période d'accalmie. Nous dissertions de choses et d'autres, puis sous l'influence de la douceur nocturne, de la tiède caresse du zéphir printanier, notre conversation prit un tour plus intime et peu à peu devint mélancolique.

Nous parlâmes amour — dans la tranchée plus qu'ailleurs, une fois n'est pas coutume. — Voici ce qu'en la nuit bleue me conta M. de Touzelle, d'une voix goguenarde :

— Monsieur, vous êtes jeune et vous aimez, ce dont je ne saurais vous blâmer; étant bien plus fou, puisque vieux j'aime encore. Toutefois croyez-m'en, ne vous embarquez point souvent pour Cythère. Dans cette île, ne vous écartez point du lieu où ancre le bateau qui doit vous en ramener, si vous ne

voulez pas être incommodé par un trop long séjour.

« Dieu fit la femme pour désencombrer l'entrée du paradis. Sans elle, les hommes eussent été trop sages et les célestes séjours remplis trop vite. Appréhendant ce dérangement dans l'harmonie de son œuvre, l'Éternel créa la femme et ce fut au tour de l'enfer de se peupler. Pour ma part, j'en ai tant usé et mésusé que j'en suis las. A ce propos il me faut vous conter... »

Soudain à la lueur d'une fusée éclairante je revis sa figure bouleversée et ses yeux humides. Il me parlait d'un ton badin pour me donner le change !

— De Touzelle, interrompis-je doucement, ne continuez point à vous faire du mal. Je ne veux pas connaître vos ennuis, mais je vous en prie, ne vous évertuez pas à me dissimuler leur existence.

Il ne protesta point et me prit le bras. Voici ce qu'en la nuit bleue me conta M. de Touzelle, d'une voix sourde :

— Maudite soit cette fusée qui vous a fait me deviner. Je jette le masque. Mais croyez-moi, les paroles que je vous disais il y a un

instant s'adressaient plus à moi-même qu'à vous. Je cherche à me persuader qu'aucun sentiment n'est vrai et qu'il vaut mieux renoncer à trouver quelque chose de pur. Oui je souffre, et beaucoup ! Je souffre de n'avoir point, à temps, pris l'amour au sérieux. J'ai quitté un rendez-vous pour l'autre et celui-ci pour un troisième, depuis l'hôtel garni jusqu'au boudoir discret. J'ai fait beaucoup de mal en riant. De plus d'une tragédie intime je fus peut-être cause. Et je me suis rencontré au tournant de la cinquantaine avec un miroir qui m'a fait voir mes tempes grisonnantes, mes yeux las, et le vide à mes côtés. Éloigné de tous les foyers comme un être malfaisant, je restai sans épouse, sans enfants...

« Ami, il est en un riant pays un vieux castel délabré, habité par un vieux gentilhomme et sa petite-fille, beauté de vingt ans. Ce vieillard jadis fut très lié avec mon père. Pendant quelque trente ans, je le perdis de vue. Me trouvant isolé, je l'allai revoir. Ce galant homme en fut ravi, il m'invita. Je fus son commensal... et devins amoureux de la petite ! J'aimais comme on aime à vingt ans,

j'en avais plus de cinquante et elle me parlait comme on parle à un vieux parrain.

« Je fus tenté de la demander en mariage. Le grand-père ignorant mes fredaines ne me l'eût point refusée, tant il se serait cru honoré par l'alliance des deux familles. Mais elle, cet être frêle et charmant ?... Évidemment elle obéirait à son grand-père et deviendrait mon épouse. Ma femme à moi, le vieux Don Juan ! J'eus honte d'avoir songé un instant à ce sacrilège. Et, semblable à un fripon arrêté par la honte de son larcin, je m'enfuis un jour sans la revoir. Je me suis engagé. Je pris le parti de rire. On comprendrait mal qu'à mon âge j'aie une peine de cœur. D'ailleurs cela m'aide à oublier ; car je l'aime toujours en silence, la petite châtelaine.

« Elle ajoute parfois quelques lignes aux lettres de son grand-père, c'est pour cela que je ne vais plus avec les margotons. Surtout n'en dites rien, on me prendrait pour un vieux fou. »

LES FANATIQUES

IX

LA MORT DU POÈTE

A mon ami Robert Thoreau, aviateur,
Mort au champ d'honneur.

C'est un grand garçon mince, aux cheveux et à la barbe fauves immuablement bien peignés, aux yeux profonds, grands, étranges et bleus sous un front pâle, aux lèvres écarlates, aux pommettes roses. Correct, aimable, silencieux, il est un tantinet névrosé, extatique. Il se déclare libre penseur; c'est un rêveur qui regrette à son insu le mystère des religions abandonnées. Il aime la Femme, c'est-à-dire qu'il l'idéalise et n'a ni épouse, ni amie.

Pour l'instant sa névrose est légère, il a ici de quoi satisfaire son besoin d'inexplicable, d'imaginer d'autres vies. La Patrie a, pour lui, une forme éthérée, et ses grands yeux toujours ouverts sur un lointain insaisissable doivent la voir là, debout, belle, jeune et jolie malgré ses vingt siècles d'âge. Il lui dédie les beaux vers qu'elle lui inspire. Il ne se bat pas bravement, mais bellement, ce qui est mieux encore, quoique cela semble inutile. Il n'est rien de tel pour entraîner les hésitants qu'un homme qui s'expose follement. Au combat, ce n'est pas un fils défendant sa mère, c'est un amant jaloux plein de superbe.

Tout est calme, mes guetteurs veillent, je n'ai pas d'état à fournir sur le nombre de jugulaires manquantes; assis dans ma cagnat, je lis un de ses poèmes.

L'agent de liaison entre soudain :

— Mon lieutenant, Dormoy est touché, j'crois ben qui tient son compte.

— Allons, bon! Cela devait arriver.

En suivant l'homme je m'enquiers des circonstances.

— Au poste d'écoute, explique le soldat,

ça a pas de sens commun, les Boches sont à cinquante pas ! Il a monté sur le parapet avec ses paperasses, l'sergent y a dit de redégringoler dans la tranchée si y voulait pas s'faire descendre par ceux d'en face. Y lui a répondu qu'là il avait de l'inspiration. Il y a dit qu'une balle boche lui permettrait d'avoir le plus noble geste, le plus beau sort auquel un homme y peut prétendre : des balivernes quoi ! En attendant ça fait un fusil de moins, déjà que y en avait pas tant avec leur bombardement du diable !

Je songe à l'intellectuel qui part ainsi, inutilement, mais ce troupier a raison car ici un fusil est plus nécessaire qu'un cerveau. Nous approchons.

Dormoy est là, étendu. La balle est entrée par la joue droite, a traversé la tête, est sortie derrière l'oreille gauche. Il agonise. Ses yeux me semblent plus bleus, plus impénétrables, en tout cas ils sont plus grands ouverts. Dans la barbe fauve le sang coule en minces filets pourpres. Son grand front est plus pâle, ses joues carminées. Un arc violacé se forme sous chaque orbite. Je me découvre. Il me regarde et tente de se dres-

ser. Je me penche sur lui et lui tends la main. Ses paupières clignotent, violettes. Ses lèvres ensanglantées balbutient encore. J'écoute. Ce sont des vers qu'elles veulent prononcer. La voix blanche qui va baissante dit :

Oui, comme il serait doux d'espérer et de croire,
Malgré le ciel voilé, malgré les noirs tourments,
En un sublime amour, en un printemps de gloire
Venant faire...

Un hoquet l'interrompt. Un spasme ébranle le moribond. La voix se ranime et j'entends :

Oui ! je veux, en dépit de la Mort souveraine,
Proclamer qu'il est beau de vivre et d'être fort
Pour lutter avec ceux que l'espérance entraîne
Au delà des chemins jonchés de feuilles d'or !

Les paroles ne sont plus qu'un murmure indistinct et tremblant. Le délire, l'hallucination s'emparent du poète mourant. J'approche mon oreille, des paroles sans suite y arrivent.

— Me voilà, ô mon amie, ma bien-aimée... Oui, c'est moi qui viens vers toi... Les humains croient que je meurs, mais je vis, je vis puisque je t'ai, ô France... oui, je viens

m'allonger à tes côtés, sur ta couche de lauriers en fleurs... O douceur de t'étreindre, une douce chaleur emplit mon cœur, je ne sens plus mon corps, je n'ai plus ni bras, ni jambes, je suis tout esprit... Je pense, je sens la fièvre du génie fondre de sublimes idées dans la forge de mon crâne... O Patrie, tu es là, je te vois, ne me quitte pas, tu verras combien d'harmonieux poèmes nous allons engendrer... Mourir pour toi n'est pas périr, mais c'est bien la plus belle destinée... Oh! que je dois être loin de la terre, je ne vois plus mes compagnons d'armes... Devant ma vue s'étend un voile rose, serait-ce le satin de ta peau?... O béatitude..., je suis blotti en ton sein, Patrie!

Le murmure s'éteint. Le sergent bougonne pour ne pas pleurer. Je me sens tout drôle. Ce n'est pourtant pas le premier que je vois mourir; que diable, s'il n'avait pas fait d'imprudence! La vilaine pensée que j'ai là. Une main se refroidit dans la mienne. Une barbe brune est marbrée de rouge foncé. Un visage sourit, contracté; on ne sent pas la souffrance quand la blessure est au cerveau. Les grands yeux s'ouvrent, immenses,

sur le Rêve ; je les ferme pour ne pas que celui-ci s'envole. De l'inconnu d'hier, de l'oublié de demain, je baise le front exsangue... Un caporal m'appelle :

— Mon lieutenant, le fourrier demande que vous signiez l'état, rapport aux bons pour le vin.

C'est vrai, les vivants boivent ; je me lève et pars.

Me retournant j'aperçois un soldat qui échange ses souliers contre ceux du mort.

X

UN TERRIEN

Il était occupé, dans la Sologne, à faucher son blé, quand on lui annonça la mobilisation. Il continua. Ni les exhortations des siens, ni les affiches, ni les extraits du code militaire inscrits sur son livret ne l'influencèrent.

— J'vous dis que j'suis pas déserteur, hurlait-il, vu que j'prépare du blé pour que l'monde y mange. L'blé il est plus pressé qu'toutes ceux manigances, j'vas d'abord l'serrer. Ca presse pas tant qu'ça d'nous faire abîmer. J'verrons ben.

Il vit en effet les gendarmes quinze jours après. Coupable d'insoumission en temps de guerre il ne s'en offusqua point outre me-

sure, indigné seulement de ce qu'on lui faisait perdre son temps et son argent dans une prison pendant que le blé germait dans les gerbes. Il passa devant le conseil, il fut condamné à six mois de prison.

— Que voulez-vous que j'vous dise m'sieu l'colonel, observa-t-il simplement, c'est pas ben raisonnable de me mettre en prison durant l'temps qu'j'aurais pu emblaver mes terres.

Il n'insista pas pour aller racheter sa peine au front.

Les six mois s'écoulèrent pour lui à regarder au travers des barreaux de son cachot si le temps était propice à la végétation des choux ou des pommes de terre. Il enseigna à son gardien d'excellentes recettes concernant la culture des carottes, des citrouilles et du blé. Il en sortit à la fin du mois de mars et fut bien étonné qu'on ne le renvoyât pas terminer ses semailles de printemps et préparer la récolte des fourrages.

Il fut expédié au dépôt. Il obtint vingt-quatre heures de permission. A la vue de l'état lamentable de sa vigne il ne put s'em-

pêcher de rester vingt-quatre heures de plus pour la tailler, cela lui valut huit jours de prison. Il fut dépêché avec d'autres dans un camp d'instruction. Il s'échappa de l'exercice pour aller labourer le champ d'une pauvre vieille dont le fils était à la guerre. Cette bonne action lui valut de partir pour le front avec le renfort suivant. C'est ainsi qu'il se trouve depuis une quinzaine à la quatrième section, celle de l'adjudant Barnave.

Il combat assez bravement. Depuis la Belgique, il est obsédé par la vue du mal que les obus font à la glèbe. De ses camarades, il ne se soucie pas.

— C'est-y pas malhureux d'voir ça, répète-t-il sur tous les tons, une si bonne terre à froment, la « dégarciller » ainsi, l'monde il avint pas pitié d'celle qui y donne son pain.

En Artois ce fut bien pis quand il vit des fourrages de deuxième année pousser entre les lignes ennemies, des champs entiers de betteraves qui n'avaient point été arrachées, des meules de pailles restées debout, où nul ne pouvait aller sans risquer de se faire

tuer et qui pourrissaient. Il ne décolérait plus :

— C'est-y chose possible, se lamentait-il, de voir se perdre d'la si bonne marchandise quand y avint tant d'malhureux qu'ont qu'des paillasses pourries pour se coucher, tant d'bestiaux qui n'engraissont point faute ed nourriture.

Sa pauvre terre, il la regardaît avec des yeux terrifiés et apitoyés, regard de fils qui voit faire du mal à sa mère, sans pouvoir lui porter un secours efficace. Il n'estime point les artilleurs, mais hait les sapeurs qui abîment tant le sol avec leurs entonnoirs de mines larges à faire disparaître un champ tout entier.

Jusqu'aux arbres, que l'ennemi détruisait, c'était un comble : Neuville, Souchez, Mont-Saint-Éloi en flammes et anéantis, peu lui importe du moment que les obus n'atteignent pas trop le bois de Berthonval. Lorsque la compagnie creuse une tranchée ou un boyau, il recommande à ses camarades de ne pas aller trop profond, ni de les faire larges.

— Vous comprenez, les gars, leur dit-il,

qu'plus vous en prendrez d'large, ed profond, qu'plus qu'ça s'ra qu'y aura pas moyen d'cultiver.

Nous avons pris la tranchée. Devant nous, près de la position adverse se trouve une charrue brabant double, au quart enterrée. Elle devait être neuve l'année de la guerre car un hiver ne l'a pas entièrement rouillée. Dès que mon homme l'eut vue, il courut au P. C. du capitaine, lui faire part de sa découverte et du grand intérêt qu'il y aurait à la ramener en terrain sûr.

— Les Allemands, argumentait-il, nous en ont assez pris dans la zone envahie, sans leur laisser démolir celle-ci à plaisir.

Le capitaine eut beau lui objecter l'impossibilité de la chose, tout en reconnaissant que de tels arguments n'étaient point sans valeur, l'homme s'entêta et revint à sa cagnat bien persuadé de la mauvaise volonté du capitaine.

Une nuit nous fûmes surpris d'entendre, sans qu'il y ait eu provocation de notre part, une vive fusillade du côté de la charrue. Nous n'avions aucune patrouille de sortie, cependant nous ne tirâmes point,

pensant que c'étaient quelques patrouilleurs d'un autre bataillon qui se croisaient avec un groupe d'Allemands.

Au réveil nous remarquâmes que la charrue avait été déterrée et déplacée depuis la veille au soir. Mon paysan avait sa capote boueuse et verdie, et les mains déchirées. Je n'ignorais plus la raison de la fusillade, ni par qui le brabant avait été remué, ce qui n'avait pas dû être facile. Mais pour cette fois nous n'en avisâmes pas le capitaine, quoique l'homme se fût risqué sans raison et sans ordre. Je pensai que, après avoir constaté les risques qu'il encourait, il allait abandonner cette folle entreprise.

Je me trompais. La nuit suivante, nouvelle fusillade et au jour la charrue était rapprochée d'une dizaine de mètres. Notre homme dans la bagarre avait laissé son fusil. Toutefois, ne voulant pas encore le punir pour avoir été inutilement brave, l'adjudant Barnave se contenta de le morigéner et de lui interdire le sauvetage des charrues en perdition.

— Vot' fusil, mon adjudant, est p't'être utile, j'dis pas non, répondit-il, mais la

charrue l'est ben plus. Vot'fusil vous donne pas à manger, lui !

Nous étions bien tranquilles quand vers 1 heure de la nuit suivante, notre homme bondit ensanglanté dans la tranchée en criant « Alerte ! »

Il était temps. Nos guetteurs assoupis ne nous avaient pas signalé l'ennemi rampant vers notre tranchée, à dix pas de laquelle notre première salve l'atteignit. Il y eut quelques corps à corps et les Allemands ayant manqué leur coup de main se retirèrent.

Notre soldat était couché, inerte, sur une civière, en attendant les brancardiers. Le capitaine et nous, nous en approchâmes. Il avait les doigts de la main gauche arrachés par une balle et le coude fracassé par une autre.

— Ces salauds-là, expliqua-t-il, j'étais comme de juste en train de ramener ma charrue ; voilà-t-y pas qu'ça les offusque, y m'tombent dessus, j'suis v'nu vous prévenir, mais j'ai pas pu la ramener.

— Je vous proposerai pour une récompense, lui dit le capitaine, votre zèle a

prévenu une attaque, vous êtes un brave.

— J'vous remercie ben, mon capitaine, v'avez p't'être raison, mais en attendant c'est que l'diable ennuyeux, j'vas pu pouvoir labourer.

XI

L'ABBÉ BOUTIN

C'est un digne prêtre que l'abbé Boutin, l'aumônier. C'est un convaincu et ses mœurs sont pures. Missionnaire, sa santé l'obligea à devenir séculier en France. La mobilisation l'alla dénicher vicaire au fin fond de la Bretagne, à Poulzéré.

Il a gardé de son séjour colonial le goût du militaire et des idées peu métropolitaines. Il pense que deux classes d'humains doivent indiquer et faire suivre au commun des mortels les voies les plus propres à le rendre heureux. Les soldats dont la vue suggère aux gens l'acceptation de ce bonheur, et qui mettent au pas, pour leur plus grand bien, ceux qui ont des velléités de ne pas l'agréer ;

les prêtres qui le dispensent. Il a pu appliquer ses principes à des peuplades de l'Oubanghi et, d'après ce qui se passe dans sa paroisse, il juge que ce serait très applicable en France. A part cette doctrine sur laquelle il est irréductible, c'est un homme d'esprit, le plus aimable qu'il soit.

D'aucuns sourient de cette façon d'envisager le problème social, ils ont tort ; il ne faut jamais railler une conception sincère, si anormale semble-t-elle. Tout au plus peut-on déplorer qu'elle soit le fait d'une intelligence. Pour moi, je respecte beaucoup l'abbé Boutin, je me complais à sa conversation intéressante. Ce serait le plus agréable des interlocuteurs s'il ne parsemait ses discours de mots et de phrases qui vous reportent au temps de la Sainte Inquisition.

L'abbé Boutin est un brave, il porte la capote bleue, mais garde la soutane noire. Maintes fois dans la tranchée nous voyons ses yeux étincelants regarder par le créneau si quelque agonisant ne gît pas sur la zone morte. S'il s'en trouve un, avant même que l'ombre ne soit venue, il relève d'une main sa soutane jusqu'aux genoux, de l'autre il

prend son crucifix d'ivoire qu'il va, à travers les brandes mortelles, poser sur les lèvres exsangues du mourant.

Au retour des attaques ses vêtements ont des taches de sang, mais des chrétiens sont morts plus paisiblement. Il n'en tire nulle vanité. C'est un vrai soldat de Dieu. Souvent il accomplit des actes que l'on peut juger inutiles. Évidemment il croit, en les faisant, gagner une vie meilleure pour lui et les autres. Néanmoins je ne suis pas sûr qu'un patriotisme raisonné donne le courage de tels actes.

C'est alors qu'il faut voir son visage bronzé qui serait médiocre, s'il n'était illuminé par deux grands yeux qui semblent toujours chercher Dieu au delà d'un vitrail. Sa tête renversée en arrière se fait suppliante, sa bouche douloureuse, tout son être tressaille d'une prière muette. Cet homme qui, pour le triomphe de ses idées, mettrait le feu à la terre, souffre chaque fois que tombe un des nôtres. Il déclare que la mort d'un homme est pour lui la perte d'un frère. Je le crois. La guerre pour cet homme sans foyer est pleine de douleur.

Il est vénéré de nous ou nous est indifférent, selon nos opinions.

Un seul, le soldat Sicard, éprouve pour lui tout autre chose que de la sympathie. C'est un docker. Fils d'artisan aisé, il fut élevé chez les prètres jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il n'apprit rien. Sa paresse lui fit prendre l'échelle sociale dans le sens de la descente, c'était moins fatigant. Il se sentit une grande ardeur pour l'étude quand les obligations et les difficultés pécuniaires de son misérable état l'empêchèrent de la mettre à profit. Il s'en consola en étudiant la diversité des absinthes et des autres liqueurs. C'est un homme, il ne se reproche pas sa déchéance. Ne pouvant s'en prendre à ses parents défunts, il rend les prètres, et la catholicité en général, responsables de ses actions. Il accuse ceux-ci de l'avoir empêché de devenir un homme de talent, par jalousie. Il connaît le règlement sur les aumôniers aux armées, « ces gens qui jouent aux capitaines », disait-il. Toutes les choses désagréables que l'on peut entendre, l'aumônier les entendit. Celui-ci restait très digne, ne répondant pas ou relevant courtoisement les mauvaises paroles.

Nous sommes en tranchée durant une période d'accalmie. Je converse avec mes compagnons quand des éclats de voix nous arrivent : c'est encore Sicard qui prend l'aumônier à partie.

— Abbé, lui dit-il, je retourne à la messe si tu prouves que ta doctrine est la plus désintéressée.

— Mon frère, pour ramener votre âme à Dieu et vous faire toucher par la grâce, aucune difficulté ne me sera insurmontable, avec l'aide du Seigneur.

— Puisqu'il en est ainsi, Curé, reprend l'homme en ricanant, je te promets de communier dans les vingt-quatre heures, si tu es assez fou pour aller là, où tu vois ce monceau de cadavres, leur dire la prière des morts complète, avec l'autel, un véritable enterrement de première classe ! Vas-y au coucher du soleil, à la brune, ceux d'en face viseront moins bien et tu auras le temps de montrer si vraiment ta doctrine est celle du renoncement.

— Mon frère, répliqua doucement le prêtre, votre âme à ce que j'entends est bien loin de Dieu, pour racheter vos erreurs il

faut une grande humiliation. Le Tout-Puissant permet à son humble serviteur que je suis, de ramener vers Lui une brebis égarée ; c'est une grâce sans prix. Avec l'aide du Très-Haut les souffrances me seront douces, elles me permettront d'être parmi la foule immense de ses sujets, l'indigne instrument de sa bonté. Mon ami, demain la lumière sera faite en votre âme, si même je ne vois plus celle du jour, je serai satisfait d'avoir tracé à un frère le chemin du pardon.

Cette conversation nous surprend. Nous ne croyons pas que l'abbé Boutin réponde a cette provocation. Mais nous ne sommes pas assez juges en la matière pour critiquer son dessein.

Un bombardement se déclanche de 16 à 18 heures, nous faisant oublier la conversation de la veille.

Surpris, nous voyons venir l'aumônier sans capote, l'amict blanc dépassant au cou l'aube de dentelle et la chasuble de velours noir brodée d'argent, portant l'étole aux dessins stylisés de vigne et de lys argentés,

le manipule au bras gauche. M'approchant, je sens une odeur de poivre : ces somptueux ornements sacerdotaux ont dû rester longtemps enfermés dans une cantine. Les artilleurs allemands peuvent voir l'aumônier sans jumelles. Le commandant le prie de se terrer un peu pour ne pas nous faire canonner inutilement, et lui objecte la difficulté de son entreprise.

— Il n'est rien d'infaisable, répond le prêtre, pour le service de Dieu.

Il s'approche de Sicard :

— Mon frère, j'ai prié Dieu. Il nous assiste en nos desseins. Je lui ai demandé qu'il m'éclaire en cette occurrence. Il a bien voulu m'inspirer que le fait d'être mon assistant vous serait compté comme une bonne action pour la rémission de vos péchés. Mon frère, vous vous êtes beaucoup égaré, mais je ne saurais vous croire léger au point d'oublier vos paroles d'hier matin. Veuillez donc prendre cette planche et les tréteaux de l'autel, je me charge des vases sacrés... Partons, la miséricorde de Dieu est infinie.

Il est 18 h. 30, le soleil a disparu à droite, derrière les bois, au delà de la ligne alle-

mande. Les tons du ciel au-dessus de nos têtes commencent à se violacer ; de bleu de cobalt clair qu'ils étaient, ils deviennent roses et jaunes au couchant. Un léger brouillard blanchâtre s'élève des prairies et gagne tout le champ de bataille. Le prêtre et l'homme, encore étonné de ce qu'il fait, escaladent l'échelle de départ et se dirigent vers les cadavres. Les balles sifflent aussitôt. Le prêtre va tout droit, Sicard par instants se retourne.

Ils s'arrêtent près des corps. L'aumônier place les tréteaux à distance voulue, prend la planche des mains du soldat et la pose sur les supports, il étend dessus une nappe de linon. L'homme immobile regarde le prêtre faire, comme s'il voyait une chose incroyable. L'abbé ouvre le sac qu'il avait apporté, en sort la pierre d'autel et la custode, les dépose sur l'autel rustique ; prend le calice de vermeil et le met sur la pierre. Il place à terre le lourd encensoir d'argent, sur le sac vide. Sicard tient le goupillon et le bénitier d'argent massif.

Les Allemands intrigués tirent moins.

L'aumônier se tourne vers l'autel, face à

l'est. Il fait le signe de la croix, nous entendons :

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen...* » La messe commence.

Les Allemands ne tirent presque plus.

Le prêtre s'approche de l'autel. Le vent ne nous apporte que des lambeaux de phrases :

« *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis... Te decet hymnus... Sion... Jerusalem : exaudi...* »

Un caporal, qui fut enfant de chœur, traduit :

« Donnez-leur, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière éternelle les éclaire », etc...

Le prêtre retourne au missel, nous entendons :

« *Oremus* »... De nouveau des paroles viennent avec le vent.

— Il raconte que nous ressuciterons au son de la trompette, dit le caporal, en attendant nous mourons au son du tambour !

Les balles ne sifflent plus, les Allemands ont compris.

La voix s'élève :

« *Dies iræ... illa, Solvet sæclum... Teste David cum Sibylla. Quantus tremor...* »

— Cette prose latine, reprit mon bavard voisin, afin de nous faire savoir que l'univers sera réduit en cendres et que les juges seront justes.

« ... *hoedis me sequestra, Statuens... maledictis... Amen.* »

Sicard semble sortir de son étonnement. Machinalement, comme autrefois, il porte le Missel du côté droit au côté gauche de l'autel.

« *In illo tempore...* reprit la voix... *Ego sum resurrectio et vita...* »

— Tiens : explique le caporal, il nous fait part d'une conversation entre Marthe et Jésus. Ils s'entretiennent de la résurrection. Ma foi ! c'est un sujet qui nous touche de près ici.

Un aboiement formidable l'interrompt. Une grêle de poussière s'abat sur nous, accompagnée du bruit d'une explosion. C'est un coup de 105. Les artilleurs allemands ont fini par apercevoir cette tache brillante sur la plaine et ils tirent dessus, c'était prévu. Le lourd nuage de fumée dissipé nous constatons que l'obus est tombé à une centaine de pas du prêtre. Celui-ci est impassible. Il

n'a pas dû s'arrêter, m'apprend le chef d'escouade, il en est à la communion.

Un second obus arrive, immédiatement suivi d'un troisième. Ils sont tirés plus longs et plus à droite. Le nuage évanoui, je vois à la jumelle que les franges du manipule sont ensanglantées...

Une nouvelle salve arrive, de quatre coups cette fois. Soudain Sicard bondit dans la tranchée en clamant :

— J' suis pas un lâche, j' veux pourtant pas m' la faire casser pour rien !

Plus calme, il ajouta :

— Y a pas à dire, il a du toupet le curé. Un éclat lui a attrapé le bras droit, il a pas plus bronché que si on y avait dit zut ! Bon sang ! y m' ferait bien croire à ses balivernes... C'est un rude type, tout de même.

La salve passée, le prêtre est toujours debout. Sa chasuble est terreuse, du sang la macule : des lambeaux de chair projetés des cadavres par les éclatements d'obus ont dû l'atteindre.

Le jour baisse de plus en plus. L'abbé demeuré sans assistant doit donner l'absoute, je l'aperçois à travers le brouillard élever en

l'air l'encensoir d'argent qui retombe avec un grêle bruit de chaîne. Il contourne les cadavres, agitant l'encensoir du même geste cadencé. Il n'a pas plus de nervosité, mais il presse le pas, il veut remplir la dernière tâche de son sacerdoce avant que la mort ne le prenne...

Les Allemands s'acharnent. Cet homme tout seul sur la plaine les gêne, ils tirent à nouveau. Les coups se succèdent presque sans interruption. Par instant une saute de vent chasse la fumée, j'entrevois l'aumônier. L'autel s'est écroulé. Le prêtre maintenant bénit les corps.

La fumée devient si intense que pendant de longues minutes je ne vois rien. La canonnade s'arrête aussi soudainement qu'elle avait commencé...

Il n'y a plus ni autel, ni aumônier. Les premières fusées éclairantes qui s'élèvent font scintiller des débris argentés. J'entends monologuer :

— Ça ne fait rien, Sicard, mon ami, t'as qu'une parole, t'iras te confesser et communier demain.

XII

UN PACIFISTE

Moreau, le lieutenant de la 6e est venu me rejoindre. Je suis en première ligne, il est équitable que ce soit lui qui se dérange. D'ailleurs le panorama est plus intéressant de mon créneau que du sien, on voit les lignes allemandes et Neuville qui brûle. — C'est une des grandes distractions de notre tranchée que suivre dans cet air limpide et doux, sur ce fond de ciel bleu que pâlit le soleil printanier, la montée des volutes de fumée blanche du village flambant. — Je sais qu'à sa compagnie il a un « numéro ». Je le questionne sur ce sujet.

— Certains le tiennent pour fou, me répondit-il. Ce n'est point mon avis. Et même

je me demande quelquefois s'il n'est pas le plus sage d'entre nous. En tout cas c'est un des plus braves et celui dont la noblesse d'âme est la plus grande. Nous sommes tous, plus ou moins, revenus à l'animalité, lui pas. Il ne se dérobe pas à la mort, *Censuré.*

et n'attend nulle récompense de cette conduite en un autre monde.

C'était avant la guerre un ancien ouvrier devenu contremaître, très jeune, dans une fabrique de meubles du quartier Saint-Antoine. Né dans un taudis, il était parvenu artisan. D'artisan il voulut devenir homme instruit. Il avait appris à lire au régiment. Il travailla seul. Ce furent les veilles laborieuses et fatigantes de ceux dont le cerveau est resté clos jusqu'à vingt ans, et qui veulent l'ouvrir.

Ce cerveau physiquement sain, où nulle idée toute faite n'avait été marquée dans l'enfance, qu'aucun sentiment d'intérêt ou de caste n'avait asservi, assimila les conceptions les plus belles et les plus ardues de la pensée humaine. Le contremaître ne délaissa point le rabot pour cela, heureux de sa petite aisance. Il épousa une jeune fille

en tous points semblable à lui. Il enseigna à sa compagne la logique et l'équité, elle lui révéla le rêve et la bonté. Son mariage lui apprit que toute étude sans application est un monceau d'or chez un avare, dans un pays de faméliques. Il connut qu'il ne suffisait pas de juger une chose bonne, qu'il fallait faire le possible pour qu'elle soit. Il songea que des gens avaient pensé, médité, écrit, lutté contre l'égoïsme, dont la mort était venue avant qu'ils aient pu tenter d'appliquer ce qu'ils avaient projeté. Il s'aperçut qu'il n'avait eu qu'à accepter après vérification les conceptions de ces philosophes et de ces légistes. Il s'avisa qu'il était leur créancier et commença à payer sa dette. Il aima les hommes, chercha à les rendre meilleurs et plus justes, autant qu'il était en son pouvoir. Il prit en haine tout ce qui détruit, annihile ou abaisse l'être : l'alcoolisme, la guerre, le paupérisme et ceux qui entretiennent ces maux afin d'en profiter, tout en simulant vouloir les détruire.

Il refusa tout mandat, toute récompense, toute compromission.

C'est un homme très bon, opposé aux ré-

volutions sanglantes. Il juge la crise d'origine toute économique et qu'en résumé la question sociale se rapporte à ce qu'il y ait plus ou moins de beurre sur la bouchée de pain. Mettre des gens hors d'état de nuire à l'émancipation sociale au vingtième siècle consiste, à son avis, dans la confiscation de leur argent. Cela est discutable.

Il en était à rechercher le mode de cette confiscation lorsque la guerre fondit sur le pays.

Il constate qu'évidemment c'est là un moyen vieux comme le monde de rétablir les équilibres financiers que l'on croit défectueux. Malgré l'opposition flagrante de cette méthode avec ses principes, il ne souffre point de ce que ses idées soient méconnues, mais de l'immensité des deuils et des douleurs que l'Europe a en partage.

Il méprise trop ceux qui ne cherchèrent pas à écarter la guerre pour leur procurer le plaisir de croire qu'il est pacifiste par amour de sa propre existence. Il adore sa jeune femme, mais tous les deux ont en leur idéal la foi des néophytes. Leur séparation n'en est point adoucie, mais à leurs yeux elle

prend plus de noblesse. A la différence de la plupart des ménages où la séparation est angoissante parce que pleine d'inconnu, la leur ne l'est pas : il s'y trouve l'affreuse certitude. Un des membres de leur dualité s'en va, sans espoir de retour, et cela, de par leur volonté : par une logique effroyable envers leurs propres pensées, par respect pour des principes qu'ils ne veulent point entendre qualifier d'idées lâches et avilissantes.

C'est miracle qu'il ne soit pas déjà tué. Depuis dix-huit mois qu'il est dans cette mêlée, courant en tête lors des assauts, toujours debout dans la tranchée ou au travail, sans jamais tirer un coup de feu, écarter une baïonnette ou riposter. Il n'a point gardé d'armes, n'est muni que d'une pelle et d'une pioche avec lesquelles il creuse des abris aux blessés et des fosses aux morts. Le punir ? Cet homme est résolu à mourir pour ne point transiger. Ce n'est pas un lâche, à chacune de mes exhortations il répond :

— Mon lieutenant, si vous désirez que j'aille me faire tuer, ordonnez-le ; mais s'il s'agit d'aller détruire mon semblable, cela

est au-dessus de mes forces. J'étais, je demeure pacifiste.

Il ne démoralise point ses camarades, au contraire. Quelqu'un lui demanda la raison de cette attitude en apparence paradoxale.

— « Ils font bien de se défendre et de tuer, répondit-il, puisqu'ils furent assaillis. Cela pourrait faire faire plus de progrès au pacifisme que tous les discours. Plus la lutte sera terrible et dévastera de foyers, plus les gens prendront en haine la guerre et les guerriers. Pour que cette tuerie soit efficace il faudrait qu'elle fasse tant de mal, que pas un n'y gagne et que chacun en souffre. Le jour où les guerres cesseront d'être une source de profits et d'intérêts pour certains et deviendront une charge pour tous, elles disparaitront des relations entre peuples civilisés.

« Cependant, pour montrer au monde que l'idéal pacifiste n'est pas un bouclier mais une noble conception, il faut que parmi ceux qui le professent certains se sacrifient. J'ai accepté de ma conscience la mission d'être de ceux-là. Bien compensés seront mon existence et mon foyer détruits si leur anéantis-

sement peut, un tant soit peu, participer à ce que dans l'avenir des milliers soient épargnés ! Et je ne suis pas le seul qui durant cette guerre sera tombé obscurément par amour des hommes. »

Cet étrange soldat pardonne aux troupes allemandes sa fin inéluctable. Il réserve la haine qu'il peut éprouver à leur empereur et à la caste militaire, et les plaint d'avoir à tuer...

Peut-être se trompe-t-il ? N'empêche que je le tiens pour la plus belle conscience d'entre nous. Qu'en pensez-vous ?

LES QUARTS

Malheur ! Quand la nuit vient, l'homme est fait pour dormir.

(ALFRED DE MUSSET.)

XIII

NUITS DE MAI DANS LA TRANCHÉE

La nuit dans la tranchée, ou l'on dort, ou l'on est hanté par l'idée du dernier sommeil.

Poperinghe. — Sur les lignes adverses, la nuit a jeté son voile lugubre et louche auquel le silence apporte un redoublement de mystère.

Durant huit jours les troupes se sont heurtées sans trêve, elles dorment du sommeil lourd des harassés. La nuit n'est entrecoupée

que par les chocs de guetteurs maladroits, et les lueurs blafardes des fusées éclairantes. Je suis de quart... J'arpente la tranchée en surveillant mes sentinelles. Je songe... Je me morigène, car, bien que n'osant me l'avouer je suis heureux, égoïstement satisfait de ne pas être tombé durant cette semaine d'hécatombes. Cette pensée est vile. Je tente de l'oublier et pour m'en excuser je me dis à haute voix : « Tu as raison d'être content de survivre, grâce à cela tu as vu refouler l'adversaire, tu peux mourir maintenant. » Malgré tout je doute de la noblesse de mes sentiments. O mes pauvres camarades couchés pour toujours sur ces champs maudits, vous me preniez pour un brave... Vous vous trompiez. Ce ne sont que l'amour-propre, l'héréditaire griserie du meurtre léguée par les plus lointains ancêtres, qui me poussent dans les combats. Je ne puis même point chasser cette honteuse joie de survivre qui insulte à vos mânes !...

Je maugrée contre cette petitesse d'âme. De telles pensées diffèrent des leçons d'altruisme qui me furent données et des conceptions fort belles que je m'en suis faites.

Combien il est difficile à l'homme d'être logique avec lui-même!... Enfin, le principal est de bien combattre, et pour cela il ne faut pas trop raisonner.

La guerre est le résultat de la paresse humaine et en devient une des causes.

Ce qui donne le plus à réfléchir c'est la rapidité avec laquelle un homme qui a coûté cher à élever et à conserver durant de longues années, est anéanti par une balle de 32 grammes, d'un coût de moins d'un franc.

Le combattant partage son temps entre chercher à oublier, se battre et *Censuré.*

Dans la nuit je croise un troupier qui éclaire les parois du boyau avec une lampe électrique et en scrute les recoins. Je lui demande ce qu'il fait, il me répond :

« Je fais le contraire de Diogène. Je cherche un prisonnier. »

Minuit. — Nuit de victoire. — Le feu a diminué d'intensité, une section sur deux ira se reposer jusqu'à 8 heures. La mienne est désignée. Je cherche un boyau où emmener mes hommes, mais ils sont tous pleins de cadavres allemands... et nous tombons de fatigue. Tant pis, n'importe lequel ! Non, celui-ci plutôt, il y a des morts, mais les feuillées n'ont pas débordé dedans.

Mes gars hésitent à s'étendre. D'un geste rapide, pour paraître résolu, je jette ma toile de tente sur les corps et je m'allonge. Horreur !...

Tous m'imitent, bientôt ils dorment. Je ne le puis... Quel geste sacrilège, quel acte ignoble je viens de commettre. Ces matelas macabres sont tombés pour un idéal, ils croyaient en leur patrie germanique... Pourtant mes hommes sont trop las pour les enterrer, et les balles sifflent toujours dans les herbes... Il fallait bien que nous nous étendions dans un de ces fossés comblés par des corps, nous n'avions plus la force de rester debout... Quel horrible oreiller ! Je pose ma tête sur un ventre qui fait flac... O guerre !

L'air est de plus en plus irrespirable, nos

couches flasques et rugueuses à la fois dégagent une âcre odeur de sueur et de sang, la corruption n'a pas encore commencé son œuvre.

Une pensée me glace d'effroi : sous nos toiles étendues quelque blessé qui espérait encore agonise peut-être! Il sent le froid de la mort et de la nuit l'envahir petit à petit, sous la tiédeur du corps vivant qui ronfle...

Je sens le sommeil me terrasser.

Au feu, les tués ensevelis sont des héros morts. Ceux qui demeurent sans sépulture sont des pantins recroquevillés qui gênent les vivants.

Certains emploient la locution :

« Il se pose là cinq minutes et y reste un quart d'heure. »

C'est la plus grande vérité que j'aie entendue sur les choses, hommes et événements de la guerre.

Celui qui prétend n'avoir pas eu peur au front est un imposteur ou un soldat de l'arrière.

La peur est due à l'instinct de conservation irraisonné.

La lâcheté est due à l'instinct de conservation raisonné, le courage aussi.

La bravoure consiste à dominer sa peur.

Il n'y a bravoure que lorsqu'il y a peur.

L'individu qui n'a pas la vision du danger, ou n'est pas émotif peut sembler être un brave alors qu'il n'est qu'un inconscient.

L'homme le plus brave peut être celui qui a la peur la plus intense, dans ce cas c'est le plus énergique.

L'homme courageux existe, c'est celui qui est résolu à faire l'impossible sur lui-même pour être brave dans toutes les circonstances.

L'homme brave n'existe pas, il n'y a que des gens qui, dans certaines actions, certains jours, furent braves ; on ignore s'ils pourront l'être demain.

Charles B... parle toujours du favoritisme.

Ne reconnait aux gradés d'autre mérite que celui de s'être créé des relations. Il déplore n'en pas avoir. Cette nuit un éclat de torpille lui arrache la chair de l'épaule gauche, blessure très saignante mais superficielle, il crie un peu trop fort.

— De quoi te plains-tu, lui dit l'adjudant Barnave, toi qui souhaitais toujours un coup d'épaule pour t'embusquer à l'arrière !

A droite, des traînées nébuleuses et blanchâtres s'élèvent de derrière les parapets. C'est Neuville qui flambe toujours. C'est long l'agonie des foyers.

Un homme qui se calcine donne moins de fumée qu'une poutre de bois ayant même longueur.

Au crépuscule, après le combat, les morts paraissent semblables à de grandes poupées dont un enfant arracha les membres, ou qu'il éventra. La mort rapetisse.

L'homme qui dans l'ardeur du combat semblait être un géant farouche, invulnérable et invincible, lorsqu'il est tué devient un nain à la face grimaçante et noire, aux mains crispées, aux membres tordus.

Un obus éclate dans la nuit. Des bruits de chute, des hurlements retentissent dans l'ombre. Les fusées éclairantes nous font entrevoir sur le parapet des touffes roses dans l'herbe glauque. Les dormeurs dont l'obus n'a pas éternisé le sommeil se réveillent, sautent sur leurs armes et se portent aux créneaux. Peu de pagale, on est habitué à cette sorte de choses.

Un caporal imberbe a trois doigts de la main gauche arrachés et le pied coupé. Il pâlit, les larmes aux yeux, un sourire de bravade sur les lèvres. De la main droite il ramasse ses trois doigts, les enfouit dans sa poche et dit :

— Les salauds, ils les auront pas !

Au front les soirées langoureuses et belles nous émeuvent comme ailleurs. Mais leur

vent porte des effluves venus du lointain intérieur, où reste notre passé. Elles troublent nos âmes où nos souvenirs demeurent latents. Ces nuits-là ne nous charment point par elles-mêmes, trop de cadavres dorment sous la lune, mais parce qu'elles sont les échos d'anciennes.

XIV

NUITS DE DÉCEMBRE DANS LA TRANCHÉE

Il neige. Nous sommes au poste d'écoute. Beaucoup d'entre nous n'ont point mangé depuis vingt heures.

Près d'un créneau un guetteur, mi-couché sur le parapet, mord dans un saucisson. Tous le regardent, ce saucisson est vraiment beau !

Une balle passe. Elle entre dans la sentinelle par la bouche ouverte, sort sous le menton, pénètre dans la poitrine et s'en va par le dos... Immédiatement la face se fige en un masque terrifié. Les paupières tombent, retombent et s'ouvrent, immenses, sur des yeux dilatés. La tête se penche sur la poitrine, le menton la retient. L'homme chancelle. Il est mort.

Il saigne beaucoup et se raidit vite. La neige fond imperceptiblement sous la chaleur du sang. Celui-ci gèle. La neige a de beaux cristaux roses...

Encore un! Pauvre type! Ses camarades le ramassent et hochent la tête... L'aube blafarde est trop lumineuse, la terre gelée. On attendra la nuit et le dégel pour l'enterrer. On le dépose dans une cagnat au toit éboulé. Il ne faut pas qu'il gêne les vivants dans leur service.

Le saucisson amalgamé de sang caillé, de débris de dents et de morceaux de langue gît sur le parapet. Un homme le ramasse, le frotte à peine sur sa capote, et le dévore. O guerre, ô faim !

Censuré.

Dire que la guerre est une boucherie ignoble est une erreur. C'est à la fois plus et moins. Au massacre des corps, on ajoute celui des âmes et des cerveaux.

La brute tue avec satisfaction et meurt inconsciemment. Son courage est nul.

Le fanatique tue et meurt pour être méritant. Son courage est beau.

L'homme équilibré tue avec répulsion et meurt stoïquement, par nécessité. Il lui faut d'abord se vaincre. Son courage est sublime.

La plupart des combattants appartiennent à ce dernier type.

La France de l'arrière leur doit beaucoup plus qu'elle ne le peut concevoir. Qu'elle leur ménage les vains discours, elle ne saurait parler d'eux savamment. L'intensité de leur effort dépasse les limites des communes mesures. Seuls peuvent le comprendre ceux qui le tentèrent. Que cette France agisse correctement envers leurs veuves et leurs orphelins. Cela suffira aux combattants. Ils mourront plus satisfaits.

Rien ne fait découvrir jusqu'où peuvent aller l'aberration des humains, leurs sophismes et leur hypocrisie autant que les

horreurs de cette guerre et les excuses qu'ils en donnent.

Il n'est pas un stratège, pas un homme d'État, pas un parti politique qui ne revendique la juste prévision du genre actuel de guerre. Alors pourquoi avons-nous subi des revers ? S'ils disent vrai, ils sont vils de n'avoir pas sacrifié biens, emplois, honneurs pour propager leur conception et en convaincre les moins clairvoyants. S'ils croyaient vraiment cette tuerie inéluctable, ils sont coupables de n'avoir, au prix de leur quiétude, fait préparer les moyens propres à la rendre brève.

Cette nuit glaciale est claire. La lune est ronde, le sol durci. Nous en profitons pour tenter un coup de main sur un crassier.

Nous atteignons la position adverse. C'est un combat à la grenade ; ce corps à corps qui n'en est pas un et d'où l'on sort intact ou déchiqueté. Nous refoulons l'ennemi de pare-éclat en pare-éclat. Celui-ci regagne ses boyaux d'accès. Nous l'y poursuivons.

Dans celui où je m'engage il y a un gre-

nadier, garçon coiffeur dans le civil, qui lutte à la façon des héros d'Homère. A chaque angle de boyau il hurle :

— A qui le tour? On taille la barbe et les cheveux gratis. Au premier de ces messieurs!

D'ailleurs il manque rarement le client qui se présente. Si ce dernier se dérobe, il l'apostrophe dans un langage aussi véhément que fleuri.

Soudain le bras d'un Allemand ainsi visé est arraché, projeté dans l'air par l'éclatement de la grenade. Notre homme le reçoit sur la figure. Il tourne vers nous un visage dégouttant de sang.

— Le salaud, dit-il, avec les marques de la plus grande vexation, je l'dégringole et y trouve encore le truc de me mettre sa main sur la figure. En voilà un mauvais coucheur.

Et il se remet à l'œuvre.

Les résolus ne clament pas leur patriotisme, n'ayant pas besoin de s'en persuader eux-mêmes. Ils ne chantent pas pour s'étour-

dir, point ne leur est nécessaire d'oublier les joies de la vie. Ils sont prêts à tomber pour que les leurs profitent de ces joies. Ils ont compris qu'elles ne valent pas une lâcheté.

Le soldat raisonnablement décidé et réfléchi fait tout supporter à son corps. Il est supérieur à l'enthousiaste irraisonné chez qui la matière apeurée commande à l'être dès les premiers insuccès.

Un bon combattant raisonne avant la bataille, accepte de devenir momentanément une machine qu'il remonte. Il en laissera dérouler le ressort durant l'action.

La guerre moderne est le triomphe de la science et de l'esprit sur la matière, d'où son horreur. Et c'est pourquoi une longue paix peut en naître.

— Ami, la nuit est sombre et ma pensée amère. L'air glacé engourdit nos membres et nos cerveaux. Pourtant il ne nous faut point sommeiller, nos camarades dorment,

confiants en nous. Je me sens las... Un désir me prend de m'étendre sur le sol. Je fermerai les yeux. A l'aube le froid m'aura aidé à fuir les souffrances du feu. La neige protégera mon corps de l'atteinte des bêtes faméliques. Je pourrirai en paix.

— Ami, chasse la mélancolie. Nous sommes harassés. Nous souffrons du froid, de la faim. La nuit est noire. La mort nous guette. Tout cela est vrai. Mais cette ombre nous cache les cadavres. La température nous préserve de leur odeur. Et les blessés souffrent plus que nous qui sommes sans blessures.

— Peut-être. Mais le vaguemestre depuis trois jours n'est point venu et les quatre derniers sacs ne contenaient aucune lettre pour moi...

— Ce n'est point motif à tant d'inquiétude. Ceux de l'arrière nous font du mal en remettant au lendemain l'envoi d'une lettre qu'ils nous destinent. Ils ne le comprennent pas. Mets-toi à leur place. Tu vois, il n'y a là qu'un simple malentendu.

— ...Ou m'oublie-t-elle ?

— Les canons se sont tus. Les mitrailleuses ne scandent point leurs rythmes sata-

niques. Et la neige qui assourdit les sons laisse loin de nos oreilles les râles des patrouilleurs qui s'entre-tuent dans l'ombre. Nous pouvons élever nos têtes au-dessus du parapet sans perdre la vie. Cette heure est rare, profitons-en.

— Que m'importe le calme de la nuit !

— Comment ! Tu ne goûtes plus de satisfaction à ne point entendre les faux de la Mort ? Tu ne te réjouis point de ce que, durant des heures aucun ne tombe ? Non, cela n'est pas, tes paroles s'égarent... ou ton âme a cessé de vivre.

Ami, le blé végète sous la neige. Nos camarades dans leur sommeil sur la terre gelée font des rêves d'avenir !

— Tu as raison. Mon âme est morte, et mon cœur est désert... C'est d'être dédaigné qui l'a tué.

— Une femme serait-elle la cause de ta désespérance ?

— Oui. Pourquoi vivrais-je si l'on ne m'aime plus ? Pour qui vivrais-je si elle ne m'est plus rien ?

— Mon pauvre camarade ! Ton cœur est-il donc si petit qu'un seul amour le remplisse ?

— Quelles amours voudrais-tu donc que je ressente ?

— Celles des hommes et de la patrie.

— Hélas ! Je les ai eues. Elles me trahissent. Mon semblable veut me détruire, ma patrie m'oblige à le tuer. On me ravit peut-être ma fiancée pendant que je suis ici. Non, rien n'est vrai, rien n'existe, et l'amour ne doit pas compter plus qu'un assemblage de deux syllabes.

— Une femme n'est pas la patrie. Et quand bien même nul ne devrait te savoir gré de ton sacrifice, cela ne doit point te décourager. Tu t'élèves au-dessus du vulgaire en le sauvant. Lutte contre toi-même, tu ennoblis ton âme par la souffrance.

— *Censuré.* la patrie

— Tu n'as jamais cru raisonnablement en elle, car tu n'en douterais point. La patrie n'est pas une foi aveugle. C'est une certitude. Crois en elle parce qu'elle est.

La race n'est pas un vain mot : la faune et la flore diffèrent avec les contrées du globe, l'ambiance et la nourriture façonnent les êtres. Les méditations et les rêves des

hommes sont influencés par les paysages et les climats, ce qui fait la mentalité des peuples diverse à l'égal des aspects du globe. C'est pour cela qu'il est des races jalouses et des races de proie. Les patries sont les groupements des races dont les pensées et les intérêts diffèrent le moins pour se protéger de celles dont les conceptions pourraient s'opposer aux leurs.

—

Censuré.

— Elles sont. La patrie n'est pas immuable, ni limitée. Nos nations ne sont que la réunion de petites. Le progrès et les moyens de transports atténuent les différences originelles. Au fur et à mesure que les intérêts et les pensées des peuples vont en s'identifiant, ceux-ci se rapprochent, tendant à grouper plusieurs patries en une plus grande. Peut-être un jour une communauté d'intérêt et de pensée les poussera à se réunir en une Patrie universelle.

— En attendant elles s'exterminent !

— Ami, cette lutte est nécessaire pour protéger l'Évolution. La race germanique a conçu la réunion des peuples sous son égide, par la force. Ainsi, dans un bagne, un geôlier fait l'union parmi les condamnés. Nous sommes parfois les agents inconscients de la Vérité. La lutte actuelle est celle de ces deux principes. Le droit que nous y défendons est le droit des peuples de s'estimer et même de s'aimer.

— Cela pourrait valoir de combattre encore et mériterait d'accepter de survivre, si la vie n'était vide et insipide.

— La tristesse égare ta pensée. Tu es un individu normal : tu possèdes l'instinct de la vie et même celui de mieux vivre. Ton vague à l'âme de ce soir en est une preuve et une manifestation. La cause n'en est pas tant une lettre oubliée que la peur de mourir et la lassitude de cette vie de tranchée. Tu nies l'utilité des choses parce que incapable de t'en passer. Tu désires la mort pour ne plus l'appréhender et ne plus souffrir. Tu nies les bienfaits de la Patrie et de la société pour excuser à tes yeux ton reniement et ta désertion du sacrifice.

Ami, tu es fortuné. Aux jours de la paix tu profitas amplement du patrimoine de la France. La paix revenue, tu en jouiras à nouveau. Ne refuse pas de payer.

Ne me laisse point penser que ton âme pourrait ne pas être belle, ô toi qui combattis jusqu'à ce jour si courageusement. Et savoure sans amertume la douceur d'une nuit sans combat.

XIV

L'ALERTE NOCTURNE

La nuit froide est humide sur la plaine à demi inondée. Pas de lune, pas d'étoiles. La lueur des fusées éclairantes est voilée. On devine une légère brume apportée de mer par le vent, flottante dans l'ombre.

Le vent souffle du nord-nord-ouest, on appréhende la venue des nuages de gaz asphyxiants. Aussi le gros du bataillon a été retiré un peu en arrière pour la nuit.

Nous sommes seuls, une section avec une mitrailleuse à plus de 120 mètres devant, de quart dans la parallèle de départ.

Cent vingt mètres c'est une grande et dangereuse distance en cette guerre... Je pense peu à dormir.

Mon amour-propre est flatté de l'honneur

que me font mes chefs en me confiant ce poste de choix, mais je m'énerve, si j'allais mal tenir ?

10 heures, 11 heures, rien à part quelques coups de feu dans le lointain. J'envoie une patrouille, pas trop loin, car dans la brume qui s'épaissit, elle se perdrait. Des yeux, je fouille l'ombre. Je fais partir fusée sur fusée, comme la lueur en est pâle ! Je les suis dans leur ascension, elles paraissent lointaines, semblables à de petites ampoules électriques en verre dépoli, elles vont se perdre dans l'éther où elles mettent des reflets neigeux. A peine si j'aperçois la teinte glauque de l'herbe au delà du parapet ocreux et du réseau dont la brume argente les fils.

11 heures et demie. — La patrouille rentre, elle n'a rien vu.

Minuit. — Je change mes guetteurs. Un sergent m'offre de me remplacer pendant que je dormirai, je le remercie, mon devoir est de donner l'exemple, je veillerai toute la nuit. Là-bas vers le nord, une canonnade se déclanche, pendant quelques instants, dans la direction de Dixmude, au ras du sol, la brume se teinte en vieux rose, puis les coups

s'espacent, les canons se taisent. Je perçois à nouveau le ronflement des dormeurs. Il est 1 heure, je fais partir une patrouille. Comme elle est longue à revenir! J'entends pendant une dizaine de minutes une fusillade sur ma droite, serait-ce sur elle que l'on tire?... Je vais au téléphone pour avertir le capitaine que jusqu'à cette heure tout va bien.

Tiens! le téléphoniste dort, je le secoue, il ne bouge pas, je le secoue à nouveau, pas de réponse, j'éclaire son visage avec ma lampe électrique..., il n'en a plus le malheureux! une balle lui a fracassé la face, il est mort. Je tressaille... Il a du être atteint de côté au moment où, par le boyau, il allait ou revenait des feuilllées. D'où est-elle venue la meurtrière au bruit d'abeille? Des lointains de la plaine noire, de plus d'un kilomètre peut-être...

On me frappe sur l'épaule, je me retourne, c'est le sergent, je lui désigne le cadavre, il esquisse un geste de fatalisme et m'annonce le retour de la patrouille, je vais la joindre; auparavant j'étends un mouchoir sur la face broyée où du sang se coagule.

La patrouille est au complet, elle a dû faire un détour afin de bien examiner le terrain. Elle n'est pas bien sûre, avec cette brume et ces uniformes neutres on ne sait jamais, mais il lui semble avoir vu des êtres ramper vers notre tranchée. Je songe au téléphoniste mort. Que cette nuit est sinistre, cette brume traîtresse ; pourvu que nous ne soyons pas tournés. L'idée angoissante que le fil du téléphone a pu être coupé me vient soudain, j'envoie le sergent s'en rendre compte. Je l'attends anxieux, il revient : ô joie, il a pu correspondre avec le capitaine. Fuyez noirs pressentiments, nous ne sommes plus isolés !

Je sens l'ardeur me revenir, mon cerveau se dégager de l'étreinte angoissante des mystères nocturnes. La nuit ne me donne plus de crainte. Si l'adversaire attaque, je n'aurai que plus de mérite à remplir ma mission. J'envoie quatre hommes, deux par deux, à droite et à gauche, vérifier si réellement nous allons être attaqués. Je fais réveiller la troupe sans bruit, elle prend ses emplacements de combat aux créneaux. Les patrouilleurs rapportent que des ennemis

rampent nombreux vers nous ; les premiers d'entre eux doivent être à 50 mètres des réseaux bruns. Je prends les dispositions pour éviter d'être tourné et fais armer la mitrailleuse.

Rapidement, à voix basse, je donne des ordres qu'on se chuchote : « Approvisionner. » « Hausse de combat. » « Feu par salve. » Ne pas tirer sans ordre. » « Le commandement de feu sera remplacé par un coup de sifflet, deux coups de sifflet indiqueront le tir à volonté, trois, cesser le feu. » « Viser sans nervosité, soigneusement, ras de terre. » « Que chacun garde son sang-froid, nous les repousserons, nous sommes soutenus. » Tout se tait, les lance-fusées sont armés. Les battements de mon cœur comptent la progression de l'ennemi. Il doit approcher des fils. Je fais un signe, les fusées montent au-dessus du réseau qu'elles éclairent. Surpris, les Allemands se dressent et bondissent vers nous ; ils sont à cinquante pas, je me sens fort de les avoir attendus si près pour les mieux faucher. Oh ! comme tous les détails de l'action me semblent nets, ma pensée est rapide et claire. Un coup de sif-

flet strident, la mitrailleuse crépite, une salve se répercute par la plaine. Des Allemands tombent, les autres avancent encore ; trois coups de sifflet annoncent trois salves qui bloquent à trente pas leur élan. L'attaque adverse a échoué, un feu à volonté achève sa défaite.

Vraiment ces hommes dont je suis l'indigne chef sont magnifiques, ils n'ont pas sourcillé.

Tout rentre dans l'ombre et le silence, seuls, des feux de bengale épars s'allument devant nous, marquant aux blessés ennemis qui peuvent se traîner, le chemin de leurs tranchées. Des renforts arrivent avec le capitaine. Je vais enfin pouvoir dormir.

A mon ami R. Lécollier,
lieutenant, chevalier de la Légion
d'honneur, à 21 ans.
Mort pour la France.

XVI

LA RESPONSABILITÉ

Il est 23 heures. Nous venons de remplacer le ...e de ligne dans un secteur d'attaque. La relève s'est effectuée durant une accalmie, celle-ci se prolonge. Dans la tranchée, une parallèle allemande retournée, les hommes s'installent pour dormir. D'un coup d'œil j'inspecte ma nouvelle cagnat, où l'ordonnance dépose mes équipements. Ce long calme m'inquiète, je vais au poste d'écoute retrouver les guetteurs. La nuit fraîche est bleu sombre, car du ciel parsemé

d'étoiles, la lune est absente. Je m'accoude au parapet, les yeux errants sur la position ennemie d'où s'élèvent des fusées éclairantes. Je compare celles-ci aux françaises, elles éclairent plus longuement, restent dans l'air plus longtemps, mais leur lumière moins intense est plus jaune.

Là-bas, dans les lointains, des reflets pourpres strient l'ombre ; quelque ferme ou village qui flamboie. De-ci de-là, une lueur court sur les lignes adverses, suivie de la détonation cinglante et rauque d'un 75, ou du coup de gong d'un 105 : ce sont des obus qui vont se perdre sur la plaine et restent sans réponse. Les troupes sont lasses à l'heure de la relève ; de part et d'autre nulle intention d'engager la bataille, on se rappelle simplement que l'on est là. Mes regards se perdent dans les profonds nocturnes qu'ils sondent en vain.

Je songe... sur mes jeunes épaules pèse une lourde responsabilité, le grand honneur de commander au combat m'échoit bientôt. Je doute de moi, serai-je digne de cette tâche ? Et je médite anxieux... Holà ! Quelle est cette procession qui vient vers moi ? Je

suis figé sur place, mes jambes ne peuvent m'emmener, ma langue refuse de parler, mes yeux ne veulent point se fermer... Et cette file d'ombres bleutées avance ! Je ne vois de leurs visages que des yeux lumineux et sanglants qui dardent sur moi leurs prunelles démesurément dilatées.

— Au large, les spectres ! Je suis un vivant ! Un vivant qui tue !

Mon bras rigide, mes doigts paralysés ne peuvent prendre l'arme. Les ombres s'approchent, distinctes maintenant. Sous les capotes déchirées d'uniformes français, j'entrevois des squelettes qui tous ont un os troué ou manquant. Ils tiennent par la main des ombres brunes et vaporeuses aux profils de femmes endeuillées et d'enfants de noir vêtus. Ils marchent d'un pas lent, calme, implacable. Les voilà, ils sont tout près. A certains détails je reconnais qu'ils portent les équipements de mes hommes. Le premier est près de moi à pouvoir me toucher du doigt ; à ses côtés, les ombres d'une femme et de deux enfants. Il entr'ouvre sa capote, prend ma main et met mon pouce sur un trou rond qui lui traverse le sternum, je tressaille...

D'une voix que je sais avoir entendue il dit :

— Tu vois, c'est ta faute si elle est veuve et s'ils sont orphelins, pourquoi m'as-tu sans réfléchir envoyé en patrouille avant la nuit tombante?

Il disparaît avec les spectres qu'il tient par la main. Un autre est devant moi, les fantômes qui l'accompagnent sont semblables à des vieillards. Tout le sommet du crâne lui manque, il m'enfonce le poing dans la plaie et parle :

— C'est ta faute s'ils n'ont plus de fils et si la faim va les conduire au tombeau avant l'heure, pourquoi m'as-tu mis en sentinelle à un créneau sans t'inquiéter s'il était repéré ?

Cette intonation de voix, je la connais aussi. Il s'estompe à son tour. Un troisième s'approche, accompagné d'une forme d'allure jeune. Deux vertèbres lui manquent; il m'interpelle et j'entends la voix d'un de mes sergents :

— C'est ta faute si avant même d'avoir goûté les joies de l'hymen elle porte la robe des veuves, sans qu'aucun fruit de notre amour

ne la puisse consoler. Pourquoi as-tu envoyé quinze d'entre nous occuper un entonnoir que trois eussent suffi à tenir ? l'obus n'eût pas eu d'effet sur ces disséminés.

Il disparaît à son tour, je suis en sueur, je dois être livide ; par quel miracle mes jambes maintiennent-elles debout un corps sans force et qui ne se roidit point ? Un quatrième s'avance. J'essaie de fuir... et me réveille au fond du boyau où me fait choir cette fuite. C'est un rêve... ou un avertissement.

XVII

LA RECONNAISSANCE

En tranchée, vers 21 heures, nous finissions d'engloutir un prétendu bifteck, mince, desséché et le riz qui l'accompagnait, en songeant à Vatel — qui, nous dit la chronique, se donna la mort, contrarié de ce que le poisson n'arrivait pas, — lorsqu'un agent de liaison nous remit un ordre de service. Le lieutenant Derlin le lut et me le tendit. Ces lignes m'apprirent que le commandant faisait appel à la bonne volonté de deux chefs de sections pour une reconnaissance tactique de réelle importance. Notre dîner ne nous avait point alourdis, nous nous sentions la légèreté de corps nécessaire à cette occupation. Derlin se leva, je fis de même,

nous bûmes notre quart de vin et nous nous dirigeâmes vers le poste de commandement du bataillon. Nous eûmes le plaisir d'y rencontrer cinq de nos collègues, mais fûmes désagréablement surpris d'apprendre que ces messieurs se trouvaient là dans le même but que nous. Je crois qu'intérieurement nous étions dépités et jaloux de n'être pas les seuls zélés. Ce n'est point qu'une telle mission soit agréable et exempte de danger, mais il y a emploi d'initiative ; pendant ce temps on sort un peu des trous et de cette terre sableuse qui pénètre par toutes les fissures du vêtement ; et puis c'est notre devoir. Nous sommes ici pour être tués ou blessés un jour ou l'autre, qu'importe le lieu !

Le commandant serra la main de chacun de nous, nous remercia de notre dévouement qui, dit-il, lui facilitait la tâche, nous offrit des cigares en nous invitant à ne pas les fumer hors de nos cagnats, la nuit. Il nous apprit que cette exploration était assez périlleuse et délicate. Il s'agissait d'aller dans l'ombre jusqu'aux positions allemandes, en prendre les schémas si possible et repérer

les cheminements d'assauts dans leur réseau de fil de fer. Il ajouta qu'il n'en voyait pas un de nous qui ne fût à la hauteur d'une telle tâche, tant au point de vue de l'abnégation que de la compétence. Cela était fort aimable et nous remplit de satisfaction. Toutefois il pria le lieutenant Moreau de se retirer, il jugeait que devant assumer bientôt le commandement d'une compagnie, ce lieutenant ne devait pas être exposé ce soir-là. Il dissuada les pères de famille d'insister, dans l'intérêt de leurs enfants, en leur assurant que vouloir se risquer lorsque de jeunes célibataires peuvent le faire, était plutôt un manquement à leur devoir paternel. Nous fûmes de son avis, je me permis d'observer qu'en effet le devoir patriotique devait passer après le devoir familial toutes les fois que cela se pouvait. Nous restions quatre célibataires. Nous échangeâmes des vérités irrécusables, lesquelles servaient à chacun pour prouver qu'il était plus que les trois autres un des hommes qu'il fallait. Le commandant entendant plus souvent la voix de Derlin et la mienne nous désigna.

Nous allâmes nous équiper.

Chacun partant par une extrémité du secteur de notre bataillon, devait atteindre en face la tranchée allemande correspondante. Nous devions suivre la ligne ennemie, l'examiner en allant l'un vers l'autre, nous rejoindre et revenir dans notre tranchée.

Nous avions un revolver, un porte-carte et un crayon, sans plus, autre chose eût gêné nos mouvements.

Entre la montée de deux fusées allemandes je franchis le parapet. Devant moi s'étendait un guéret légèrement incliné vers nos positions, de sorte que, sur 200 mètres, en m'agenouillant au début et, plus loin, en m'étendant sur le sol à chaque ascension de fusée, je pouvais avancer sans être vu. Ce que je fis. Arrivé à la bordure du terrain, sous la lumière artificielle, j'entrevis un champ de trèfle s'étendant, dangereusement plat, jusqu'à la position ennemie éloignée de plus de 100 mètres encore, et d'où partaient sans interruption des fusées éclairantes. J'eus un instant d'hésitation, je me le reprochai comme une lâcheté. Quoi ! je serais volontaire, et sans être atteint je déclarerais impossible une mission que j'ai brigué d'ac-

complir. Allons donc ! Je repartis, rampant pendant quelques mètres, puis m'arrêtant j'attendis une nouvelle interruption des lumières. Je redoutais que l'adversaire ne distingue le sillage laissé par mon passage dans les trèfles, je ne voulais pas m'avouer avoir peur. A chaque instant il me semblait percevoir le bruit d'un fusil que l'on arme et je voyais d'imaginaires canons de fusils et de mitrailleuses braqués sur moi.

Soudain j'entrevis des scintillements sous les fusées, c'étaient les barbes des fils de fer. En rampant j'avais pénétré sans m'en apercevoir dans un de ces sentiers zigzaguant ménagés dans les réseaux pour le départ des patrouilles. A droite, à gauche, devant, derrière, les fils de fer et d'acier barbelés, les câbles de toutes grosseurs, les piquets de bois et de fer d'inégales longueurs se croisaient, s'enchevêtraient, tissant une monstrueuse toile d'araignée. Par instant, ils grinçaient en frottant les uns sur les autres, depuis cinq jours que le sang ne les avait pas huilés ! La bise nocturne les traversant faisait s'en exhaler comme une longue et triste cantilène, la plainte du fer fondu

pour la charrue et tissé pour la mort. Peut-être le vent emporte-t-il les gémissements de quelque agonisant qui goutte à goutte perd son sang par les mille égratignures que lui fit le vampire aux mille et mille têtes.

J'arrivai enfin tout près des Allemands, je me sentis plus ferme. Sans doute parce que l'ennemi était tout près, que je le pouvais voir et ne le cherchais plus en appréhendant qu'il me surprenne. A ce moment, il me souvint de Turenne, ma carcasse aussi avait tremblé, je l'avais menée là où elle aurait dû trembler davantage et où elle ne frissonnait même plus. Je constatai qu'il m'avait fallu une heure un quart pour franchir moins de quatre cents mètres.

Près des lignes allemandes, je ressentais un peu la satisfaction du jeune potache qui s'est approché, sans le réveiller, d'un vieil oncle endormi dans l'espoir de lui faire une farce. Je souris à ce rapprochement. Le tragique de la situation me réapparut. Je sortis ma carte et longeai, en rampant, la tranchée allemande, m'arrêtant pour marquer tous les détails utiles, à la lueur des fusées. Par instants j'étais si près du parapet que j'en-

tendais la respiration des dormeurs. Des guetteurs veillaient, je les contournai.

Soudain je me penche sur ce que je crois être le dessus d'un abri, pour voir si possible la densité des adversaires ; dans mon mouvement je fais choir un sac de sable qui entraîne des outils, ceux-ci tombent bruyamment, la sentinelle crie « Alerte », tous les hommes se réveillent et se précipitent au parapet, je n'ai que le temps de m'aplatir contre lui pour ne pas recevoir de coup de feu. Les Allemands tirent. Ils n'auraient qu'à étendre le bras pour me cueillir. Pourvu que l'on ait bien donné aux Français l'ordre de ne pas répondre ! Je sens la peur comme jamais je ne l'ai ressentie. Le canon d'un fusil luit à 20 centimètres au-dessus de mon visage, chaque coup m'éblouit, j'entends l'homme charger, mes dents claquent, seul le bruit du tir empêche l'Allemand de m'entendre. Je lâche la gâchette de mon revolver que j'avais saisi au premier instant..., il partirait tout seul !

Le tir ralentit, l'un après l'autre les fusils se turent, j'entendis donner des ordres, reposer les armes. Les Allemands rentrèrent

dans leurs abris et le silence ne fut troublé que par les corbeaux et les fusements. J'attendis un peu et repris ma marche, je continuai mon exploration.

Oh ! ces coups de feu partant à mes oreilles ; ces lueurs qui m'aveuglèrent ! Ces dix minutes me semblèrent des siècles ; quel souvenir elles m'ont laissé ! Je me suis trouvé dans des positions plus critiques, où les balles n'étaient pas tirées au-dessus, mais sur moi ; une fois même l'une d'elles démolit ma jumelle, ce qui lui évita de me rentrer dans le ventre. Je n'ai pas eu peur parce que je n'étais pas seul. Lorsque l'on est deux attaqués par dix, cela n'effraie pas; si l'on est seul et que deux ennemis s'avancent vers soi la crainte vient. Je crois que l'homme a plus peur de l'isolement devant le péril, que du péril lui-même.

Je vis une forme se glisser vers moi et reconnus mon collègue. Notre mission était terminée. Il me demanda ce que signifiait la fusillade qu'il avait entendue ; je le lui expliquai. Il s'inquiéta de la conservation de ma personne. Je l'assurai du parfait état de mes os. Remarquant son poignet droit

affreusement déchiré, enveloppé d'un mouchoir, je m'enquis de ce qui lui était arrivé. Il m'apprit qu'en traversant le réseau, il était tombé dans un saut de loup où, par miracle, il ne s'était pas empalé, mais un épieu lui avait traversé le poignet. Il ajouta être fort contrarié de ce que plus loin, par le fait d'une malencontreuse glissade dans des feuillées, il s'était souillé le visage et la main gauche.

Notre mission étant terminée, je l'aidai à se débarrasser des immondices allemands et nous regagnâmes en une heure et demie nos lignes, où nous arrivâmes avant le lever du jour.

Le lendemain nous prîmes cette tranchée adverse. Mon ami ne put assister à l'attaque étant évacué.

XVIII

LA DETTE ORIGINELLE

Nous avons fait une attaque dans la soirée, elle n'a pas réussi. La zone morte est jonchée de cadavres. Depuis longtemps la nuit est tombée, froide, bleue et claire, car la bourrasque entraîne les nuées en un galop vertigineux. On n'entend que le mugissement du vent. *Censuré.*

Les cadavres, taches bleu-pâle sous la lune, semblent être d'immenses papillons aux teintes poussiéreuses, étendus les ailes toutes grandes. Les fusées montent, entraînées aussitôt par le vent. Les rayons de leur lumière funèbre semblent courir aussi. Nuit fantastique.

Il est 2 heures, je prends le quart. Je

frissonne sous ma capote et ma vareuse. Je marche pour éviter l'engourdissement. Une mélancolie lentement s'empare de mon âme, mon cerveau se paralyse. La peur me prend, non pas la peur physique du corps qui se cabre devant la destruction, mais celle qui vient quand la volonté part : la peur morale faite de lassitude et d'un peu de lâcheté. Celle qui se cache derrière le doute et fait dire « A quoi bon ! »

Je me sens triste, infiniment triste... le vent m'apporte l'écho d'un roulement de voitures, ce sont des engins de tuerie que l'on amène. O nuit lugubre ! pourquoi lutter ? A quoi bon vivre et ne mourir que demain ? Pour tuer et douter pendant un jour de plus...

Je sors de la tranchée, j'arpente les champs maudits. Des balles avec des bruissements d'insectes passent près de moi ; mon oreille exercée reconnaît qu'elles circulent à hauteur d'homme, mais qu'importe ! que ce soit maintenant ou plus tard... Je vais toujours, les bruits d'élytres se multiplient, plus stridents. Les notes aiguës de leur musique distraient mes oreilles, je souris à la pensée

que, lasse d'être ainsi provoquée, celle qui me frôle pourrait bien m'emporter.

Je mets le pied sur quelque chose de mou, de flasque, il s'y enfonce et cela fait flac! Je me baisse : horreur! je viens d'éventrer un cadavre, l'âcre odeur me pénètre; par l'entre-bâillement de sa capote j'entrevois un fourmillement immonde. Je m'éloigne à grands pas. Ce n'est donc pas assez d'être couché sans sépulture, en proie à l'insulte inconsciente des bêtes et des choses, il faut encore que ceux pour qui l'on meurt vous piétinent! O gratitude, ô nobles sentiments, l'homme vous a-t-il si peu qu'il vous oublie si vite? Amour, ne serais-tu qu'un mot? Justice, Droit, n'êtes-vous que des mythes? Et toi, Patrie, n'es-tu qu'une chimère?

Tiens! les morts n'apparaissent plus comme des taches bleues. Je vois luire sous le lugubre feu d'artifice des armures et des cimiers qui semblent remuer... Je ne dors pourtant pas! Des paroles courent sur la plaine, on dirait que c'est à moi qu'elles sont adressées... Je ne rêve point? Deux guerriers se dressent sur le bord d'un

entonnoir où j'ai vu tomber deux de mes hommes. L'un porte le casque de bronze et la *lorica* dont le cuivre rougeoie, l'autre s'arc-boute sur une framée. Ses lèvres remuent, j'entends :

« Nous fûmes des guerriers forts et farouches aux légions d'Aétius, à l'armée de Mérovée, nous tombâmes dans les plaines cataloniques sous les coups des tribus d'Attila, pour que l'herbe naissante continue à pousser, pour que le cinquième siècle ne soit point le dernier, pour que la civilisation chancelante ne soit pas anéantie. Notre mort t'a servi. »

Leurs formes deviennent floues puis s'effacent. Une voix résonne de l'autre côté de la plaine. J'aperçois une ombre appuyée sur une francisque. Elle dit :

« J'étais un des compagnons d'Eudes, lorsque nous repoussâmes Sieghefried « Roi de la mer » et ses Northmans ; bien des nôtres se noyèrent pour qu'il ne fût pas dit que le Droit renaissant disparut. Si ton foyer est respecté, si ta compagne ne t'est point enlevée, c'est parce que nous sûmes mourir quand des barbares voulurent piller les

laborieux, au temps où le travail pacifique commençait à reformer les biens. »

La francisque s'argente moins sous les fusées, se ternit et s'efface.

Devant moi, là où j'ai vu le corps d'un sergent, une broigne scintille. Une grande forme grisaille est debout, une voix sort du casque :

« J'ai vu les légions innombrables du Prophète se précipiter sur nous au signal du muezzin. Mais la muraille grise de nos chevaux, de nos poitrines et de nos lances ne fut point rompue, car tous, suivant le prince Charles, préférions tomber sous les cimeterres damasquinés, afin que tout ne soit pas écrit. Si le progrès ne s'est point arrêté, si l'on a pu songer à l'amélioration humaine, c'est que nous acceptâmes la mort avant l'heure Les chroniqueurs n'écrivirent point qu'ingrats nous laissâmes l'ébauche de la civilisation plus informe que nous l'avions reçue. »

Le preux disparut.

Dans un amoncellement de corps, groupe de braves fauchés par une mitrailleuse, il se fait un remous. La lumière blafarde éclaire

des habits bleus déchiquetés, des sabots lourds de boue ocreuse, des casques bosselés, des kolbaks au velours rouge. J'entends le sourd écho d'une clameur de bataille. Une voix monte dans la nuit :

« Diantre ! ne te souvient-il pas de l'Histoire ? Pourquoi luttâmes-nous ?

« Pour le pillage ? Nous étonnions les Hollandais en restant pieds nus dans la neige, faméliques, devant leurs maisons somptueuses. Les missionnaires de la Liberté rendent libres les peuples et ne les pillent point.

« Pour mieux jouir de l'existence après les combats ? Dans Mayence nous mourûmes de faim. Des soldats de la République ne se livrent pas.

« Pour vivre plus librement ? Notre génération fut en réquisition permanente pour le service des armées et la défense du territoire.

« Nous supprimions l'esclavage, nous délivrions les peuples des tyrans, nous fondions des républiques, nous tentions la justice fiscale au delà des frontières et nous avions des dictateurs, des assignats, des généraux battus condamnés à mort, des certificats de civisme, il nous fallait des passeports pour

circuler ! Tout ce pour quoi nous luttions, nous n'en jouissions point. Nous étions les esclaves de la Liberté.

« Nous aurions pu penser que nos sacrifices étaient vains, mais nous savions que dans l'histoire, la France est la terre bénie des grands sacrifices, où furent arrêtés les peuples qui tentèrent de détruire ou de retarder la civilisation, la terre d'où partirent les grands fondateurs d'États, les émancipateurs de l'Amérique. »

La voix se tait. Les baudriers, les sabretaches s'effacent.

Sur la plaine, les formes bleues réapparaissent. L'une d'elles s'avance vers moi jusqu'au parapet et s'arrête. Sa silhouette se détache, gigantesque sur les fonds glauques, sa tête semble toucher les nuées. Je la reconnais, c'est le cadavre qu'involontairement j'ai piétiné. D'une main il s'appuie sur une bêche, de l'autre il cache sa plaie hideuse.

« Ne t'en va pas, me dit-il, je ne veux point te faire de mal. Sans le vouloir, tu insultas à ma dépouille. Cela grandit mon sacrifice, mais n'amoindrit pas le tien, au contraire. Je mourus sans me douter qu'un

des nôtres m'éventrerait, il te faudra plus d'abnégation pour lutter en sachant que, mort, le pied de quelque compagnon d'armes pourra t'écraser. Pour sauvegarder l'œuvre ancestrale, notre mort ne suffit plus. Il faut nos dépouilles, car les relever risque des vies. Dans cette guerre aucun ne doit tomber inutilement. On ne peut pas nous emporter sous quelque tertre vert, en un pays plein de nos souvenirs, près des êtres aimés. Il nous faut pourrir là, simples numéros matricules, *Censuré.*

Nous sommes les derniers venus, nous avons trouvé une vie facilitée. Il nous faut payer à nos aïeux leurs sacrifices, en laissant agrandie encore leur œuvre dont nous profitons. Sur nous pèse la plus forte dette originelle et il est logique qu'elle nous soit plus pénible à acquitter... »

Un coup de canon suivi de trois autres et de quatre éclatements coupa le reste de la phrase. La bataille recommençait dès l'aube. Les soldats s'équipaient pour tuer ou être tués. Les apparitions s'évanouirent dans l'aurore naissante. Je ne doutai plus.

PRO PATRIA

(Triptyque.)

XIX

NATIVE LAND

— Convenez, mon cher, qu'il vous était possible de résister plus longtemps sur cette ligne ; qui sait alors s'Ils l'auraient reprise ?... déclara le lieutenant Lucas de la 4e compagnie du Ne d'infanterie française, à son vieil ami le lieutenant anglais Woolway, du Royal Irish Fusilers.

— Je dis que peut-être vous pensez vrai, répondit celui-ci. Mais cela n'a point semblé à l'honorable *major colnel* Barnett qui nous donna l'ordre de rétrogarder sur des posi-

tions mieux aménagées. Ce que nous fîmes correctement.

— Je reconnais le calme de votre troupe battant en retraite. Mais, que diable ! le résultat n'en est pas moins là : les Allemands s'emparèrent des tranchées, nous dûmes, pour les leur reprendre, sacrifier des hommes qui auraient pu servir efficacement en d'autres circonstances. C'est très joli le flegme, néanmoins je préfère des troupes qui rechignent, frondent, mais se laissent faucher jusqu'au dernier combattant pour ne pas reculer.

— Vous ne comprenez point, reprit M. Woolway, vous attachez une grande importance à la possession d'un fossé. Nous, nous pensons que la terre est assez grande pour qu'un soldat anglais n'en dispute pas insensément une si petite étendue. Nous ne faisons pas une question d'amour-propre de la défense d'une tranchée, voilà tout.

Ce sera bientôt Christmas, nous avons bien le temps de vaincre les Germains. Pendant que les semaines s'écoulent, la flotte les affame. Nous voulons avoir le loisir de penser à notre *home* durant ces jours de ré-

jouissance. Il faut bien que nous écrivions à nos familles; ne pas le faire serait choquant.

— Que voulez-vous, Cecil, conclut le lieutenant Lucas, tout cela est bien respectable en effet. Toutefois notre vieille amitié me permettant de vous parler sans que vous puissiez vous en froisser, je vous ferai observer qu'il ne s'agit pas d'une simple question d'amour-propre. Les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petits morceaux de terrain mis bout à bout font un territoire, et d'ici Calais le territoire n'est pas très étendu! Ils ont des sous-marins qui font beaucoup de dégâts parmi les cuirassés et les croiseurs. Ma foi! je pense qu'il est plus urgent d'éloigner l'ennemi des siens que de leur écrire. Si le premier acte n'est pas fait avec toute la vigueur possible, il est à craindre que le second devienne inutile.

L'Anglais médita quelques instants.

— Charles, répliqua-t-il, c'est une leçon que vous venez de me donner courtoisement. Votre estimable sympathie me fait l'accepter volontiers, quoiqu'il en coûte à mon patriotisme.

Comme vous me l'avez dit souvent : « La

perfection n'est pas humaine », je n'avais pas songé à ce que vous venez de m'expliquer. Un Anglais ne se fait jamais remarquer deux fois les mêmes objets. J'oserai me permettre de rapporter notre entretien au très honorable major Barnett qui jugera, ordonnera, et j'exécuterai.

Le sujet de la conversation changea.

Quelques jours après, le... décembre 1914, le R. I. F. était de nouveau en tranchées à côté et à gauche de notre N^e régiment, sur la position perdue puis reconquise, contre laquelle les Allemands tenaces faisaient se succéder les vagues d'assaut.

Le bombardement devenait de plus en plus infernal. Sous une averse de fer et de feu, les troupes se maintenaient stoïques et ripostantes. L'ennemi voyait décimer ses massives colonnes, sous un tir de barrage d'une intensité inouïe. Malencontreusement, si intenses qu'elles fussent, les murailles d'acier n'étaient pas assez nombreuses ni échelonnées. L'adversaire parvint à les traverser. Son infanterie assaillit l'ouvrage, tandis que le bombardement redoublait.

Le Commandement jugeant ce faible suc-

cès suffisamment payé par les Allemands, et inutile de maintenir des troupes sous un tel feu, lança l'ordre de repli. Méthodiquement, les unes après les autres, les compagnies évacuèrent la position, emportèrent leurs blessés. Cependant, sur la droite du secteur britannique, une compagnie ne bougeait point. N'avait-elle pas été touchée par l'ordre ? Son chef ne voyait-il pas les compagnies voisines se retirer ? Un agent de liaison rapporta que le capitaine en avait été tué et qu'un lieutenant la commandait. Lorsqu'il connut ce message, le major Barnett se tourna vers le général français commandant :

— C'est le lieutenant Woolway et sa compagnie, du R. I. F. : j'ai tout lieu de penser, Excellence, que ces gens se feront tuer très dignement et que nous ne luncherons plus avec cet exquis Cecil Woolway. A moins qu'une contre-attaque énergique ne les dégage opportunément.

L'estimable major Barnett avait raison. Rien ne put faire revenir le lieutenant Woolway et sa compagnie. A chaque ordre de repli, le lieutenant répondait :

« — Le général commandant le secteur nous ayant fait le très grand honneur de confier à nos armes la garde des tranchées dénommées de Poperinghe, Albert et Nelson, nous les défendons avec toutes nos forces et l'aide de la Providence. »

Autour de l'état-major, d'aucuns parlaient de « laisser ces fous » se faire tuer inutilement « puisqu'ils y tenaient ». Le Commandement attendait le moment opportun pour réagir. Soudain l'on vit des compagnies françaises et anglaises faire demi-tour. Fouettées, éperonnées par l'exemple, elles rechargèrent les Allemands abordant les tranchées, chacune d'elles ne voulant pas être en reste de bravoure avec la compagnie Woolway.

Ce fut un corps à corps acharné. Français et Anglais se surpassèrent. La maîtrise du terrain leur resta. Ils dégagèrent les survivants de la compagnie du R. I. F. Le lieutenant Woolway fut relevé mourant, atteint d'une balle dans la région supérieure du poumon et saupoudré d'éclats d'obus.

Le général l'alla saluer à l'ambulance et décorer de la Légion d'honneur. Le major

Barnett lui apprit que sa Gracieuse Majesté Royale et Impériale ayant eu connaissance de sa valeur et de l'honorable façon dont il s'était battu, voulait bien lui accorder la Croix de Victoria. Le moribond trouva la force de répondre :

— Ce sont trop d'honneurs dont je suis imméritant. J'avais l'ordre de tenir une tranchée, ainsi ai-je fait correctement. Sa Majesté m'avait déjà honoré en me confiant une lieutenance, alors je suis satisfait de connaître avoir agi selon ses désirs. Je regrette que la mort m'empêche de la servir plus encore. Ainsi suis-je fier de mourir pour Elle et le peuple anglais.

Le lendemain matin il faiblit encore : la fin approchait. Charles Lucas ayant appris la blessure de son ami, accourut ; il le trouva d'une telle faiblesse qu'il n'osa lui parler. Le mourant, calme et apaisé, lui dit en souriant, le plus cordialement du monde :

— Eh ! bien, Charles, êtes-vous content ? Ai-je résisté le plus possible ? Ai-je lutté correctement ? Vous êtes grand ami de moi pour m'avoir dit toutes ces choses l'autre jour. Je suis reconnaissant à vous de ma

mort si convenable. Un Anglais, vous voyez, ne recule jamais lorsqu'il a promis à lui-même que l'adversaire ne passerait pas. Et j'avais assuré que l'Allemand, s'il voulait aller vers Calais, passerait ailleurs qu'où je me trouvais.

Ses yeux se voilèrent, ses traits se contractèrent, mais sa voix toujours aussi calme continua :

— Charles, vous voudrez rendre un service à votre ami : prenez dans ma veste, là, dans ma poche, ces lettres toutes cachetées; vous les enverrez à mes amis pour Christmas. Je pensais que les Germains voudraient obstinément passer, ainsi avais-je écrit ces lettres. Comme tous les ans, grâce à vous, elles parviendront, poliment. Veuillez écrire à mes babies et à leur exquise mère toute mon affection, dites-leur que je suis tombé pour la libre Angleterre. Mes croix aussi, vous les mettrez dans la lettre. Vous direz à ma femme de faire imprimer dans le journal du comté comment je suis mort, en gentleman et en citoyen. Maintenant, Charles, je sens que l'Infini approche, donnez-moi un dernier shahe-hand et veuillez

prier le clergyman de venir s'entretenir avec moi, ainsi je vous serai très obligé. »

Il mourut quelques heures après.

XX

VATERLAND

Le submersible *U-67* de la flotte d'Empire, port d'attache : Friedrichshafen ; commandant : *ober-lieutenant* comte von Spingler, croisait le... au large de la pointe de Cornouailles. Il était chargé d'empêcher, par tous les moyens en son pouvoir, la navigation des vaisseaux des Royaumes-Unis et de la République, dans la zone comprise entre les îles Scilly, l'île d'Ouessant et le 8e degré de longitude W.

Au dire du second, le lieutenant baron von Groeben, l'équipage se composait de trois hommes : le comte von Spingler, lui, et le jeune baron von Lismann, élève au corps des officiers de la marine impériale.

Le reste, matelots de tous âges et de tous grades n'étant, sans particules, que des sujets fidèles et soumis de Sa Majesté Impériale d'Allemagne, de Leurs Majestés Royales de Prusse et de Mecklembourg, de Sa Grandeur Ducale d'Oldenbourg.

Le commandant comte von Spingler avait doublé la quarantaine. Il appartenait depuis plus de vingt ans à la marine. Années interrompues par de fréquents congés consacrés à l'étude des belles-lettres, aux voyages, et à un long séjour comme attaché à la suite en la Cour de Bavière. Il se souvenait de Gœthe, de Schiller et d'avoir reçu en France une charmante hospitalité. Fortuné, égoïste, teinté de cosmopolitisme. Officier probe, correct et humain, sans zèle.

M. le commandant en second von Groeben, jeune officier de vingt-six ans, appartenait depuis huit ans au corps impérial de la marine. De brillantes qualités techniques, un labeur opiniâtre et assidu l'avaient fait remarquer et désigner pour un avancement rapide. De Gœthe et de Schiller, ces « sentimentaux », il n'avait retenu que les noms, savait littéralement et citait à tout propos de

Moltke, Bismarck et Bernhardi. Tout à son métier, il affectait d'être rude et brutal, sans courtoisie. Ses chefs lui prédisaient le plus brillant avenir.

Déjà plus d'une dissension était survenue entre le commandant et son second. Celui-ci lui reprochait respectueusement, obséquieusement, mais avec insistance, un manque de fermeté dans sa mission d'anéantissement, et le passage de nombreux bateaux ennemis à la faveur du temps perdu au sauvetage des torpillés.

Un jour on apprit aux officiers allemands le passage probable d'un paquebot portant 600 passagers et des pièces de précision pour machines. Le capitaine demanda au second de préparer les canons et les embarcations; de ne torpiller qu'après le troisième avertissement et lorsque les passagers auraient eu le loisir de s'écarter au large. Le lieutenant reçut l'ordre des mains de l'aspirant, il s'inclina ironiquement, salua et descendit dans sa cabine. Une heure devait s'écouler avant la rencontre du paquebot. Il se mit à réfléchir. En lui-même, il jugeait le comte peu digne de commander un sub-

mersible de la flotte allemande, mais il ne pouvait désobéir ou enfreindre les ordres sans risque de se voir casser. Et cela ne servirait aucunement à la Patrie allemande, car von Spingler garderait le commandement.

Pourtant, songeait le baron, il importe pour la grandeur de l'Allemagne et le salut de l'Empire, non seulement de détruire un grand nombre de bateaux, mais de terroriser nos ennemis par l'anéantissement de quelques gros paquebots et de leurs passagers. Il conclut que, cela devant être, si le comte n'avait pas l'énergie de le commander, lui-même agirait!... Mais comment? Le comte ne céderait pas, et lui, von Groeben n'était que le second... Ah! si quelque mal subit pouvait emporter von Spingler... A cette pensée il sourit...., se frotta les mains. Puis, tranquille et calme, le visage rasséréné, d'un pas assuré il remonta au kiosque.

Le submersible venait de surgir devant le paquebot. Le second au lieu d'être à son poste, à l'intérieur, se tenait sur le pont à côté du commandant. Le premier obus-signal n'était pas tombé dans l'eau que, sans

prononcer un mot, le comte von Spingler, attaché à la suite en la Cour de Bavière, *ober-leutenant* de vaisseau de la Marine impériale, s'effondra, le crâne fracassé par une balle de revolver. Son corps n'avait pas roulé dans les vagues qu'une voix posée et brève ordonnait de lancer la torpille...

Un instant le baron von Groeben embrassa d'un coup d'œil et le corps que la mer engloutissait et le paquebot sombrant d'où partaient des clameurs horribles de détresse et des pleurs d'enfants. Il prononça :

— Bah ! l'Allemagne avant tout !

Et correct, descendit dans le kiosque. Le navire plongea, loin des clameurs et des cris. La mer lava le sang sur la passerelle...

Jusqu'au dîner, le nouveau commandant et le nouveau second n'échangèrent pas une parole sur ce qui s'était accompli. En se plaçant à table, le baron von Groeben remarqua une tache blanchâtre cerclée de rouge, sur sa tunique.

— Tiens ! dit-il, de la cervelle.

Soigneusement il l'essuya avec sa serviette, tandis que le jeune Lismann résumait leurs pensées par :

— Que voulez-vous, le salut de l'Empire !

Et ces messieurs parlèrent d'autre chose.

Quinze jours après, à Friedrichshafen, M. le lieutenant baron von Groeben, commandant intérimaire du submersible *U-67* de la Marine impériale allemande, recevait, avec félicitations de l'amiral, la Croix de fer de 3e classe, que dans sa bonté voulait bien lui décerner sa Majesté Impériale et Royale « pour avoir participé, dans des circonstances difficiles, à la défense de l'Empire et montré une belle et grande énergie ».

Cependant : « Coupable d'avoir usurpé un commandement par rébellion » ; « accusé de voies de faits envers un supérieur, voies de faits ayant entraîné la mort », M. le baron von Groeben, décoré de la Croix de fer de 3e classe et de l'ordre Pour le Mérite, était condamné à mort par la Cour martiale maritime. Attendu, disait l'arrêt, « qu'une nation comme l'Allemagne ne saurait tolérer, pour quelque raison que ce soit un manque de discipline dans son armée navale; que d'autre part un peuple aussi juste que le

peuple allemand se devait à lui-même d'être inexorable dans l'application de ses lois, pour le salut moral de l'Empire » !

C'est ainsi que le baron von Groeben mourut, impassible et froid « pour la plus grande Allemagne ».

XXI

PATRIE

En tranchées non loin d'Ypres, M. le commandant Michaud, du 2e bataillon, s'entretenait avec son capitaine adjudant-major, lorsqu'un agent de liaison lui remit un pli. Il le lut, eut un sourire amer, le communiqua au capitaine et dit :

Censuré.

L'adjudant-major ébaucha un vague signe d'acquiescement et ne parla point.

Le commandant plia lentement l'ordre, réfléchit et reprit :

— Évidemment, la réussite d'une attaque effectuée dans de semblables conditions est des plus problématiques, même en sacrifiant beaucoup d'hommes... Nos gars ne refuseront pas de se faire tuer, mais encore faudrait-il que cela serve ! Allons étudier le secteur encore une fois, capitaine, et nous déciderons de ce qu'il y a lieu de faire.

. . . .

Quelques minutes avant l'assaut projeté, le chef de bataillon cacheta des lettres et fit venir l'adjudant-major.

— Mon cher, lui dit-il, j'ai trouvé un moyen de donner à l'attaque les plus grandes chances de réussite, mais il me faut auparavant démontrer à ces messieurs qu'une nouvelle préparation d'artillerie est nécessaire. Je ne vous donne point, pas plus que je ne l'envoie aux commandants de compagnies, l'ordre de sortir des abris et d'attaquer. En conséquence vous voudrez bien veiller à maintenir le bataillon dans la tranchée. Il est fort probable qu'une nouvelle canonnade se déclenchera lorsque j'en aurai prouvé la nécessité. A ce moment-là, en votre qualité de commandant de bataillon..., oui, qu'avez-vous à paraître

étonné ? Vous recevrez un nouvel ordre d'attaque. Vous pourrez vraisemblablement le remplir avec des chances de succès, car non seulement les mitrailleuses ennemies seront silencieuses, mais je me porte garant du bon moral des hommes.

Le Capitaine ne saisit pas très bien. Il n'eut pas le temps de demander des explications complémentaires, car le commandant conclut :

— C'est entendu, quels que soient mes gestes, ne bougez pas avant que les choses se soient passées comme je viens de vous expliquer. Je vous confie mes gars, vous m'obligerez en les aimant... Je vous remercie de l'aide précieuse que vous m'apportâtes dans l'accomplissement de ma mission. Adieu, monsieur.

Et avant que ce dernier ne fût revenu de son étonnement, le commandant franchit le parapet. L'adjudant-major comprit... Rapidement il envoya les ordres.

Les hommes surpris regardèrent, ne s'expliquant point qu'il leur fût ordonné de ne pas suivre leur chef. Celui-ci s'éloignait posément tenant une canne en sa main gantée,

un cigare à la bouche. Tout à coup l'inquiétant silence qui planait depuis la dernière salve française fut rompu. Les obus allemands élevèrent d'éphémères murailles d'acier incandescent qui s'échelonnaient, croulantes et mortelles, sur les lignes françaises. Les mitrailleuses ennemies déployèrent les éventails de la Mort...

M. le commandant Michaud, à 10 mètres de la tranchée française, se retourna et hurla dans le vacarme :

— Voyez, capitaine, j'avais raison, la préparation d'artillerie était insuffisante. Mes gars, lors de l'attaque, souvenez-vous qu'afin d'assurer la reprise d'un lambeau du territoire et pour épargner pas mal d'entre vous, votre comman... »

Le reste de la phrase se perdit dans une nouvelle salve... Au douzième mètre, comme une masse, le chef de bataillon tomba nez contre terre, le corps déchiqueté...

Les hommes frémissaient impatients..., l'ordre de surseoir à l'assaut arriva..., les mortiers français aboyèrent à nouveau.

. . . .

L'attaque fut ordonnée après une journée

de bombardement. Magnifiques, les hommes « en mémoire du commandant » dépassèrent les objectifs...

. . . .

. . . .

Cinq jours plus tard, une femme agréait, par l'entremise d'un maire, les condoléances de M. le ministre de la Guerre pour la perte glorieuse qu'elle venait de faire en la personne de M. le commandant Michaud (Jean-Claude), chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Georges, décoré de la Croix de guerre. Mort pour la France à Ypres le... Et elle recevait la lettre suivante :

« Compagne bien-aimée,

« Je griffonne en hâte ces lignes qui te porteront encore une fois, avec mon affection, mes meilleurs baisers pour toi, Paul et Jacqueline. Pardonne-moi si ces lignes sont les dernières, mais je viens de recevoir un ordre difficilement exécutable. Mon honneur de soldat exige que je ne discute point, il veut que je reprenne une parcelle du pays, si petite soit-elle, lorsque cela est en mon

pouvoir. Ma qualité de Français veut que je le comprenne avec humanité et l'exécute en épargnant le plus possible mes hommes. J'ai trouvé la solution du problème. En l'appliquant, je déchire notre foyer, pardonne-moi, n'est-il pas préférable qu'un seul soit anéanti, au lieu de plusieurs ?

« Je ne te trace pas la voie à suivre dans l'éducation de nos enfants, tu la trouveras toi-même.

« Je te quitte car l'heure approche... Ah ! n'oublie pas de m'excuser auprès de tes parents si je n'ai point le loisir de leur écrire. Adieu, je vais remplir mon devoir, tout simplement, mon seul regret est de faire de toi une veuve et de nos enfants des orphelins ; pardonne-moi.

« Ton Claude. »

LES CANTONNEMENTS

XXII

MÉDITATIONS

(*Fragments.*)

. . . .

Nous sommes assis dans le coin d'une salle, devant un poêle de fonte sur lequel un cuisinier prépare le dîner. La nuit tombe. C'est l'heure où, au cantonnement, la pensée retourne en arrière le plus intensément. Nous nous taisons, aucun bruit ne vient du dehors; seuls, un chat qui joue avec le gland d'une dragonne, le ronflement du poêle et les pas du cuisinier, troublent nos rêveries.

Nos méditations ne sont point gaies. Ces

foyers nous rappellent les nôtres où nous attendent, anxieux, des êtres aimés. Ils nous sont hostiles, nous leur en voulons d'avoir été conduits près de leur âtre au lieu d'être assis devant notre cheminée familiale. Dans un bourg, un indigène nous paraît-il d'âge mobilisable, nous crions à l'embusqué. Je me demande si le mobile d'une telle manifestation est notre patriotisme ou la jalousie de voir cet homme demeurer dans son foyer. Les deux probablement, à moins que le premier ne cache le second.

Ce regret du foyer absent porte en soi l'acceptation du sacrifice. Si nous sommes éloignés de nos familles, si même nous ne devons les revoir jamais, c'est afin qu'elles demeurent et ne soient point dispersées par un adversaire ne reconnaissant qu'à ses nationaux la moralité suffisante pour apprécier intégralement le foyer, et pour en déplorer la destruction.

Parce que nous endurons beaucoup de privations, risquons beaucoup, nous comprenons mieux l'atroce chose qui se perpètre derrière les positions ennemies : un homme isolé pour défendre une famille contre des

humains que ne réfrènent plus des mots de civilisation !

Nous sentons plus fortement combien la patrie est une grande solidarité et combien sont rares ceux qui peuvent prétendre ne point lutter du tout pour eux-mêmes. L'homme, naturellement, aime à garder près de lui celle qui lui procure quelques joies et il a l'instinct de la paternité. Dès qu'il a une compagne, il y a foyer, si dénué soit-il. Si changeante et incertaine que soit l'habitation, il a la responsabilité d'une autre existence qu'il lui faut protéger contre les convoitises et dont il doit non seulement gagner, mais défendre le pain. Pour cela il lui est nécessaire de s'unir à d'autres chefs de foyers et d'accepter la loi que ce groupement décide. C'est pourquoi chez les combattants le patriotisme n'est le plus souvent ni un mot abstrait, ni une foi aveugle ; c'est un mode supérieur de comprendre un intérêt dont le mobile est louable.

. . . .

. . . .

Je ne sais rien d'aussi calme et d'aussi claironnant, d'aussi triste et d'aussi éveillé,

d'aussi morne et d'aussi tourmenté qu'un cimetière de combattants, à la lisière d'un village du front.

Voyez-le, ensoleillé, avec ses tertres en trapèze fraîchement remués, où pointe un jeune gazon vert ; ses allées nettes d'herbes, ses petites croix blanches battant neuf avec, dessus, les noms et « Mort pour la France » peints en lettres noires ; égayé de bouquets aux fleurs tricolores, de couronnes en perles de pacotille affreusement teintées, mais voyantes, hurlantes.

Il ne donne point la pensée de pleurer les compagnons couchés dessous, il n'évoque point leurs plaies hideuses, ni leurs corps déchiquetés.

Il donne à l'âme la sensation qu'y laisse un appel de clairon. Il ne faudrait pas se laisser aller longtemps à la rêverie pour y croire entendre les morts vous adjurer de les venger. Par toutes ces fleurs bruissantes à la façon de mille petits étendards caressés par un vent de victoire, par sa terre dorée, par les palmes sur ses tombes, par ces képis bleu ciel posés sur ces mausolées, par tout le neuf qui brille, il suinte l'héroïsme, clame

l'espérance et la gloire nouvelle des guerriers récemment montés au Walhalla.

Retournez durant l'hiver, par un jour bruineux, quand souffle la bise froide, saluer les compagnons des batailles d'hier. Bien avant l'entrée de leur nécropole vous tressaillez, pris d'angoisse à la vue du morne cimetière dans ce paysage gris. Passez sous son portique de bois, d'où les drapeaux déteints pendent, las d'avoir flotté comme leurs aînés qu'ils voient passer, claquant dans les lointains vers la mitraille. Une inexprimable tristesse se dégage des frêles cyprès courbés lamentablement par la pluie glaciale qui tombe sans arrêt, de ses allées boueuses envahies par une herbe jaunâtre, de ses croix salies, aux inscriptions déteintes, de ses tertres éboulés où les lauriers tombent en lambeaux, où les fleurs pourrissent.

Les oiseaux ne chantent plus dans le parc voisin, et seuls, les croassements de corbeaux qui tournent au-dessus et les cris de canards qui passent en bandes, retentissent dans l'air humide. Nul bruit ne s'élève du sol, à l'exception du son mat que font les

pieds s'enfonçant dans la boue. L'étoffe des képis pourrit, ceux qui s'en coiffèrent pourrissent aussi ; leurs visières sont racornies, noircies, les os de ceux qui y portèrent la main pour saluer, noircissent aussi...

Tout est gris, tourmenté, lugubre. Le vers du poète me vient aux lèvres :

Et les morts sont bien morts, ils ne reviendront plus !

Adieu, évocation des loyaux combats où les guerriers sont des surhommes. Ceux qui se reposent des fatigues de la tranchée et de la vie sous cette boue gluante, sous ces débris macabres étaient des laboureurs, des penseurs, des artisans, des ingénieurs, des ouvriers. La guerre en avait fait des soldats qui ne l'aimaient point. Ils gardaient leurs caractères, leurs vices, leurs vertus, leur foi en l'équité ou leur désabusement. Ils se souvenaient de leur foyer et se battaient pour tout autre chose que pour le plaisir de tuer. Elle s'en est vengée en volant leurs dépouilles aux familles.

Pauvres camarades, on vous a fait de splen-

dides funérailles officielles. On vous a rendu hommage pour inciter vos remplaçants à se faire tuer courageusement. Puis, lorsque à vos côtés, toutes les places furent prises, on n'est plus venu entretenir vos tombes ; les troupes de renfort n'entendirent plus vanter vos exploits en présentant les armes. De nouveaux morts réclament les soins des vivants et leurs discours. A vos faits d'armes anciens on préfère les récents pour donner en exemple aux jeunes.

O compagnons d'hier, vous êtes trop nombreux, vos actions sublimes innombrables et durant trop de jours votre troupe s'augmente, pour que la France se rappelle chacun de vos noms et vos exploits. Votre cimetière n'est plus l'objet des attentions particulières des gens de votre temps. Vous avez presque disparu de l'histoire du jour, tant est dense et nombreuse la foule qui se presse sur les rives du Styx. Vous rentrez en troupe dans l'Histoire, groupe anonyme de ceux qui dans les temps luttèrent le plus en désintéressés. Vos mille faits ont fusionné en un seul, grandiose et majestueux : « Mourir pour la France et pour l'Humanité. » Hier

vous n'étiez que des hommes, aujourd'hui vous êtes des martyrs.

Nous mêmes qui vous vîmes tomber vous oublions peu à peu, il en est tant passé et tombé à nos côtés depuis les jours où vous fûtes nos frères d'armes !

Seules, vos familles se souviennent de vous. Elles se content votre héroïsme et en sont fières, pleurent votre mort dont elles souffrent moralement et physiquement hélas! Dormez en paix sous vos tertres délabrés, si parfois la masse vous ignore, ceux pour qui vous mourûtes ne vous oublient jamais.

. . . .

XXIII

L'HOSPITALITÉ

La bataille d'Artois rejetait des blessés. Elle en submergeait les trains sanitaires et les ambulances. Celles-ci déversaient leur trop-plein dans les maisons des villages attenant à la ligne de feu. Ce surcroît se composait en grande partie de malheureux si grièvement atteints qu'on ne pouvait songer à les transporter vers l'arrière.

Dans le bourg où nous campions, les maisons intactes étaient rares. Nous allâmes dormir entre des murs noircis pour laisser les toits à nos malchanceux camarades. Le combat crachait toujours son écume rouge et pantelante...

Le 1er mai, à la fin de l'après-midi, je fus

prévenu qu'un de mes amis, appartenant à une unité en ligne était blessé gravement. Je le trouvai demi-mort. Il avait le bassin brisé. Sur une autre civière deux brancardiers portaient un caporal, auquel un éboulis avait défoncé la poitrine. Les infirmiers me demandèrent de les aider à trouver une chambre où déposer leur fardeau avant la nuit. Les majors, surmenés, leur ayant conseillé de chercher eux-mêmes.

En vain nous parcourûmes les courtes artères du village. Dans tous les lits s'étendaient des formes inertes et exsangues. Lassés, nous frappâmes à l'humble porte d'une masure. Une vieille endeuillée vint répondre. Par l'huis entr'ouvert, elle déclara n'avoir aucun logement disponible. Sa fille, veuve par la guerre depuis peu, était alitée, attendant une prochaine délivrance. Elle nous montra une feuille qui me parut avoir été maintes fois dépliée. Ce papier était l'autorisation en due et bonne forme de conserver sa chambre pour son usage personnel.

La fraîcheur des nuits printanières dans le Nord, commençait à être ressentie. Une brume blanchâtre et cotonneuse s'élevait des

berges et des prés. Les blessés gémissaient sourdement. Leurs mâchoires claquaient. Je désignai les deux misérables à la femme... Le cantonnement au loin s'apaisait. L'écho de la bataille allait s'affaiblissant. Le claquement diabolique des dents devenait dans le quasi-silence, à la brune, un rythme horrible et fantastique. La femme ouvrit la porte :

— Entrez quand même, dit-elle, y â du feu, çâ les réchaufferâ toujours. On s'râ mieux pour discuter. Des fois, y â ben la grange. Venez, j' vons voir çâ.

Elle nous précéda dans une salle propre, misérablement meublée. Un feu de bois flambait dans une large cheminée. Dans une marmite pendue à la crémaillère, de l'eau chantonnait. Penché sur l'âtre, un vieillard assis sous le manteau fumait une longue pipe. Il esquissa un salut sans bouger. La femme alluma une bougie fichée dans un goulot de bouteille. Elle ouvrit la porte d'une petite chambre aux murs crépis. Nous entrevîmes un lit. La lueur vacillante éclaira une jeune femme amaigrie qui reposait. Celle-ci dut se réveiller, car nous entendîmes la mère lui parler de nous. Nous de-

meurions immobiles à côté des civières. La vieille revint. Elle s'adressa à l'homme assis :

— Dis donc, l' père, vâ donc gourmander tâ fille. J'y ai dit c' qu'âvaient ces pauvres gens, v'là-t-y pâs qu'elle veut se lever pour leur laisser son lit.

J'affirmai qu'un peu de paille dans un coin d'écurie nous suffisait pour allonger nos camarades. J'ajoutai qu'au besoin nous nous dépouillerions de nos capotes pour les couvrir pendant la nuit. Qu'en tout cas, nous ne voudrions pas accepter le lit d'une femme sur le point d'être mère. Le vieux hocha la tête. Il tira une bouffée.

— Elle â pâs d' sens tout d' même, dit-il, j' vâs lui dire.

Il se leva avec difficulté et se dirigea lentement vers la chambre. La porte s'en ouvrit avant qu'il l'eût atteinte. La femme apparut. Vêtue en hâte. Elle s'appuyait au chambranle. A n'en pas douter, se tenir debout lui était pénible. La vieille poussa un cri. Le père eut une quinte. Je lui montrai combien elle était imprudente et l'engageai à retourner dans son lit. Tout en la remerciant de son offre, je l'assurai de notre déci-

sion de n'en rien faire. Elle insista. Je lui fis observer qu'elle devait avant tout songer à l'enfant. Ce serait un vivant, mes pauvres compagnons ne passeraient vraisemblablement pas la nuit. Il ne fallait pas risquer celui-là pour ceux-ci. Rien n'y fit. Le père déclara :

— Ton homme, on te l'à bien écrit qu' s'il est mòrt, c'est faute de soins, pourquoi qu'çà serait pas la même chose pour ceux-là. Và-t-en coucher ; d'abord t'es grosse.

— C'est pas parce que ces pauvres gens mourront que mon Charles reviendra, répondit-elle. Si on ne l'a pas soigné, père, c'est qu'il n'a pas été transporté chez une femme « enveuvée » par la guerre. Couchez-les dans le lit. J'irai sur la paille, avec des couvertures. Je n'ai pas le bassin brisé, moi.

Et il nous fallut aliter nos blessés.

A Any Mattard.

XXIV

LETTRE D'UN GUERRIER A UNE PETITE FILLE

Vous voulez, petite enfant, que je vous entretienne de la guerre. Point ne le ferai-je, car je ne veux pas qu'en vos grands yeux bleus et songeurs, où jusqu'à ce jour ne passèrent que d'aimables visions, défilent de sinistres images. Mais lisez plutôt l'historiette suivante :

Il était une fois un grand coin de mer bleue où les marins n'osaient s'aventurer, car deux pointes rocheuses et un îlot aride le défendaient. Si parfois quelque audacieux y pénétrait, les flots se mettaient en colère.

Un jour, oh ! il n'y a pas bien longtemps

de cela, un gros bateau qui n'avait pas de voiles et qui fumait beaucoup, vint louvoyer autour de ces parages. Il avait dû grandir très vite, sur lui on voyait les difformités des croissances précoces; son gouvernail semblait celui d'un petit navire, quoique les barres en fussent très grosses et parussent solides. Les gens de l'équipage parlaient une langue dure et gutturale, ils avaient de gros doigts, mais ils jouaient joliment de la harpe, à tel point qu'ils ravirent les habitants de la côte. Si bien que certains de ceux-ci consentirent à leur indiquer le seul endroit par où l'on pouvait tenter de pénétrer dans ce coin de mer, appelé « Boë-an-Anaôn ».

— Faites bien attention, leur fut-il dit, dès que vous aurez doublé les rochers, celle qui vous semble frivole parce qu'elle joue avec les mouettes, se cabrera. Elle mugira, grondera. Ses vagues joueront avec votre navire comme des chats s'amusent avec une balle. Si vous voulez leur échapper, elles vous lanceront sur le Becg-ar-Raz, sur les rochers du Becg-ar-Vrang et sur ceux de Hénez-Sunn. Jamais un mortel n'a pu dire

que tous les océans aient été à lui, tant que ces trois rochers n'ont point voulu le laisser passer.

— Peu importe, dit celui qui devait être le chef (il avait de grandes moustaches pointues), ceux qui le tentèrent avant moi n'avaient pas un bateau de la puissance du mien ; mon *Cimbrique* brisera les obstacles et passera.

Il décida de tenter la chance, malgré les timides remontrances d'un certain Branchecreuse, second, appréhendant un échec, et de quelques matelots au nom desquels un nommé Cherchevalier déclara que ce n'était peut-être pas juste.

Cherchevalier ayant osé ajouter que c'était mal de vouloir prendre toute la mer pour soi, des quartiers-maîtres le saisirent et le mirent aux fers.

Le colossal navire entra dans la baie par surprise, un jour de brume. Alors on vit l'homme à la grande moustache monter sur la passerelle et clamer :

— Je suis maître de l'Immensité ! plus grand qu'aucun souverain ne fut : j'ai forcé la passe.

A ce moment, du fond des eaux s'éleva un grondement terrible, quelque chose comme un « Non » formidable. La mer se fit mauvaise et les rochers menaçants. Le navire tangua, roula, disparut dans de mouvants abîmes, des craquements se firent entendre dans sa superstructure.

Coup sur coup, le capitaine Vilaum destitua des maîtres de manœuvre. Ceux-ci prirent à partie le second qu'ils accusaient de mal commander à l'officier mécanicien Richaide. La foule des matelots qui sur ce bateau était gent moutonnière, obéissait toujours, tout en chuchotant sous le caban des paroles de colère. Car, non seulement les lames enlevaient des siens, les rocs en broyaient, mais les réserves de porc salé s'épuisaient !

A ceux dont c'était le tour de manœuvrer, on donnait de l'eau-de-vie.

Un jour, un maître de manœuvre plus hardi que les autres, voyant le navire encerclé depuis des semaines et des mois, dit au chef :

— Laissez-moi diriger, je forcerai les rocs à nous laisser passer en les broyant.

— Prends le commandement, Leclouet, lui dit Vilaum, oblige le granit à s'écrouler sur notre passage, oblige les vagues à s'apaiser.

Leclouet monte sur la passerelle et ordonne. Le vaisseau, aux manœuvriers ivres, s'élance, l'étrave haute, sur le Becg-ar-Vrang... un craquement formidable retentit, de la falaise un énorme morceau est détaché. Mais qu'est-ce qu'une pierre, même énorme, dans un colossal rocher ? Le vaisseau n'est point passé et son étrave est faussée.

— Voyez-vous, je brise les rocs, déclare Leclouet.

Les enivrés, incapables de juger s'ils ont franchi les récifs, applaudissent. Dans la cale, les chauffeurs, les mécaniciens et les cuisiniers le croient parce qu'on leur fait voir des débris du roc.

Pendant ce temps un galet détaché du Becg-ar-Raz, frappe *le Cimbrique* et le détériore. Vilaum et Leclouet se fâchent tout rouge. Comment, de misérables cailloux sans idée se permettaient de vouloir détruire le confortable bateau et les intellectuels qui le montent ? On allait bien voir !

Ils n'avaient regardé que superficiellement ce caillou et les rochers, sans cela ils eussent remarqué qu'il était de beau et dur granit rose. Que sur la crête du Berg-ar-Raz s'élevait un phare éclairant depuis des siècles les passages les plus dangereux et les plus fréquentés du Monde. Qu'en ses grottes, que seuls les vrais artistes pouvaient dénicher, l'immensité marine avait rassemblé ses plus belles splendeurs, ses eaux les plus limpides, ses reflets les plus chatoyants.

Pour l'en châtier, et dépité de ne pouvoir forcer le Becg-ar-Vrang, ils se précipitent sur la partie du Becg-ar-Raz qui a forme rigide et austère de château gothique. Ils la frappent à coups redoublés ; cette roche, appelée Lotharinge par les habitants, tremble, s'effrite, mais n'est point abattue. Ils enragent, s'obstinent. Ils ont grand tort ; beaucoup de manœuvriers sont tués par les éclats de pierre, et, quand, harassés ils s'arrêtent, ils voient avec effroi que la membrure est disjointe. A bord, tous savent à présent que *le Cimbrique* n'a pu se dégager ! Comble d'infortune, un bloc du Lotharinge tombe sur le navire qui doit s'éloi-

gner dans la baie pour ne pas être écrasé.

Vilaum devient anxieux. Dans la cale et même sur le pont, des paroles de révolte commencent à s'élever hors des cabans. Des soutes à conserves, presque vides, montent des piétinements, des cris, un tumulte semblables à ceux des émeutes. Les manœuvriers sont là. Vilaum craint de s'être trop avancé en se déclarant maître de la mer, il se souvient de Sieghefried et frissonne ! Le châtiment commence peut-être...

Un jour, petite Any, je finirai cet apologue où Becg-ar-Raz et son phare sont la France ; Hénez-Sunn, l'Angleterre ; Becg-ar-Vrang, la Russie ; le bloc qui en est arraché, la Pologne ; *le Cimbrique*, l'Allemagne...

En attendant l'époque, que je vous veux la plus lointaine possible, où le calvaire humain vous sera révélé, c'est là tout ce que vous devez savoir de la guerre.

XXV

J'FAIS VIALA !

M. le commandant von Henkel avait développé devant ses camarades du corps d'occupation de Douai, à grand renfort de citations presque latines et d'exemples empruntés à l'antiquité, la nécessité pour un peuple *Uber alles* de civiliser les conquis et de les faire fusionner avec la race élue. Il ne doutait pas un seul instant qu'on pût facilement s'assimiler la *Kultur*, toutefois il jugeait préférable de germaniser d'abord les enfants des vaincus, ces futurs pionniers de l'Allemagne, disait-il, dans l'exaltation de son patriotisme à la fois grand, comique, stupide et sinistre.

Pour donner l'exemple il fit venir Mme la commandante et ses fils, Kurt et Hans, aux-

quels il enjoignit de jouer avec les petits Français. Bien entendu il fit savoir aux parents de ceux-ci que les enfants qui refuseraient de jouer avec les petits Allemands, ou leur feraient du mal en jouant, seraient emmenés en Allemagne. Pour sa progéniture il choisit, comme compagnons de jeu et comme victimes, les deux fils d'une dame veuve.

Cette dame, depuis la mort déjà ancienne de son mari, se consumait en une longue maladie, ne sortait plus de la belle maison qu'elle habitait boulevard Vauban. Désireuse de ne pas troubler sa quiétude, elle était demeurée, autant que cela se pouvait, étrangère à la guerre dont on ne parlait point à la maison. Jean et Jacques, deux bambins de 8 et 10 ans, ne connaissaient les horreurs de l'invasion que par le peu qu'ils pouvaient comprendre dans les méfaits qu'ils entrevoyaient et par ce que leur racontaient les autres enfants de leur âge, aux rares moments où ils pouvaient s'échapper des mains de leur gouvernante.

Jouer avec les fils du commandant ne leur sembla tout d'abord pas ennuyeux ; n'étaient-ils pas élevés dans la langue germanique de-

puis six ans que la gouvernante Bertha les éduquait ?

Toutefois ils furent bien étonnés de ce que Charles, le fils du jardinier, dont l'aîné avait été tué par les Allemands, ne leur parlât presque plus et surtout ne leur contât plus rien de la guerre. Un matin, Charles, lorsqu'il les vit venir se sauva. Et non seulement celui-ci, mais tous les autres petits Français les fuirent. Ils pensèrent tout d'abord s'en plaindre au papa de Hans, mais quelque chose, ils ne savaient quoi, les retint : le même sentiment qui retenait leur bras lorsqu'ils voyaient des sous en songeant à des friandises. Ils décidèrent de savoir pourquoi Charles et les autres les évitaient, en les interrogeant. Leurs recherches furent laborieuses, ils ne trouvèrent point Charles, car les Allemands l'avaient emmené; mais ils réussirent à atteindre ses camarades cachés au fond d'un taillis. Ceux-ci ne les virent point venir et Jacques et Jean entendirent la conversation suivante :

— Tu sais pas ce qu'ils y ont fait à Charles ?

— Non, d'abord pourquoi qu'ils l'ont emmené ?

— J'crois qu'c'est qu'il voulait jamais jouer avec les Allemands, il leur disait qu'leurs papas étaient des assassins.

— Dame, ils ont tué son frère !

— Pis un jour, vous vous rappelez, les gars, y a un avion français qu'est venu, même qu'il a jeté des bouts de papier.

— Oui.

— Ben Charles il en a ramassé un grand, y avait dessus que les Allemands avaient été vaincus à la Marne, pis qu'l'Italie venait de se mettre en guerre contre eux et qu'la Roumanie allait peut-être en faire autant. Alors Charles il a raconté à tout le monde ce qu'il avait trouvé ; les gendarmes sont venus le chercher, il s'est sauvé en leur lançant des cailloux et criant qu'ils étaient des voleurs et des sauvages ; qu'c'était dit sur le papier puisqu'il l'avait lu. Un officier allemand l'a rattrapé, Charles y a donné un coup de tête dans l'estomac, alors un camarade de l'officier l'a pris et l'a ramené aux gendarmes... Mon vieux cousin qu'était instituteur autrefois, disait l'autre jour à maman que c't'enfant-là c'était un petit Bara.

— Ça c'est vrai qu'il a pas peur, nos

mamans et nos papas en revenaient pas!

— Oui, tout de même c'est pas un mauvais Français comme Jacques et Jean qui sont contents de jouer avec les fils du commandant et leur disent du mal de nous.

Un bruit de fauves qui bondissent. Les deux frères pénétrèrent au centre du taillis et rageur, Jacques déclara :

— Ben non, na ! on n'est pas des mauvais Français et j'vous le prouverai !

Quelques jours après, le long du canal, des enfants français et allemands projetèrent de jouer aux soldats qui débarquent. Naturellement il fut décidé que les Allemands exécuteraient le débarquement en traversant le canal d'une rive à l'autre, tandis que les Français battus se replieraient... On ne peut pas dire non aux petits Germains qui veulent quelque chose; il faudrait leur faire du mal et leurs gendarmes vous emmèneraient bien loin en Allemagne, sans papa, ni maman. Le commandant aimait assez ces jeux de guerre qui, expliquait-il, développent les muscles et habituent les petits Français à l'idée de leur défaite et à la supériorité allemande. Il fit tendre une corde d'une berge à l'autre et

envoya son ordonnance, afin que le corps de débarquement, en l'occurrence les garçonnets allemands dans un bachot, puisse traverser sans être entraîné dans une écluse ou un barrage par le courant.

Le jeu commença; ce jour-là le courant était assez rapide. Le premier convoi allemand traversait le canal, en était dejà à plus du milieu et les Français se préparaient à battre en retraite lorsque Jacques, armé d'un couteau chipé à la cuisine, s'élança vers la corde qu'il trancha. Le soldat perdit l'équilibre, se fracassa la tête contre le bord du bachot et tomba dans l'eau. Le courant entraîna le bateau des quatre Allemands qui allèrent s'écraser dans le barrage.

Tous les petits s'enfuirent; seuls, Jacques et Jean restèrent là... Une heure après, des soldats les prirent, ils ne firent aucune résistance.

Une Cour martiale germanique condamna à mort un enfant de 10 ans, duquel les juges ne purent jamais obtenir d'autre réponse que: « J'fais Viala... »

Depuis ce jour on ne force plus les petits Français à jouer avec les petits Allemands...

LES CONVALESCENCES

XXVI

UN BUREAU CHAMPÊTRE

. . . .

Donc je vous disais : j'ai un bureau, oui, un bureau. Et même il n'est pas beaucoup de gens de Paris pour en avoir un semblable. J'y trouve le grand avantage de n'avoir point à payer de location ; aussi, je suis très sereinement la discussion de la loi sur les loyers par MM. les parlementaires.

Le style, c'est du Louis XV qui existait déjà du temps d'Athènes ; de l'Empire que connaissait Ronsart ; en un mot, c'est un style assez naturel. Il est fort bien aéré, conforme à l'hygiène. Le plafond fut peint en bleu, il

y a déjà pas mal de temps et pourtant cette teinte, ailleurs si délicate, ne passe point. Le soir il s'y allume un grand globe et une multitude de petits, irrégulièrement disposés, le tout du plus harmonieux effet.

Dans le jour, pour en varier la monotonie, de grandes chevelures blanches, de marquises ou de bonnes mamans se tendent ; et l'on rêve que les femmes qui laissèrent là leurs cheveux devaient être bien jolies, oui bien jolies dans leur jeune âge... Les murs, les bordures plutôt, en sont délicieuses. A droite il y a de petits mélèzes tout en largeur, aux pommes verticales et très allongées, comme des cierges : ce sont là les candélabres du bureau, en vieux bronze vert. En avant et derrière, un fouillis d'arbres et d'arbrisseaux : les plus hauts, pas si hauts qu'une maisonnette de garde-barrière. En regardant de près, on y trouve des merisiers, des charmes, des jeunes chênes, des noisetiers surtout. Et tous vous ont un petit air philosophe et joyeux, avec leurs feuilles grandes comme une main de nouveau-né. Ils se donnent l'allure de dandiner sous le souffle du vent.. A gauche, oh ! là c'est sérieux, là c'est

la Force, le Travail : ce sont des chênes énormes ; à leurs airs vénérables ils ne doivent pas avoir moins de deux, trois siècles. Ils forment le commencement d'un parc avec une grande allée au milieu, dont mon boqueteau, pardon, mon bureau forme le prolongement. Ils ont l'allure digne et respectable d'arbres qui ont vu pas mal de monde : qui en perruque blanche, pourpoint brodé et bas de soie ; qui en veste noire, culotte et bas semblables, coiffé d'un chapeau tricorne ; qui en sabots, pantalon rayé blanc et rouge et cheveux ras ; qui en habit souris avec une canne tordue, que sais-je ? Encore bien d'autres, sans compter leurs femmes.

Des uniformes de toutes teintes et de toutes couleurs, et des sabres, s'ils en ont vu ces bons vieux chênes !... Des droits, des courbes, des longs, des courts, mais avec moi ils n'y voient que du bleu et se méfient de ce guerrier sans arme. Je suis persuadé qu'ils me prennent pour un soldat qui ne va pas au feu, mais ils ont vu trop de gens polis pour me le dire.

Malgré tout, ils sont si austères et sérieux, que lorsque je déciderai d'écrire un ouvrage

destiné à plonger les foules dans la stupéfaction, eh bien! c'est dans leurs vieilles branches que je chercherai les grandes lois et les idées profondes. Dans ces murs, je devrais dire ces haies, il y a des baies, des fenêtres, si vous préférez. Par l'une d'elles on voit la plaine avec, au premier plan, des champs de blé et d'orge, puis des terres brunes, des fermes dans les boqueteaux, un village dont les toits de tuile scintillent au soleil; puis l'horizon loin, bien loin, où l'on devine plutôt que l'œil ne les voit, des bois glauques qui paraissent immenses, coupés par des val lées violettes. Le tout sous une lumière radieuse et douce qui nimbe les objets et les gens, qui donne à toute chose des contours très fins, très clairs et rayonnants, sans brutalité.

L'intérieur de ce lieu de travail bucolique est à l'unisson : les sièges et les sofas sont très bas, faits de mousse et de bruyère séchées. Oh ! mais pas d'une bruyère ordinaire, non, d'une bruyère nullement rigide, très frêle et mignonne, qui ne pique point : une bruyère de Touraine.

Comme table de travail, il y a des taupi-

nières et des fourmilières aux habitantes bien aimables et très correctes, qui ne vous dérangent jamais. Pour tableaux, partout des genêts, des variations en or : il y a les vieux qui sont brunis, patinés ; il s'en trouve de jeunes, de tout jeunes, à peine éclos, aux teintes timides d'or pâle, et puis ceux dans la splendeur de leur épanouissement. Oh ! ceux-là ne sont point timides, ils savent leur beauté et l'étalent voluptueusement. Mon bureau semble être une clairière où quelque semeur surhumain aurait jeté de l'or pris au soleil...

Il fait bon y vivre ; je m'y sens tout plein d'ardeur et de courage, j'y oublie la souffrance et ne pense à la guerre que pour la noblesse qu'il peut y avoir : c'est un vrai cabinet de travail pour convalescent. Peut-être fait-il rêver ? un peu déraisonner gentiment ? Mais c'est si doux, il est si beau que je n'ai pu m'empêcher de le décrire ! D'ailleurs les feuillets que je vous adresse de ce coin, sentez-les. N'est-ce pas qu'ils ont un parfum de Touraine fleurie ?

XXVII

LA VOCATION

Les enfants jouent sur la plage.

Le petit Georges, seul, se promène pensif...

Les mamans près des cabines sont assemblées en un cercle joyeux. Tout en brodant, cousant, elles surveillent les ébats des petits et parlent de leurs bonnes, de leurs chapeaux, de leurs robes, de leurs maris.

— C'est étrange, dit l'une d'entre elles, je me demande ce qu'a mon petit Georges, il est bizarre depuis quelques jours.

— C'est vrai, continua une de ces dames, il ne s'amuse pas. Lui, qui d'habitude est enjoué, ne songe pas à faire le capitaine sur un bateau de sable, à commander des manœuvres,

ni à prendre nos peignoirs de bain pour voilure.

— En effet, répondit la mère, la canne à pêche de son père ne lui sert pas de mât aujourd'hui.

Et la conversation changea.

— Regardez donc, reprit soudain l'une d'elles, ses camarades veulent le faire jouer avec eux et il refuse ; qu'a donc votre petit Georges ?

— Je ne sais pas, je ne pense point que ce soit la mort de son frère qui lui revienne à l'esprit, on oublie vite à cet âge.

— Hélas ! madame, il y a six mois que votre aîné fut tué ; ne savez-vous pas où ?

— Au fond de je ne sais quel océan, à son poste de lieutenant, à bord d'un submersible, répondit l'infortunée maman. Cette mer qu'il aimait tant, dont j'étais jalouse (et voyez si j'avais raison de l'être) me l'a pris et me l'a gardé ! Aussi est-ce bien entendu avec son père, Georges ne sera pas marin.

— Ah ! le pauvre enfant ne songe probablement pas à son avenir, il est si jeune. Il a l'air de tant vous aimer qu'il vous fera

plaisir ; d'ailleurs s'il affectionne la mer, c'est comme tous les enfants de son âge.

— Peut-être, mais cela n'a pas empêché Jean d'y entrer dans sa marine, de nous quitter. Pour être plus sûrs, nous ne reviendrons plus au bord de la mer pendant les vacances. Songez que ce gamin-là a été hier avec ce vieux fou de garde-plage faire une promenade en mer sur une coque de noix; son père l'en a grondé à midi. En rentrant il avait l'air si content que j'en ai pleuré, car mon Jean... c'était comme cela. Enfin il est si distrait, Jean était toujours grave, même petit... Je ne pense pas que ce soit cette réprimande qui le rende morose. Pensez, son père lui a dit qu'il ne serait jamais marin !... D'ailleurs je vais aller le faire jouer.

Et la maman est descendue sur la grève, elle a parlé gentiment à Georges qui ne l'a pas écoutée;... elle a revu sur la figure de l'enfant les mêmes traits tenaces et volontaires sous le grand front, dans le regard les mêmes reflets qu'avait autrefois Jean lorsqu'il parlait de la marine... Alors elle s'est effrayée et pour chasser le pressentiment,

elle a parlé à l'enfant comme il ne faut pas parler aux petits.

— Tu vas m'obéir et jouer tout de suite, tu m'entends, petit gamin. En voilà une idée, déjà vouloir faire l'homme et raisonner, a-t-on jamais vu ça, à ton âge! Je vais dire à tes camarades qu'ils se moquent de toi. Marin! oui, tu es bien capable de faire un marin! un poltron comme toi qui a peur de l'eau; va retrouver les autres.

Sous la crainte d'une fessée publique Georges alla retrouver les grands, avec la mine d'un condamné dont le pourvoi est rejeté.

Comme d'habitude, on refait un bateau dont Georges voulut être le capitaine; mais pour la première fois des contestations s'élevèrent. Lui qui jusqu'à ce jour avait été accepté d'emblée comme tel, « puisque son frère il est officier sur un bateau », se vit disputer son commandement; les « grands » avaient entendu les observations de sa mère et ils ne voulaient pas d'un capitaine « qui est poltron et a peur de l'eau ».

André, le doyen, — il a onze ans — mit le comble à l'impopularité de Georges :

— Va donc ! eh capitaine de bateau mouche, c'est pas toi qu'irais comme ton frère au fond de l'eau avec ton bateau, t'oserais pas. D'abord avant d'être officier y faut être matelot, et la preuve que t'es pas capable de l'être c'est que tu veux toujours faire le capitaine ; tiens, t'es au plus bon à « godailler », t'auras la godille pour quand le gouvernail y s'ra cassé.

A peine le bateau « marchait-il » que des hurlements emplirent la plage. On était, paraît-il, pris dans la tempête. Le capitaine tout à coup s'écria :

— Ben l'godailleur y voit donc pas que l'gouvernail est cassé, qu'il prenne sa godille !

On ne l'avait point avisé que le gouvernail casserait si vite. Georges s'assit près du « timonier, » agita vigoureusement une pelle, avec l'air d'une grande personne que l'on vient d'offenser.

Le pauvre ex-capitaine continua de tomber de Charybe en Scylla. Les hurlements de ses compagnons ne s'étaient pas ralentis qu'ils reprenaient plus fort, attroupant grands frères et petites sœurs autour du bateau en

train de « sombrer sur les rochers », à ce que disaient le capitaine et ses marins. Un grand tumulte se fit à bord, la machine « éclatait », un tuyau de poêle dégringola en cascadant, du tas de sable, « la chaudière », sur lequel il était fiché. Le capitaine rendit son prédécesseur responsable de ce naufrage, les cris de « C'est la faute au godailleur » ! retentirent. Le « second » ayant son idée, l'exposa en ces termes :

— Puisque c'est de sa faute si on est des noyés et des naufragés, on va le jeter pardessus bord. Il a fait exprès de diriger le bateau sur les rochers parce qu'il est pas capitaine.

Mais le capitaine avait aussi sa conception :

— Non, je vous dis que non ! protesta-t-il, faut pas le jeter à l'eau comme ça, on va faire un conseil de guerre quand on s'ra plus des naufragés.

S'adressant aux « filles » :

— Vous, vous ferez le public avec des grands manteaux et des grands chapeaux, allez préparer la salle pendant qu'on s'dénaufrage.

Des hurlements retentirent à nouveau, c'étaient les sinistrés qui se « dénaufrageaient ». Au beau milieu du travail, le second, nouveau promu qui tenait à faire preuve de capacités s'écria :

— Écoutez, vous autres, le prévenu si on l'attache pas il va se jeter à l'eau et se sauver, faut l'attacher.

Georges fut assailli, ligotté. Il se laissa faire sans résistance, une flamme dure et froide passa dans ses yeux bleus...

La salle du conseil fut bientôt prête, toutes les cabines étant dûment dégarnies de tables, pliants et bancs. Le conseil entra, présidé par le capitaine avec ses matelots pour juges, Henri dont le papa est « magistrat avec une robe noire » ayant dit que Georges devait être jugé par ses pairs. Le prévenu fut amené. L'assemblée déjà tumultueuse vit se produire pas mal de disputes en son sein, au sujet des sièges, car ces messieurs, peu galants, les avaient enlevés aux demoiselles. Quand plus d'un cheveu eut quitté des têtes, que bien des mains furent égratignées, tous furent casés. Le président déclara la salle comble, et alla même jusqu'à proclamer la

nécessité pour certains de s'asseoir par terre. La séance ainsi ouverte sur la dune, derrière les cabines, le mémorable discours suivant fut prononcé devant la « brillante foule d'une première » achevant de se sécher les yeux.

— Mesdemoiselles, messieurs, nous nous avons vus, malgré notre tempérance et notre indulgence bien connues, forcés de vous réunir pour condamner devant vous un marin qu'est cause que nous sommes noyés tous les douze. Pendant longtemps il a fait le capitaine parce que son frère il était officier sur un bateau, mais maintenant que son frère est mort, y a plus de raison que Georges y soit capitaine. Je l'avais nommé godailleur, pis voilà que pendant une tempête le gouvernail se décroche ; j'lui donne l'ordre de gouverner. Pour se venger de pas être le capitaine il nous a entraînés sur les rochers où que le navire s'est crevé et que nous nous sommes tous noyés. Messieurs de la Cour et mesdemoiselles, la « cupabilité » de cet homme est grande : il est pas capable d'être marin, d'ailleurs sa maman l'a dit. Pis d'autre part, le « procureur » qu'est là va nous

dire que quand il était le capitaine, il mangeait toutes les conserves du bord, même qu'un jour on y a demandé le sucre d'orge et y en avait plus du tout, l'chocolat il l'avait tout donné à sa petite amie. »

Et le discours du président atteignit les plus hauts sommets de l'éloquence... Le procureur expliqua ensuite combien Georges avait sucé de sucres d'orge à la vanille, combien sa petite amie Josiane avait mangé de bâtons de chocolat ; celle-ci d'ailleurs fut appelée comme témoin, mais la Cour ne put en tirer que des pleurs. Tour à tour les juges furent témoins et vinrent déposer ce qui s'était passé le jour du sinistre. La Cour alla délibérer et revint. Le président se leva, interrogea encore l'accusé et atteignit de nouveau les plus hauts sommets de l'éloquence :

« — Messieurs de la Cour, les filles, les garçons, « l'homme » que vous avez devant vous a été reconnu coupable d'homicide par « pas d'imprudence », d'homicide voulu et de « prévadication ». La Cour reconnaissant qu'on ne saurait laisser de tels éléments naviguer sans risque de dépeupler les côtes de

France, le condamne : 1° à avouer qu'il est pas bon pour faire un marin ; 2° que quand on jouera il fera le vieux marin qui ne va plus en mer, il jettera les cordes pour faire aborder et racontera à nos femmes où c'est qu'on est partis. Pis j'vous l'répète la preuve c'est qu'sa maman l'a dit, il est poltron, il a peur de l'eau, il est pas capable de faire un marin. »

Il termina par une péroraison à la fin de laquelle les auditeurs furent persuadés que Georges ne pouvait prétendre être marin, qu'il leur manquait certainement des sucres d'orge et du chocolat que celui-ci leur avait pris. L'assemblée fit bravo, des clameurs retentirent, dans lesquelles on percevait des moqueries et des railleries à l'adresse de l'ex-capitaine.

Les gendarmes allèrent reprendre l'accusé pour l'emmener, il ferma ses petits poings, les brandit, redressa la tête et dans un élan de tout son être il s'écria :

— Moi j'vous dis qu'c'est vous qu'êtes pas des marins, d'abord mon grand frère il m'a bien dit que je l's'rai et qu'la mer serait ma bonne amie ; vous êtes tous des lâches et

des méchants, j'vous l'prouverai si j'suis pas capable d'aller en mer !

Et devant l'assemblée terrorisée, ayant renversé les deux gendarmes il s'en alla, pleurant de colère, révolté d'une si grande infamie. « Il ne serait pas marin… »

II

Que devient donc le petit Georges ?

Le soir, il a dîné sans dire un mot. Durant la promenade à la jetée il a disparu. Ses parents l'ont cru rentré à la maison avant eux et couché, comme il faisait fréquemment. Mais vers les minuit en revenant ils se sont aperçus que l'enfant n'était point là… On l'a cherché toute la nuit, le lendemain et les jours suivants. Voilà huit jours qu'on le recherche et on ne l'a point trouvé ; seule la disparition d'un youyou, le même soir que la sienne a été signalée.

Où est donc le petit Georges ?

Où il est ? Il est allé retrouver son frère là-bas…

Le soir à table, étonné de son mutisme, son père, en devinant la cause, le gronda. Le petit avait eu le cœur bien gros. Il n'avait pas sourcillé, mais dans sa petite âme une résolution était prise. Certes on ne l'aimait pas puisqu'on ne voulait pas qu'il soit marin, seul grand frère l'avait aimé ! Grand frère qui, jadis, quand il était tout petit, le prenait dans ses bras, le descendait au fond d'une barque et l'allait promener sur la mer... en lui racontant des histoires de pays étranges, lointains, où la mer est toujours bleue, où le ciel est toujours rose, où des petites dames ont des ombrelles comme celles des poupées... L'enfant rêva de tous ces pays qu'avait vus son grand frère et qu'il voulait voir aussi... Oui, il n'y avait que Jean qui l'avait aimé... Et l'enfant fermait les yeux pour revoir les traits, l'image chérie du grand frère en uniforme noir avec son sabre doré et son air grave, toujours pensif... Il n'entendit plus rien que la voix de Jean murmurant à son oreille : « Un jour, mon Georges tu seras marin comme moi. Toi aussi tu laisseras là les vilains et les méchants pour t'en aller sur la mer bleue rêver, rêver toujours. »

D'autres paroles qu'il ne comprenait point revenaient à son esprit : elles disaient l'abandon des vaines jouissances de la terre pour une vie pleine d'étude et de méditation... Dans sa rêverie, petit Georges s'aperçut qu'il était au bout de la jetée, où son père et sa mère parlaient avec des amis. Il se pencha, le flot était là, caressant les pilotis. Les vagues, violettes et vertes sous la lune, ondulaient, attirantes, fascinantes, chaudes et douces comme un baiser... Dans le clapotis il crut entendre une voix qui doucement l'appelait et lui disait : « Mon Georges, tu seras marin comme moi... » Il se rappela que tout le monde, même sa maman — hier encore si chérie — lui disait qu'il ne pouvait pas faire un marin !...

La lune s'est lassée de se mirer sur les flots. Dans la nuit violette toute piquetée d'étoiles, un youyou est là qui flotte sur la mer berceuse. Dedans un enfant dort. La barque vogue, emportée par on ne sait quel courant... Le soleil à l'horizon lentement paraît et sur la mer calme la brume en même temps est venue... L'enfant dort, souriant aux visions douces de son rêve, les avirons pen-

dent et le mystérieux courant entraîne toujours la barque dans le lointain brumeux... Soudain dans le brouillard un petit bruit sec, assourdi : le youyou s'ouvre en deux sur une roche. Les vagues chantantes prennent l'enfant endormi et l'entraînent...

La mer au calme de lac se referme sous la brume rose.

XXVIII

LA SEMENCE

Nous cheminons sur la plage. Notre groupe de mutilés difformes paraît plus gris, plus sale encore que d'habitude. La mer et le ciel rivalisent de limpidité. Le soleil, sur les eaux, met des pépites d'or. Seules, de petites vagues finissent indolemment sur la grève qu'elles emperlent. Leurs soupirs sonores et doux, aux longs intervalles, dominent les cris des mouettes et les ris des enfants. Un zéphir intermittent fait claquer les toiles des tentes et voltiger les boucles de cheveux. Au large, des voiles vont et viennent lentement.

La tiédeur de l'air qui les baigne, le frôlement de la bise marine semblent suaves

à nos chairs meurtries. Pour nous, revenants des modernes enfers, l'heure est exquise... nous songeons plus encore à nos compagnons de Là-Bas. Le contraste ranime en nos esprits la hantise de ce Là-Bas sanglant, d'où nous venons et où nous retournerons.

Alentour, des petits garçons jouent... à la guerre ! Et même, des petites filles, qui seront des épouses et des mères, les accompagnent en leurs ébats !

Il se trouve là des enfants de tous les milieux. Des petits riches, des petits bourgeois que les mères surveillent. Une colonie scolaire de Paris menée par des maîtresses : les mères sont à l'usine. Les enfants pauvres ont le visage un peu plus grave que les autres : la mort du père, Là-Bas, a supprimé un peu de pain...

Nos regards par moments se croisent avec ceux de femmes endeuillées, ou des institutrices. Eux aussi suivent les enfants !

Hélas ! nous les comprenons trop les phrases muettes des prunelles humides. Elles disent : « Voyez cet enfant, son père est tombé Là-Bas. De ce père aimé il ne lui reste plus, avec le souvenir, qu'une petite médaille

de fer blanc, un portefeuille ou un mouchoir maculé de taches brunes. »

O femmes, quand vos regards se font angoissants en contemplant le tourbillon des têtes brunes et blondes, nous savons quelle énigme vous étreint. Vous demandez à l'Avenir sombre : « Qui maintenant les élèvera ? Qui aura la force de détourner ces têtes de l'horizon sanglant ? Qui donc leur montrera l'autre côté du ciel ? Qui leur enseignera la haine de la Guerre ? »

Les petits, eux, ne comprennent point. Ils jouent. Quand notre groupe ou un semblable les croise en leur course désordonnée, ils s'arrêtent un instant. Ils fixent sur nous des yeux admiratifs où se mêle l'envie et comme un peu de crainte. Les béquilles et nos pansements où le soleil dessèche le sang, les intriguent et paraissent les apeurer. Une ombre furtive couvre parfois le visage de certains : leur père, pour aller mourir, avait revêtu un uniforme pareil au nôtre.

Nous ne pouvons détourner nos yeux et nos pensées de ces enfants. Leur joie nous attriste. Ils sont l'avenir pour lequel il est tant de pères et de grands frères étendus,

contractés et grimaçants, au fond des fossés boueux...

Plus tard, quand ils seront grands, comprendront-ils nos sacrifices? Sauront-ils en récolter le fruit? Quand les fleuves auront lavé leurs berges ensanglantées, quand la glèbe sillonnée aura comblé la tranchée, quand les blés, en août, envahissant les tombes, cacheront les croix vermoulues, quand ne retentira sur la campagne d'autre grondement que celui des orages, quand au crépuscule s'élèvera de la plaine la voix du laboureur rappelant ses bœufs, au lieu du râle des êtres déchiquetés, comprendront-ils, et se souviendront-ils? *La souffrance d'aujourd'hui éclairera-t-elle les hommes de demain?*

Girard, dont un obus fit de l'œil et du nez un même trou, interrompt le silence :

— Les pauvres gosses, dit-il, nous regardent, ma foi! avec des yeux jaloux. Notre sort n'est pourtant point enviable.

— Ils l'ignorent, répondit Pilleron — au travers de sa poitrine une balle se fit un chemin. Et cela est bien. Il serait déplorable pour eux qu'ils sachent et comprennent l'étendue de

nos misères humaines. Le flot de celles-ci les submergera toujours trop tôt.

— Je ne suis point de votre avis, interrompit Chartal, ils conçoivent le cataclysme. Nombre d'entre eux en sont victimes. De certains, les pères furent tués. Ils jouent quand même à la guerre avec plaisir, tant l'instinct du meurtre est dans l'homme dès son jeune âge. Les guerres furent et seront toujours.

— Je ne le pense point, répliqua Derbilly, l'amputé. Un instinct se corrige par la raison. Chez les dépourvus de pensée un autre instinct, celui de mieux vivre peut neutraliser celui du meurtre. Et le nombre d'hommes que les guerres modernes mettent en péril va croissant.

Si ces enfants jouent « à la haine », cela provient d'une erreur d'éducation. Leur père tué, ils n'ont pas encore saisi ce que cela veut dire : leurs camarades qui ne l'ont point perdu ne le voient pas davantage, puisqu'il est mobilisé. Ils sont trop jeunes pour concevoir la souffrance et la mort. Des gens qui ne font point la guerre exaltent à leurs yeux le meurtre de l'homme par l'homme.

Leur âme enfantine ne voit dans les combats que de la gloire, du soleil et des clairons sonnants. Et quelle gloire leur a-t-on montrée ? Celle de tuer son semblable ! Alors que l'unique noblesse existant dans la guerre est celle de bien mourir. La vraie et seule beauté de la lutte n'est pas dans les actes fous d'individus énervés. Elle est dans les mille et mille sacrifices obscurs de ceux qui tombent. Qui tombent pour que les leurs vivent libres, avec l'espérance de les préserver peut-être à jamais du fléau de la guerre...

L'Humanité aura les nations pour origine. La Patrie naît de la Famille. Pour que celle-là soit grande, il faut forte celle-ci. Que le père mort ne soit point effacé de son foyer. Qu'il demeure dans la mémoire de son fils comme une sorte de surhomme. Que l'ambition de l'enfant soit d'atteindre la grandeur d'âme de celui qui s'immola pour lui. Qu'il comprenne que faire l'impossible pour réaliser l'idéal du sacrifié, sera le plus bel hommage rendu à sa mémoire.

— Je crains fort, reprit Pilleron, que ces enfants n'oublient les calamités qu'ils n'ont

fait qu'entrevoir. Et les sacrifices d'aujourd'hui seront inutiles.

— C'est à ceux d'entre nous qui reviendront de les leur rappeler, dit Girard.

— Nous avons trop approché la mort et son néant pour croire à l'efficacité de nos actes, dit Chartal. Nous avons trop combattu pour faire crédit à l'homme. Nous écouterons la ritournelle des phrases de ceux qui ne luttèrent point. Nous sourirons amèrement lorsqu'ils diront noble la tuerie... Et nous ne parlerons pas.

— Amis, reprit Derbilly, nous taire serait lâche et vil. Il nous faudra surmonter notre lassitude. Ceux qui d'entre nous survivront doivent à ceux qui pourrissent Là-Bas, de faire fructifier la semence d'Équité et de Paix que leur mort a jetée. Enseignons à ces enfants dès que leur esprit s'éveille, l'étendue du cataclysme et l'immensité des douleurs qu'il entraîne. Ils pourront, tout jeunes, sentir la grandeur du sacrifice et abhorrer les attiseurs de haine.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Les Quarts.

Pro Patria.

Les Cantonnements.

Les Convalescences.

4291 — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie

